HAL
open science

Amis and Amiloun. Traduction française annotée

Marie-Françoise Alamichel, Gaëlle Yvon

To cite this version:

Marie-Françoise Alamichel, Gaëlle Yvon. Amis and Amiloun. Traduction française annotée. Centre d'Etudes Médiévales Anglaises, 2008, Traduction d'Extraits du Manuscrit Auchinleck. hal-01552373

HAL Id: hal-01552373

https://hal.science/hal-01552373

Submitted on 2 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Amis & Amiloun

Traduction de Gaëlle Yvon.

Cette traduction fut réalisée par Gaëlle Yvon, étudiante à l'Université de Paris-Est (Marne-la-Vallée), pour son mémoire de Maîtrise sous la direction de M.-F. Alamichel.

Notes de Marie-Françoise Alamichel

M.-F. Alamichel est Professeur de Langue, Littérature et Civilisation du Moyen Age anglais à l'Université de Paris Est (Marne-la-Vallée).

		[1]Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, pour l'amour de Dieu, que toute personne bien née écoute ce qui un jour, par delà la mer, est arrivé à deux barons de grande bonté, à deux hommes très honorables. Leurs pères étaient de noble naissance, des seigneurs de grand renom, partout tenus en estime. Prêtez donc l'oreille à l'émouvante histoire de ces deux enfants, et au récit de leurs joies et de leurs peines.[2]
		Ecoutez bien et vous saurez comment ils rencontrèrent joies et peines, pourquoi les enfants au cœur vaillant ne ressemblaient à aucun autre, et à quel point ils étaient bons et nobles. Vous saurez comment dès leur plus jeune age ils devinrent amis - à la cour où ils grandirent - et comment ils furent faits chevaliers. Vous saurez comment ils se jurèrent fidélité, dans quelle contrée ils habitaient, et enfin, vous découvrirez comment on les nommait.[3]

[1] Le début et la fin du *roman* sont absents du manuscrit Auchinleck. Les vers 1-96 sont donc traduits du manuscrit Egerton 2862 de la British Library.

[2] Il est traditionnel dans la littérature médiévale de s'adresser directement au lecteur pour attirer son attention ou réclamer sa bénédiction. Les chercheurs y voient généralement un héritage d'une transmission tout d'abord orale.

[3] Ce genre d'anticipations est également une constante des textes du Moyen Age. Il est très courant de voir les auteurs/narrateurs intervenir dans leur récit pour préciser, avant l'heure, le dénouement des épisodes.

		Il était une fois en Lombardie - dans le roman que nous lisons [4] - deux barons [5] généreux qui vivaient là avec leurs courtoises épouses, des dames très nobles et richement parées. Ces deux aimables femmes donnèrent deux fils à leurs maris. Et parce que ceux-ci furent courageux et sincères en toutes circonstances, Jésus, qui est le roi des Cieux, les récompensa grandement.[6]
		Les noms des enfants, j'en réponds, je veux faire sonner au mieux et les révéler dans mon chant. Tous deux furent engendrés en une seule et même nuit, et le même jour, je vous l'assure, ils furent nés. C'est vrai ! Je ne mens pas ! Au fils d'un des barons, à son baptême on donna le nom d'Amis. L'autre fut appelé Amiloun. C'était un enfant de grand renom et qui venait d'une noble lignée.
.... ere of hem bliþe, [f.48vb] .... ere of mode .... seuen ere old, ywis, ... de of hem blis .... fode	1 5	Les enfants grandirent et prospérèrent, et jamais on n'en vit de plus beaux sur terre. Ils étaient aimables, nobles et bons. Dès cinq ans, ils firent le bonheur de leur famille tant leurs manières étaient douces. A sept ans, dès qu'on les apercevait, on ne pouvait que dire du bien de ces estimables créatures. Lorsqu'ils eurent douze hivers, pas un dans le pays n'était aussi téméraire ni aussi bien fait.[7]

[4] Notre *roman* est certes issu d'un poème franco-normand aujourd'hui perdu mais on se souviendra que les écrivains du Moyen Age aiment à insister sur leurs sources, véritables ou imaginaires, pour présenter leur récit comme vrai et auréoler leur propre texte de la gloire des auteurs plus anciens.

[5] Un baron était un homme de très haute naissance, un vassal direct du roi – ici du Duc puisque l'histoire a lieu en Lombardie.

[6] Les très nombreuses versions en langues vernaculaires, à travers toute l'Europe occidentale, de cette histoire peuvent être regroupées en deux grandes tendances : récit hagiographique et récit profane. Le texte moyen-anglais suit la seconde tendance ce qui ne l'empêche pas d'avoir pour but de souligner un modèle de vie, des comportements exemplaires.

[7] L'auteur choisit des âges qui impliquaient des étapes pour de futurs chevaliers connues de tout son auditoire. Avant sept ans, l'enfant était élevé par sa mère. A sept ans, le temps des apprentissages débutait. L'instruction livresque était transmise à domicile ou hors de la famille. Les enfants de familles aristocratiques quittaient assez tôt leurs parents pour être confiés au roi ou à un seigneur afin d'apprendre leur futur métier. Georges Duby nous résume ainsi la vie des très jeunes pages : « Passé huit, dix ans, les garçons étaient ainsi séparés de leur mère, de leurs sœurs, des femmes de leur sang au milieu desquelles ils avaient alors vécu. (…) et transfert très brusque dans un autre monde, celui des cavalcades,

.... ere twelue winter old .... was þer non hold .... no blode.		
.... e, ich vnderstond, ... lord of þat lond .... & tour .... sende his sond .... fre & bond .... in bour .... e wald make .... tes sake .... ueour .... w soþe to say, ... opon a day .... et honour.	10 15 20	A la même époque vivait dans ce pays un duc, partout tenu en estime. Gracieusement, il fit parvenir une invitation à tous les comtes et les barons sans en oublier un, ainsi qu'aux jolies dames, dans leurs appartements. Le duc voulait organiser une luxueuse fête pour l'amour de Jésus Christ qui est notre Sauveur. Comme je vous le dis, il invita beaucoup de monde avec gaieté et honneur.
.... s þat wer so bold .... [þ]at y of told .... om ful are .... samned, ong & old .... gan bihold .... at þer ware .... þai were aplit .... yliche of sit .... of lare .... wiþouten les .... also þai wes .... þai nare.	 25 30	Les deux barons dont je vous parlais - ainsi que leurs beaux et courageux garçons - se hâtèrent à la cour du duc. Lorsque jeunes et vieux furent ensemble, presque tous les yeux se tournèrent vers Amis et Amiloun : leurs corps étaient si bien bâtis, et ils étaient si beaux à regarder - leur peau, leur teint, leurs cheveux - que tous dirent le plus franchement du monde qu'ils n'avaient jamais vu de plus charmants enfants avant.[8]
.... was þer no wit .... in no knit .... oþe .... n boþe of sit .... ing, yplit, ... for soþe	 35	De toute la cour, personne ne pouvait les distinguer l'un de l'autre : ni comtes, ni barons, ni écuyers, ni chevaliers, ni amis, ni ennemis. Je vous jure que je dis la vérité ! Ni le pauvre ni le riche, ni même leurs propres parents ne pouvaient dire en les regardant

des écuries, des magasins d'armes, des chasses, des embuscades et des ébats virils. Les garçons grandissaient là, intégrés à la bande des chevaliers adolescents, mêlés dans la promiscuité militaire aux hommes mûrs. » (G. Duby, *Guillaume le Maréchal*, Paris : Fayard, 1984, p. 82). A douze ans, les garçons devenaient écuyers.

[8] Au Moyen Age, l'habit fait le moine et la beauté physique est le reflet d'une âme pure et grande.

.... were so liche .... þer pouer no riche .... em boþe, ... der þat couþe sain .... endi children tvain .... f her cloþe.	40	lequel était Amis et lequel Amiloun. Ils se ressemblaient tant en traits et en stature que la seule façon de les reconnaître était par la couleur des vêtements qu'ils portaient.[9]
Þat riche douke his fest gan hold [f.49ra] Wiþ erls & wiþ barouns bold, As ȝe may listen & liþe, Fourtenniȝt, as me was told, Wiþ erls & wiþ barouns bold To glad þe bernes bliþe. Þer was mirþe & melodye & al maner of menstracie Her craftes for to kiþe; Opon þe fiftenday ful ȝare Þai token her leue for to fare & þonked him mani a siþe.	45 50 55	La fastueuse fête du duc commença, et on me rapporta qu'elle dura quinze jours[10]. Comtes, barons courtois et autres invités - comme vous pouvez l'entendre - mangèrent et burent les mets et boissons les plus délicats que l'on puisse trouver. Pour contenter et enchanter les invités, il y eut des rires et des chansons, et toutes sortes de numéros de ménestrels qui voulaient montrer leurs talents[11]. Le quinzième jour, tous s'apprêtèrent à partir et prirent congé, remerciant le duc bien des fois.
Þan þe lordinges schuld forþ wende Þat riche douke comly of kende Cleped to him þat tide Þo tvay barouns þat were so hende & prayd hem also his frende In court þai schuld abide, & lete her tvay sones fre In his seruise wiþ him to be, Semly to fare bi his side; & he wald dubbe hem kniȝtes to	 60 65	Au moment où ces seigneurs allaient partir, le puissant duc, qui était de noble nature, fit appeler les deux barons si civils. Il les pria au nom de l'amitié de rester à la cour et de laisser leurs deux nobles fils à son service. Ils seraient alors parés de beaux vêtements et évolueraient à ses côtés. Il les ferait adouber et subviendrait à tous leurs besoins d'héritiers hardis et fiers.

[9] Les jumeaux sont quasi inexistants dans la littérature médiévale qui préfère chanter la gloire des héros - par définition uniques et incomparables. Le phénomène de gémellité restait un mystère inexplicable. Marie de France (XIIe siècle) dans son lai *Frêne* (dont notre manuscrit Auchinleck contient une version moyen-anglaise) met en scène des frères jumeaux et des sœurs jumelles. Elle évoque l'adage populaire qui veut que des jumeaux soient les fils de deux père différents : le mystère et le péché ne sont jamais bien éloignés. Toujours dans le manuscrit Auchinleck, Josian, l' épouse de Bevis of Hampton accouche de jumeaux.
« Nous savons bien ce qu'il en est : jamais il ne s'est fait ni ne pourra se faire, et jamais non plus cet événement ne se produira, qu'on voie en une seule grossesse une femme avoir deux enfants, à moins que deux hommes ne les lui aient faits.» (*Les Lais de Marie de France*, P. Jonin, trad ., Paris : Honoré Champion, 1982, p. 38).
[10] C'était la durée habituelle d'un tournoi.
[11] Les scènes de festin figurent toujours en bonne place dans les *romans* du Moyen Age, ces derniers mettant uniquement en scène la classe dominante de la société. Le luxe alimentaire est un des éléments de cette civilisation du paraître auquel il faut ajouter l'importance accordée au vêtement et aux divertissements.

& susten hem for euermo As lordinges proude in pride.		
Þe riche barouns answerd ogain & her leuedis gan to sain To þat douke ful ȝare Þat þai were boþe glad & fain Þat her leuely children tvain In seruise wiþ him ware. Þai ȝaue her childer her blisceing & bisouȝt Ihesu heuen-king He schuld scheld hem fro care, & oft þai þonked þe douke þat day & token her leue & went oway, To her owen cuntres þai gun fare. Þus war þo hende childer, ywis, Child Amiloun & child Amis, In court frely to fede, To ride an hunting vnder riis. Ouer al þe lond þan were þai priis & worþliest in wede. So wele þo children loued hem þo Nas neuer children loued hem so Noiþer in word no in dede; [f.49rb] Bitvix hem tvai of blod & bon Trewer loue nas neuer non In gest as-so we rede.	70 75 80 85 90	Les puissants barons répondirent et leurs épouses firent aussitôt savoir au duc que c'était bien volontiers et avec joie qu'ils acceptaient que leurs deux chers fils restent auprès de lui à le servir. Ils bénirent leurs enfants et prièrent Jésus, qui est le roi des Cieux, de les protéger du malheur. En ce jour ils remercièrent le Duc maintes fois. Puis ils préparèrent leur départ et s'en retournèrent chez eux, dans leur propre pays. C'est ainsi, en vérité, que ces deux charmants enfants, le jeune Amiloun et le jeune Amis, furent élevés noblement à la cour du duc. Ils allaient chasser en forêt[12] et étaient dans tout le pays tenus en estime, et richement parés aussi. Ces deux-là s'aimaient tellement, que jamais avant eux d'autres enfants ne s'étaient aimés autant, ni en paroles ni en actes. Il n'y eut jamais d'amour plus véritable dans aucune autre histoire que celle que nous lisons : car tous deux étaient liés et par les os et par le sang.
On a day þe childer war & wiȝt Treweþes togider þai gun pliȝt: While þai mit liue & stond Þat boþe bi day & bi niȝt, In wele & wo, in wrong & riȝt, Þat þai schuld frely fond To hold togider at eueri nede, In word, in werk, in wille, in dede,	 95 100	Un jour, les deux enfants prudents et courageux firent serment d'amitié. Ils se jurèrent mutuellement que tant qu'ils vivraient, de jour comme de nuit, dans la joie ou dans la peine, dans le vrai ou dans le faux, ils resteraient unis quelle que soit la difficulté. A partir de ce jour, ils se porteraient secours à chaque obstacle par la

[12] La chasse, privilège de l'aristocratie, est un exercice d'entraînement pour le futur chevalier. C'est une activité indispensable à son apprentissage militaire.

Where þat þai were in lond, Fro þat day forward neuer mo Failen oþer for wele no wo; Þerto þai held vp her hond.		parole, le travail, la foi ou l'action, et où qu'ils soient dans le pays jamais l'un ne manquerait à son engagement envers l'autre. Ce disant, ils levèrent la main et jurèrent.[13]
Þus in gest as ȝe may here Þo hende childer in cuntre were Wiþ þat douke for to abide; Þe douke was bliþe & glad of chere, Þai were him boþe leue & dere, Semly to fare bi his side. Þo þai were fiften winter old He dubbed boþe þo bernes bold To kniȝtes in þat tide & fond hem al þat hem was nede, Hors & wepen & worþly wede, As princes prout in pride.	105 110 115	Dans notre histoire comme vous pouvez l'entendre, les deux splendides enfants vivaient dans cette contrée auprès du duc. Celui-ci était heureux d'avoir ces deux enfants qui conduisaient leurs chevaux avec distinction à ses côtés car il les aimait beaucoup. Lorsqu'ils eurent quinze hivers[14], le duc arma chevalier les deux jeunes et vaillants garçons, et leur donna tout ce dont ils avaient besoin : chevaux, armes et riches parures, comme deux princes en majesté.
Þat riche douke he loued hem so Al þat þai wald he fond hem þo, Boþe stedes white & broun, Þat in what stede þai gun go, Alle þe lond spac of hem þo, Boþe intour & toun; Into what stede þat þai went, To iustes oþer to turnament, Sir Amis & sir Amiloun	 120 125	Ce puissant duc les aimait si bien qu'il leur donnait tout ce qu'ils souhaitaient, aussi bien chevaux blancs que bruns, si bien que dans tout le pays, ville ou tour, ils étaient partout tenus en estime. Où qu'ils aillent jouter ou tournoyer, on disait de Sir Amis et de Sir Amiloun, lance et bouclier à la main, qu'ils étaient les deux plus braves chevaliers. Ils acquirent ainsi une grande renommée.

[13] Les deux amis se jurent aide et fidélité jusqu'à la mort dans un contrat aussi sacré et indissoluble qu'un mariage entre un homme et une femme. Tout serment engage solennellement le jureur, non seulement devant les hommes, mais surtout devant Dieu. On sait combien la société médiévale repose sur les contrats oraux : serment vassalique, vœux des moines et moniales, serment de fidélité du Bourgeois à sa commune. Ces contrats s'accompagnent de gestes qui signifient et engagent. Les mains jouent, à cet égard, un rôle essentiel. On pourra se reporter aux fiançailles de Locrin et de la fille de Corineus dans le *Brut* de La3amon (vers 1123-6) au cours desquelles l'union des futurs époux est caractérisée par les mains jointes des deux protagonistes ou à *King Horn* lorsque la jeune Rymenhild ayant jeté son dévolu sur Horn, le consentement mutuel des deux jeunes gens, concrétisé par leurs mains jointes, équivaut à mariage secret.
G.L. Brook & R.F. Leslie, éd., *La3amon's Brut*, Londres : Oxford University Press, 1963-1978, Early English Text Society n°250 & n°277. Pour *King Horn*, A.C. Gibbs, éd., *Middle English Romances*, Londres : Edward Arnold, 1966.
Sur le thème du serment d'amitié équivalant à un mariage, voir John C. Ford, « Merry Married Brothers : Wedded Friendship, Lovers'Language and Male Matrimonials in Two Middle English Romances », *Medieval Forum*, vol. 3, http://www.sfsu.edu/~medieval/Volume3/Brothers.html

[14] Le quinzième anniversaire marque le passage à l'âge adulte des écuyers. Peu de temps après, ils pouvaient commander un groupe de jeunes compagnons. Arthur est couronné roi à quinze ans. Parmi les souverains historiques, on notera que saint Edmund devint roi d'*East-Anglia* à l'âge de quinze ans en 855 ou qu'Alfred le Grand avait seize ans quand son frère l'associa étroitement à son règne.

For douhtiest in eueri dede, Wiþ scheld & spere to ride on stede, Þai gat hem gret renoun.		
Þat riche douke hadde of hem pris For þat þai were so war & wiis & holden of gret bounte. Sir Amiloun & sir Amis, [H]e sett hem boþe in gret office [f.49va] In his court for to be; Sir Amis as ȝe may here He made his chef botelere, In his court for to be, & sir Amiloun of hem alle He made chef steward in halle To diȝt al his meine.	130 135 140	Ce puissant duc les estimait tant parce qu'ils étaient posés et sages. Ils étaient remplis de tant de qualités qu'à sa cour il nomma Sir Amiloun et Sir Amis à de nobles postes. De Sir Amis, comme vous allez l'entendre, il fit son bouteiller en chef parce qu'il était courtois et noble. Quant à Sir Amiloun, il fut distingué en devenant sénéchal dans la grand' salle pour diriger sa maisonnée.[15]
Into her seruise when þai were brouȝt To geten hem los þam spared nouȝt, Wel hendeliche þai bigan; Wiþ riche & pouer so wele þai wrouȝt, Al þat hem sei ȝ e wiþ word & þouȝt, Hem loued mani a man; For þai were so bliþe of chere, Ouer al þe lond fer & nere Þe los of loue þai wan & þe riche douke, wiþouten les, Of alle þe men þat oliue wes Mest he loued hem þan.	 145 150	A ces postes ils ne ménagèrent pas leurs efforts pour se faire apprécier. Ils avaient tant d'égards et pour le riche et pour le pauvre que quiconque les voyait les aimait, le disait, et le pensait. Ils avaient de si avenantes manières que dans le pays, loin ou près, ils gagnèrent le respect et l'amour des habitants. Quant au riche duc, et sans exagérer, il n'aimait personne plus qu'eux sur terre.[16]
Þan hadde þe douke, ich vnderstond,		A cette époque il se trouve que le duc avait

[15] Dans une cour royale, il s'agissait de conseillers permanents du souverain qui constituaient ce que l'on a coutume d'appeler « le palais du rois ». Le bouteiller, le sénéchal ou encore le chambrier étaient de grands officiers domestiques qui jouaient, dans la réalité, un rôle important du XIe eu XIIIe siècles. Le bouteiller était, à l'origine, préposé aux caves royales mais devint par la suite un conseiller financier. Le sénéchal était le premier des officiers. C'était lui qui remplaçait le roi et qui commandait l'armée en l'absence de ce dernier. Il était aussi le chef de la domesticité royale, le chef de la justice et contrôlait par conséquent toute l'administration domaniale. Il semble que les fonctions d'Amiloun aient été cependant limitées à la gestion de la domesticité d'où la précision « *in halle* » et que les autres prérogatives aient plutôt été du ressort du *chef steward of alle his lond* (vers 206).

[16] Amis et Amiloun ont la tête et les jambes ! L'auteur nous a d'abord chanté leur gloire physique, leur courage et leur force. Il montre ensuite leur sagesse, leur générosité et leur parfaite éducation.

A chef steward of alle his lond, A douhti kni3t at crie, Þat euer he proued wiþ niþe & ond For to haue brou3t hem boþe to schond Wiþ gile & trecherie. For þai were so gode & hende & for þe douke was so wele her frende He hadde þerof gret envie; To þe douke wiþ wordes grame Euer he proued to don hem schame Wiþ wel gret felonie.	155 160	également sous ses ordres un autre chevalier hardi, qui était son régisseur[17] pour tout le duché. Ce dernier s'efforçait toujours, avec malice et déshonneur, de couvrir Sir Amis et Sir Amiloun de honte. Pour ce faire, il utilisait et la ruse et la tromperie[18] : car ils étaient tous deux si doux, et de si grands amis du duc, que l'intendant en était fort jaloux. Au duc il parlait toujours d'eux avec colère et méchanceté, et toujours il faisait son possible pour leur causer du tort.
So wiþin þo 3eres to A messanger þer com þo To sir Amiloun, hende on hond, & seyd hou deþ hadde fet him fro His fader & his moder also Þurth þe grace of Godes sond. Þan was þat kni3t a careful man, To þat douke he went him þan & dede him to vnderstond His fader & his moder hende War ded & he most hom wende For to resaiue his lond.	165 170 175	Deux ans plus tard, un messager vint voir le noble Sir Amiloun. Il lui apprit alors comment, obéissant à la volonté de Dieu, la mort était venue chercher et son père et sa mère. Alors ce chevalier fut accablé de tristesse et alla trouver le duc. A ce seigneur il expliqua que ses nobles parents étaient morts et qu'il était de son devoir de rentrer en son pays et d'hériter de ses terres. Il demanda donc à partir.
Þat riche douke comly of kende [f.49vb] Answerd o3ain wiþ wordes hende & seyd 'so God me spede, Sir Amiloun, now þou schalt wende Me nas neuer so wo for frende Þat of mi court out 3ede. Ac 3if euer it bifalle so Þat þou art in wer & wo	 180	Ce puissant duc, qui était de noble nature, répondit courtoisement en ces termes : « Que Dieu me vienne en aide, Sir Amiloun, puisque je n'ai jamais été aussi affecté par le départ d'un ami avant le tien. Mais si un jour il se trouve que tu es en guerre ou que tu rencontres des difficultés et que tu as besoin de mon aide, alors viens sans crainte jusqu'à

[17] Le régisseur malveillant et jaloux est un personnage type des romans médiévaux. Voir, par exemple, *Syr Tryamour* (fin XIVe siècle) 19-24, *The Squire of Low Degree* (XVe siècle) 339-460 ou Mériadok et le connétable Canados de la version moyen anglaise, *Sir Tristrem* (du codex Auchinleck), de la légende de Tristan et Iseult

[18] Le mensonge et le faux sont ce que le Moyen Age redoute et déteste le plus car ils apportent l'insécurité. Il est important et rassurant que les êtres et les choses soient ce qu'ils paraissent tandis que l'inconnu et le faux font peur. Toute tromperie implique confusion et place les êtres dans un monde de perversion où le Démon règne en maître absolu : dans la pensée médiévale, le désordre est l'image même de l'Enfer – lieu chaotique par excellence.

& of min help hast nede Saueliche com or send þi sond & wiþ al mi powere of mi lond Y schal wreke þe of þat dede.	185	moi ou envoie ton message et avec tout le pouvoir de mon pays je te vengerai de cette injustice. »
Þan was sir Amiloun ferli wo For to wende sir Amis fro, On him was al his þouȝt. To a goldsmitþe he gan go & lete make gold coupes to – For þre hundred pounde he hem bouȝt – Þat boþe were of o wiȝt & boþe of o michel, y pliȝt; Ful richeliche þai were wrouȝt & boþe þai weren as liche, ywis, As was Sir Amiloun & sir Amis, Þer no failed riȝt nouȝt.	190 195 200	Cependant Sir Amiloun était excessivement triste de quitter Sir Amis et ne pensait qu'à lui. Il alla donc trouver un orfèvre et lui fit faire deux coupes d'or. Elles étaient si richement travaillées qu'il les paya trois cents livres. Elles avaient le même poids et tout à fait la même taille : elles étaient en effet aussi identiques que l'étaient Sir Amiloun et Sir Amis[19].
When þat sir Amiloun was al ȝare He tok his leue for to fare To wende in his iorne. Sir Amis was so ful of care For sorwe & wo & sikeing sare Almest swoned þat fre. To þe douke he went wiþ dreri mode & praid him fair þer he stode & seyd 'sir, par charite, ȝif me leue to wende þe fro, Bot ȝif y may wiþ mi broþer go Mine hert, it brekeþ of þre.'	 205 210	Lorsque Sir Amiloun fut prêt et sur le point de partir, Sir Amis était si attristé, si affligé, si malheureux, et il soupirait avec tant de tristesse qu'il s'évanouit presque, le noble cœur ![20] Empli de désespoir il s'en alla trouver le duc et sans préambule le pria de la sorte: « Sir, par charité, permets-moi aussi de partir car à moins d'accompagner mon frère, mon cœur se brisera en trois. » Ce puissant duc, qui était de noble nature,

[19] Entre un homme et une femme, l'union des corps et des cœurs aurait été symbolisée par un anneau. L'accent est ici porté avant tout sur l'exacte ressemblance entre les deux objets, plus visible et plus inattendue pour des coupes que pour un petit bijou. Le lien qui unit les deux protagonistes est une amitié indéfectible. On pense alors aux coupes d'hydromel partagées par les guerriers des poèmes héroïques vieil-anglais (*Beowulf*, *The Battle of Maldon*), aux coupes d'amitié des femmes « tisseuses de paix » de ces mêmes chants épiques. Mais on pense aussi à la coupe du Graal et au calice de la messe, deux coupes du sang du Christ, symboles d'une nouvelle alliance et promesses d'immortalité.

[20] Les études insistent, avec raison, sur la ressemblance entre Amis et Amiloun. Il n'en reste pas moins que les deux personnages ne sont pas interchangeables. Amiloun est celui qui prend les initiatives (ici, il fait faire les coupes), combat, peine, mène la quête, se bat contre les épreuves tandis qu'Amis reste à l'abri du château. John C. Ford en fait deux êtres complémentaires, le caractère masculin du premier contrastant avec celui plus féminin du second. (John C. Ford, « Contrasting the Identical : Differentiation of the 'Indistinguishable' Characters of Amis and Amiloun », *Neophilologus*, vol. 86, n°2, avril 2002, pp. 311-323).

Þat riche douke comly of kende Answerd oȝain wiþ wordes hende & seyd wiþouten delay 'Sir Amis, mi gode frende, Wold ȝe boþe now fro me wende?' 'Certes' he seyd 'nay.' 'Were ȝe boþe went me fro Þan schuld me waken al mi wo, Mi ioie were went oway. [f.50ra] Þi broþer schal into his cuntre; Wende wiþ him in his iurne & com oȝain þis day.'	215 220	répondit aussitôt mais toujours avec bienveillance: « Sir Amis, mon bon ami, allez-vous donc tous les deux me laisser seul? Assurément si vous partez ensemble, toute ma peine s'éveillera et toute ma joie disparaîtra. Ton frère doit retourner dans son pays : fais le voyage avec lui, mais sois de retour aujourd'hui ! »
When þai were redi forto ride Þo bold bernes for to abide Busked hem redy boun. Hende, herkneþ, is nouȝt to hide, So douhti kniȝtes in þat tide Þat ferd out of þat toun, Al þat day as þai rade Gret morning boþe þai made, Sir Amis & Amiloun, & when þai schuld wende otvain, Wel fair togider opon a plain, Of hors þai liȝt adoun.	225 230 235	Lorsque les deux vaillants jeunes hommes furent prêts à s'éloigner à cheval, leur voyage commença. Nobles gens, écoutez : jamais chevaliers plus valeureux ne quittèrent cette ville. Sir Amis et Sir Amiloun voyagèrent tout ce jour et sans cesse se désolèrent. Lorsque le moment vint de se dire adieu, dans une plaine ils mirent pied à terre.
When þai were boþe afot liȝt, Sir Amiloun, þat hendi kniȝt, Was riȝtwise man of rede & seyd to sir Amis ful riȝt 'Broþer, as we er trewþe-pliȝt, Boþe wiþ word & dede, Fro þis day forward neuer mo To faily oþer for wele no wo To help him at his nede, Broþer, be now trewe to me & y schal ben as trewe to þe, Also God me spede.	 240 245	Dès qu'ils furent descendus de cheval, Sir Amiloun, ce talentueux chevalier - et qui était un homme de bons conseils - s'adressa ainsi à Sir Amis : « Mon frère, nous avons plus tôt déjà prêté serment de fidélité, en paroles et en gestes. Nous avons juré qu'à partir de ce jour, nous nous entraiderions l'un l'autre dans la joie ou dans la peine, que nous nous porterions secours à chaque obstacle. Mon frère, sois à présent loyal envers moi comme je vais l'être envers toi : que Dieu me vienne en aide !

Ac broþer, ich warn þe biforn, For his loue þat bar þe croun of þorn To saue al mankende, Be nouȝt oȝain þi lord forsworn & ȝif þou dost þou art forlorn Euer more wiþouten ende. Bot euer do trewþe & no tresoun & þenk on me, sir Amiloun, Now we asondri schal wende. &, broþer, ȝete y þe forbede Þe fals steward felawerede; Certes he wil þe schende.'	250 255 260	Cependant, mon frère, et pour l'amour de Celui qui, afin de sauver l'humanité, porta la couronne d'épines, je te mets en garde aujourd'hui. Ne trahis jamais ton seigneur. Car si un jour tu le fais, tu seras perdu pour toujours et à jamais. Tiens parole, sois loyal[21] et n'oublie pas Sir Amiloun. A présent que nous devons nous séparer, je t'interdis la fréquentation du perfide intendant qui te fera du mal.»[22]
As þai stode so, þo breþeren bold, Sir Amiloun drouȝ forþ tvay coupes of gold- Ware liche in al þing- & bad sir Amis þat he schold Chese wheþer he haue wold [f.50rb] Wiþouten more duelling, & seyd to him 'mi leue broþer, Kepe þou þat on & y þat oþer; For Godes loue, heuen-king, Lete neuer þis coupe fro þe Bot loke heron & þenk on me; It tokneþ our parting.'	 265 270	Alors que les deux valeureux frères se tenaient ainsi, Sir Amiloun sortit les deux coupes en or en tout point identiques et pria Sir Amis d'en choisir une sans délai. Puis il lui dit : « Mon cher frère, pour l'amour de Dieu, Roi des Cieux, garde celle-ci et je garderai l'autre. Ne t'en sépare jamais mais lorsque tu la regarderas, pense à moi. Elle sera le signe de notre séparation. »
Gret sorwe þai made at her parting & kisten hem wiþ eiȝen wepeing, Þo kniȝtes hende & fre. Aiþer bitauȝt oþer heuen-king & on her stedes þai gun spring & went in her iurne. Sir Amiloun went hom to his lond & sesed it al into his hond[280] Þat his elders hadde be	 275 280	Au moment de partir, les deux nobles et beaux chevaliers furent saisis de douleur et ils s'embrassèrent en pleurant. Ils se recommandèrent mutuellement à Dieu et enfourchèrent leur monture : ils partirent chacun dans leur direction. Sir Amiloun rentra chez lui dans son pays et prit possession des terres de ses ancêtres. Il épousa une très belle et riche dame avec

[21] *Trewþe* est un terme difficile à traduire qui implique à la fois loyauté, fidélité, sincérité, droiture. On se donne entièrement, sans retenue, à l'autre.

[22] La trahison est le plus grand des péchés. Il implique que l'on n'accepte pas la place que Dieu nous a accordée. Inversement, la plus grande qualité est la loyauté qui peut conduire à donner sa vie pour l'autre. *Amis & Amiloun* est une illustration de la mise en pratique de la notion de *trewþe*

& spoused a leuedy briȝt in bour & brouȝt hir hom wiþ gret honour & miche solempnete. Lete we sir Amiloun stille be Wiþ his wiif in his cuntre – God leue hem wele to fare – & of sir Amis telle we; When he com hom to court o e Ful bliþe of him þai ware; For þat he was so hende & gode Men blisced him, boþe bon & blod, Þat euer him gat & bare, Saue þe steward of þat lond, Euer he proued wiþ niþe & ond To bring him into care.	285 290 295	grand déploiement de faste et de solennité. Mais laissons à présent Sir Amiloun dans son pays avec sa femme - que Dieu les fasse prospérer ! - et parlons de Sir Amis. Lorsqu'il fut de retour à la cour, tout le monde lui fit fête de le voir si noble et bon et les parents qui engendrèrent un tel fils furent bénis. Seul l'intendant de ce pays s'efforçait toujours, avec malice et envie, de lui causer des soucis.
Þan on a day bifel it so Wiþ þe steward he met þo, Ful fair he gret þat fre. 'Sir Amis,' he seyd, 'þe is ful wo For þat þi broþer is went þe fro & certes so is me. Ac of his wendeing haue þou no care ȝif þou wilt leue opon mi lare & lete þi morning be, & þou wil be to me kende, Y schal þe be a better frende Þan euer ȝete was he.	 300 305	Il arriva un jour qu'Amis rencontrât le régisseur. Ce dernier le salua bien bas et lui dit : « Sir Amis, tu es bien affligé que ton frère soit parti loin de toi et à vrai dire, je le suis moi aussi. Mais n'y pense plus et écoute mon conseil. Laisse donc ta peine de côté. Si tu te montres obligeant envers moi je serai un meilleur ami que jamais jusque là il ne fut. »
'Sir Amis' he seyd 'do bi mi red [f.50va] & swere ous boþe broþerhed & pliȝt we our trewþes to; Be trewe to me in word & dede & y schal, so God me spede, Be trewe to þe also.' Sir Amis answerd 'mi treuþe y pliȝt To sir Amiloun þe gentil kniȝt, Þei he be went me fro,	 310 315	« Sir Amis », poursuivit-il, « fais comme je dis. Faisons serment d'amitié et jurons-nous fidélité. Sois loyal envers moi et en paroles et en actes, et je serai - que Dieu me vienne en aide - aussi loyal envers toi. » Sir Amis répondit : « J'ai donné ma parole à Sir Amiloun le noble chevalier, et bien qu'il soit parti loin de moi, tant que je pourrai marcher et parler je ne trahirai pas mon

Whiles þat y may gon & speke, Y no schal neuer mi treuþe breke, Noiþer for wele no wo.	320	serment, ni dans la joie, ni dans la peine.
For bi þe treuþe þat God me sende Ichaue him founde so gode & kende, Seþþen þat y first him knewe, For ones y pliȝt him treuþe, þat hende, Whereso he in warld wende, Y schal be to him trewe; & ȝif y were now forsworn & breke mi treuþe y were forlorn, Wel sore it schuld me rewe. Gete me frendes whare y may, Y no schal neuer bi niȝt no day Chaunge him for no newe.'	325 330	Car par la foi que Dieu m'a donnée, depuis le jour où je l'ai rencontré, jamais je n'ai trouvé ni plus bon ni plus aimable. Et parce qu'autrefois je lui ai juré fidélité, alors où qu'il aille dans le monde je lui serai fidèle. Si je me parjurais maintenant et que je rompais ma promesse, je serais perdu et le regretterais amèrement. Et quelque ami que je puisse rencontrer, jamais, de nuit comme de jour, contre un autre je ne l'échangerais. »
Þe steward þan was egre of mode, Almest for wretþe he wex ner wode & seyd wiþouten delay & swore bi him þat dyed on rode 'Þou traitour, vnkinde blod, Þou schalt abigge þis nay. Y warn þe wele' he seyd þan 'Þat y schal be þi strong foman Euer after þis day.' Sir Amis answerd þo 'Sir, þerof ȝiue y nouȝt a slo; Do al þat þou may.'	 335 340	Alors l'intendant se mit en colère, il était pratiquement fou furieux. Et sans délai il s'écria, jurant par Celui qui périt sur la Croix : « Traître ! Créature étrange ! Je te ferai payer cher ton refus ! » « Je te préviens », ajouta-t-il, « qu'à partir de ce jour, je serai ton plus grand ennemi ! » Ce à quoi Sir Amis répondit : « Sir, je m'en soucie autant que d'une queue de cerise ! Fais donc comme il te plaira ! »
Al þus þe wrake gan biginne & wiþ wretþe þai went atvinne, Þo bold bernes to. Þe steward nold neuer blinne To schende þat douhti kniȝt of kinne, Euer he proued þo. Þus in court togider þai were Wiþ wretþe & wiþ loureand chere Wele half a ȝere & mo, [f.50vb]	345 350	Et c'est ainsi que les hostilités commencèrent et que les deux audacieux jeunes hommes avec colère se quittèrent. Le régisseur ne cessait de porter atteinte à ce preux chevalier; oui, encore et toujours. Ainsi à la cour où tous deux se trouvaient, pendant six mois - voire plus - la colère possédait l'intendant, et il faisait figure maussade. Puis, quelque temps plus tard, le traître parvint avec ruse et

& afterward opon a while Þe steward wiþ tresoun & gile Wrouȝt him ful michel wo. So in a time as we tel in gest Þe riche douke lete make a fest, Semly in somers tide; Þer was mani a gentil gest Wiþ mete & drink ful onest To serui by ich a side. Miche semly folk was samned þare, Erls, barouns, lasse & mare, & leuedis proude in pride. More ioie no miȝt be non Þan þer was in þat worþly won Wiþ blisse in borwe to bide.	355 360 365	malhonnêteté à ses fins et réussit à causer bien du tort à Sir Amis. Il fut une fois - comme on dit dans les contes - où le puissant duc donna en été une fête, comme il se doit. Il y eut beaucoup de nobles invités avec viandes et boissons de choix de tous côtés. De très nombreuses personnes de valeur étaient rassemblées là : comtes et barons de tous rangs, et gentes et fières dames. Il ne pouvait y avoir plus grande joie qu'en cette riche demeure où s'était installée la félicité.
Þat riche douke þat y of told He hadde a douhter fair & bold, Curteise, hende & fre. When sche was fiften winter old In al þat lond nas þer non yhold So semly on to se; For sche was gentil & auenaunt Hir name was cleped Belisaunt, As ȝe may liþe at me. Wiþ leuedis & maidens briȝt in bour Kept sche was wiþ honour & gret solempnite.	370 375 380	Ce puissant duc dont je vous parle avait une fille qui était belle et audacieuse, courtoise, charmante et délicate. [23] Lorsqu'elle eut quinze hivers, dans tout le pays on disait qu'aucune n'était aussi belle à contempler : elle était noble et gracieuse et par moi vous apprendrez qu'elle s'appelait Bélisandre. Elle était là avec ses dames et demoiselles de compagnie et elle était servie avec honneur et grande cérémonie.
Þat fest lasted fourten niȝt Of barouns & of birddes briȝt & lordinges mani & fale. Þer was mani a gentil kniȝt & mani a seriaunt wise & wiȝt To serue þo hende in halle.	 385	La fête dura quatorze nuits pendant lesquelles barons, dames et seigneurs se succédèrent en grand nombre. Il y avait également dans la grand' salle de nombreux nobles chevaliers et des serviteurs à la fois avisés et alertes au service de ces personnes distinguées. En

[23] Les héroïnes de romans courtois sont toutes décrites de la même façon, répondant aux critères de beauté à la mode. Leur portrait stéréotypé se résume à des cheveux blonds et lumineux, des yeux gris, un teint clair, un nez droit, une bouche bien dessinée. La peinture morale des personnages féminins, lorsqu'elle est positive, avance toujours les mêmes qualités : sagesse, noblesse, bonnes manières.

Þan was þe boteler, sir Amis, Ouer al yholden flour & priis, Trewely to telle in tale, & douhtiest in eueri dede & worþliest in ich a wede & semliest in sale.	390	vérité, Sir Amis le bouteiller était dans notre conte considéré comme le meilleur et le plus accompli de tous, le plus brave, le plus richement paré et le plus charmant jeune homme de toute l'assemblée.
Þan þe lordinges schulden al gon & wende out of þat worþli won, In boke as-so we rede, Þat mirie maide gan aske anon Of hir maidens euerichon [f.51ra] & seyd 'so God ȝou spede, Who was hold þe douȝtiest kniȝt & semlyest in ich a siȝt & worþliest in wede? & who was þe fairest man Þat was yholden in lond þan & dou ties t of dede?'	395 400	Puis, comme nous le dit ce même livre, le temps vint pour les seigneurs de quitter cette noble demeure. Bélisandre, cette joyeuse jeune fille, demanda aussitôt à chacune des demoiselles[24] de sa suite : « Que Dieu vous conseille ! Qui fut considéré comme le plus valeureux des chevaliers, comme le plus beau à regarder et le plus richement paré, et qui fut celui tenu par tout le monde comme le plus vaillant ? »
Her maidens gan answere ogain & seyd 'madame, we schul þe sain Þat soþe bi seyn Sauour, Of erls, barouns, kniȝt & swain Þe fairest man & mest of main & man of mest honour It is sir Amis, þe kinges boteler; In al þis warld nis his per, Noiþer in toun no tour. He is douhtiest in dede & worþliest in eueri wede & chosen for priis & flour.'	405 410 415	Ses suivantes répondirent alors : « Madame, nous allons, au nom de Dieu qui est notre Sauveur, te dire ici la vérité. De tous les comtes, barons, chevaliers ou écuyers, le plus beau et le plus valeureux, le plus remarquable de tous, c'est Sir Amis, le bouteiller du roi. Il n'a d'égal nulle part dans le monde, ni en ville ni ailleurs. Il est le plus courageux en action, le plus richement paré, et le plus accompli. »
Belisaunt þat birdde briȝt,		Prêtez encore l'oreille et vous allez entendre

[24] Certes il peut s'agir de simple badinage de jeunes filles. On peut aussi penser aux débats d'amour dans lesquels il revenait de choisir, par exemple, quelle qualité était la plus nécessaire en amour, qui des hommes ou des femmes aimaient le mieux ou étaient les plus fidèles, quel amant célèbre avait été le plus remarquable et avait fait preuve du plus noble sentiment. *The Owl and the Nightingale ou the Thrush and the Nightingale*, les textes de Geoffrey Chaucer *The Parliament of Fowls* ou *The Legend of Good Women* mais aussi ceux de Christine de Pizan, *Débat de deux amants* ou d'Alain Chartier, *Le Livre des Quatre Dames* sont des exemples de tels débats.
Bélisandre et ses amies semblent choisir leur champion comme dans une cour d'amour.

When þai hadde þus seyd, y pliȝt, As ȝe may listen & liþe, On sir Amis þat gentil kniȝt, Ywis, hir loue was al aliȝt Þat no man miȝt it kiþe. Wher þat sche sei ȝe him ride or go Hir þouȝt hir hert brac atvo Þat hye no spac nouȝt wiþ þat bliþe; For hye no miȝt (wiþ him) niȝt no day Speke wiþ him, þat fair may, Sche wepe wel mani a siþe.	420 425	comment, après une telle réponse, le cœur de la belle Bélisandre s'enflamma pour Sir Amis le noble chevalier. Cependant, personne ne le soupçonnait. Chaque fois qu'elle l'apercevait, à cheval ou à pieds, elle pensait que son cœur en deux allait se briser car elle ne pouvait lui parler ni le jour ni la nuit. Son émotion était si forte qu'elle n'en trouvait jamais la force et la belle demoiselle pleura plus d'une fois.
Þus þat miri maiden ȝing Lay in care & loue-morning Boþe bi niȝt & day; As y ȝou tel in mi talking For sorwe sche spac wiþ him no þing, Sike in bed sche lay. Hir moder come to hir þo & gan to frain hir of hir wo, Help hir ȝif hye may; & sche answerd wiþouten wrong Hir pines were so hard & strong Sche wald be loken in clay.	430 435 440	C'est ainsi que dans mon récit cette joyeuse et jeune fille succomba au chagrin et se mourait d'amour et la nuit et le jour. De tristesse de ne pouvoir lui parler, elle tomba malade. Sa mère vint à son chevet et s'enquit de ses malheurs, lui assurant son aide si c'était possible. Et Bélisandre de répondre que sans nul doute, sa douleur était si grande et si forte qu'elle l'emporterait au tombeau.[25]
Þat riche douk in o morning [f.51rb] & wiþ him mani a gret lording As prince prout in pride, Þai diȝt hem wiþouten dueling, For to wende on dere-hunting & busked hem for to ride. When þe lordinges euerichon	 445	Un matin il arriva que le puissant duc, accompagné de riches seigneurs, s'habilla pour partir sans délai à la chasse aux cerfs.[26] Lorsque les seigneurs et tous les autres furent prêts et qu'ils quittèrent cette majestueuse demeure - rien ne sert de le cacher - Sir Amis, sans doute à cause d'une maladie qu'il avait,

[25] Dans la tradition médicale antique et médiévale, l'amour a souvent été assimilé à un état pathologique : amour et folie semblaient liés. D. Jacquart cite des médecins de la faculté de Montpellier qui recensèrent les signes caractéristiques de ce qu'ils considéraient comme une maladie : « la liste des symptômes demeure stéréotypée : la tristesse allant jusqu'au désespoir, le passage constant du rire aux larmes, les soupirs, l'altération du rythme du pouls, l'amaigrissement, la coloration jaune du visage, l'enfoncement et la sécheresse des yeux, le battement continuel des paupières ».
D. Jacquart, « La maladie et le remède d'amour dans quelques écrits médicaux du Moyen Age », D. Buschinger & A. Cr&pin, éds., *Amour, mariage et transgressions au Moyen Age*, Göppingen : Kümmerle Verlag, 1984, p. 95.

[26] La chasse est un moyen courant d'éloigner momentanément les chevaliers du devant de la scène dans les romans courtois. Le splendide *Sir Gawain and the Green Knight* (XIVe siècle) contient la description de trois scènes de chasse (au cerf, sanglier et renard) qui ont pour rôle essentiel d'éloigner le mari.

Were went out of þat worþli won – In herd is nouȝt to hide – Sir Amis, wiþouten les, For a malady þat on him wes At hom he gan to abide.	450	resta au château.
When þo lordinges were out ywent Wiþ her men hende & bowes bent To hunte on holtes hare, Þan sir Amis, verrament, He bileft at hom in present To kepe al þat þer ware. Þat hendi kniȝt biþouȝt him þo Into þe gardin he wold go For to solas him þare. Vnder a bouȝ as he gan bide To here þe foules song þat tide Him þouȝt a blisseful fare. Now hende herkneþ & ȝe may here Hou þat þe doukes douhter dere Sike in hir bed lay. Hir moder com wiþ diolful chere & al þe leuedis þat þer were For to solas þat may. 'Arise vp' sche seyd 'douhter min & go play þe into þe gardin	455 460 465 470	Une fois que les seigneurs accompagnés de leurs chasseurs et munis d'arcs et de flèches se trouvèrent au cœur des bois chenus, Sir Amis, c'est la vérité, resta au château pour surveiller tout ce qui s'y trouvait. Ce noble chevalier eut alors l'idée d'aller au jardin[27] pour être plus à son aise. Il trouva que se reposer sous les branches d'un arbre à écouter les oiseaux chanter joyeusement était chose bien agréable.[28] A présent, gracieux auditeurs, écoutez et vous apprendrez comment la chère fille du duc reposait, malade dans son lit, entourée de toutes ses dames qui tentaient de la consoler. Sa mère, qui était bien triste, arriva et lui dit : « Ma fille, lève-toi et en cette si belle journée d'été, va-t-en jouer dans le jardin.

[27] Le jardin, ou le verger, est le lieu par excellence des aventures amoureuses. La source de référence est bien évidemment le *Roman de la Rose* et son jardin de Deduit (Plaisir) dont on connaît l'influence considérable dans la littérature de l'Occident médiéval. Le jardin, lieu raffiné et précieux est l'antithèse de la forêt sauvage : c'est, en effet un paysage façonné par l'homme, un espace ouvert et ensoleillé et aussi un rare lieu féminin. Les héroïnes des *romances* moyen-anglaises, cantonnées dans les châteaux, ne sortent que pour aller se promener au jardin. Ces jardins ont tous pour modèle le Paradis terrestre de la Genèse, ils sont à l'abri derrière leur mur clos, regorgent de plantes et d'oiseaux et possèdent une fontaine en leur centre. La fontaine du jardin de *Florys and Blancheflour* est même alimentée directement par les quatre fleuves du Paradis (vers 611-7). Dans le *Morte Arthure* allitéré, Arthur voit un merveilleux jardin en rêve (vers 3238-49).

[28] La poésie moyen-anglaise fait joyeusement chanter les oiseaux lors du retour des beaux jours. C'est le cas des chansons d'amour (la plus célèbre est « Alysoun », Ms Harley 2253), des *lyrics* célébrant la nativité, de l'ouverture de *Sir Orfeo*, de Chaucer dans *The Book of the Duchess* (vers 291-311) ou dans *The Parliament of Fowles* et *The Legend of Good Women* lorsque les oiseaux saluent le jour de la saint Valentin. Le roman *Arthour and Merlin* (XIIIe siècle) chante le printemps et la *reverdie* avec moult détails. Mars, avril mai et juin sont présentés comme des mois radieux durant lesquels les jeunes filles dansent, les lis, roses et violettes apportent couleurs et fragrances tandis que les oiseaux – rossignol et alouette – font entendre leurs trilles et musique pleine d'allégresse. (E. Kolbing, éd., *Arthour and Merlin*, Leipzig: O.S. Reisland, 1890).

Þis semly somers day.		
Þer may þou here þe foules song Wiþ ioie & miche blis among, Þi care schal wende oway.' Vp hir ros þat swete wiȝt, Into þe gardine sche went ful riȝt Wiþ maidens hende & fre. Þe somers day was fair & briȝt, Þe sonne him schon þurth lem of liȝt Þat semly was on to se. Sche herd þe foules gret & smale, Þe swete note of þe niȝtingale Ful mirily sing on tre; [f.51va] Ac hir hert was so hard ibrouȝt On loue-longing was al hir þouȝt, No miȝt hir gamen no gle.	475 480 485	Là-bas tu entendras le chant plein de joie et d'allégresse des oiseaux et ta peine s'envolera. » Elle se leva donc, la délicieuse créature, et alla droit au jardin escortée de ses nobles et belles suivantes. Ce jour d'été était clair et scintillant et le soleil brillait de mille feux: c'était tout à fait splendide à voir. Bélisandre entendit gazouiller les oiseaux, gros et petits. Elle entendit les douces notes du rossignol[29] qui chante gaiement à la cime des arbres. Mais elle se languissait tant de son amour secret et son cœur était si lourd qu'aucune musique ne pouvait la réjouir.
& so þat mirie may wiþ pride Went into þe orchard þat tide To slake hir of hir care. Þan seyȝe sche sir Amis biside, Vnder a bouȝ he gan abide, To here þo mirþes mare. Þan was sche boþe glad & bliþe, Hir ioie couþe sche noman kiþe When þat sche seiȝe him þare; & þouȝt sche wold for noman wond Þat sche no wold to him fond & tel him of hir fare.	 490 495 500	C'est ainsi qu'essayant de soulager sa peine, cette belle enfant entra dans le verger. Elle aperçut alors Sir Amis non loin de là, sous un arbre pour mieux entendre le chant des oiseaux. Ce spectacle la submergea de plaisir et de joie. Elle fut incapable d'exprimer son bonheur lorsqu'elle le vit là et elle se dit qu'elle ne devait pour rien au monde hésiter[30]. Elle irait le trouver et lui dirait le fond de ses pensées.
Þan was þat may so bliþe o mode		Son esprit fut si léger lorsqu'elle le vit là

[29] Dans les textes vieil-anglais, c'est le coucou qui annonce les beaux jours (*The Seafarer* vers 53-55, *Guthlac A*, vers 743-6). C'est encore le coucou qui salue le printemps en 1225 avec le célèbre « Sumer is i-cumen in », Ms Harley 978. Le coucou fut supplanté, par la suite, par le rossignol qui symbolisa à sa place le printemps et devint le porte-parole attitré de l'amour (*The Owl & the Nightingale*, *The Thrush & the Nightingale* et « Lenten ys come with loue to toune » Ms Harley 2253).

[30] La suite va nous prouver qu'elle n'a pas froid aux yeux. Plusieurs romans moyen-anglais présentent l'originalité de nous montrer une femme, décidée et énergique, menant la danse. On voit alors la jeune fille faire les premières approches, déclarer son amour et avoir même recours au chantage si le jeune homme n'est pas d'accord. Voir *King* Horn (658-64) ou Syr *Triamoure* (304-6).

When sche seiȝe were he stode To him sche went, þat swete, & þouȝt for alle þis warldes gode Bot ȝif hye spac þat frely fode, Þat time no wold sche lete. & as tite as þat gentil kniȝt Seiȝe þat bird in bour so briȝt Com wiþ him for to mete Oȝaines hir he gan wende, Wiþ worde boþe fre & hende Ful fair he gan hir grete.	505 510	qu'elle alla le trouver, l'adorable jeune fille. Elle se dit que pour toutes les richesses du monde, elle ne laisserait pas passer cet instant sans lui avoir parlé. Aussitôt que le noble chevalier la vit venir à lui, si gracieuse et si belle, il se leva et alla à sa rencontre, la saluant en termes galants.
Þat mirie maiden sone anon Bad hir maidens fram hir gon & wiþdrawe hem oway; & when þai were togider alon, To sir Amis sche made hir mon & seyd opon hir play 'Sir kniȝt, on þe mine hert is brouȝt, Þe to loue is al mi þouȝt Boþe bi niȝt & day; Þat bot þou wolt mi leman be, Ywis, min hert brekeþ a þre, No lenger libben y no may.'	 515 520	Sans perdre une seconde la radieuse demoiselle renvoya sa suite et lorsqu'ils se retrouvèrent seuls tous les deux alors à Sir Amis elle ouvrit son cœur. Elle dit, usant de courtois mots d'amour : « Sir chevalier, sur toi mon cœur s'est posé et depuis je ne pense qu'à t'aimer, de jour comme de nuit. A moins que tu ne m'aimes en retour alors c'est sûr, mon cœur en trois va se briser et je ne vivrai pas longtemps après. »
'Þou art' sche seyd 'a gentil kniȝt & icham a bird in bour briȝt, Of wel heiȝe kin ycorn, & boþe bi day & bi niȝt Mine hert so hard is on þe liȝt [f.51vb] Mi ioie is al forlorn; Pliȝt me þi trewþe þou schalt be trewe & chaunge me for no newe Þat in þis world is born, & y pliȝt þe mi treuþe also, Til God & deþ dele ous ato[535] Y schal neuer be forsworn.'	525 530 535	« Tu es », dit-elle, « un noble chevalier, et moi une gente dame : je descends d'une haute lignée. A cause de toi de jour comme de nuit, mon cœur se ferme à la lumière et j'ai perdu toute joie. Fais-moi le serment de m'être totalement dévoué, de ne me préférer à personne d'autre sur cette terre et je ferai de même pour toi. Jamais et jusqu'à ce que Dieu ou la mort nous séparent, je ne manquerai à ces vœux. »
Þat hende kniȝt stille he stode		Ce noble chevalier restait immobile, il était

& al for þouȝt chaunged his mode & seyd wiþ hert fre ‘Madame, for him þat dyed on rode, Astow art comen of gentil blode & air of þis lond schal be, Biþenke þe of þi michel honour; Kinges sones & emperour Nar non to gode to þe. Certes þan were it michel vnriȝt Þi loue to lain opon a kniȝt Þat naþ noiþer lond no fe.’	540 545	pensif. Puis il dit avec courtoisie: « Madame, pour l’amour de Celui qui périt sur la Croix, puisque tu es de noble naissance et que tu vas hériter[31] de ce pays, pense à ton honneur. Ni le fils d’un roi ni celui d’un empereur ne serait trop bon pour toi et ce serait certainement très mal de jeter ton dévolu sur un simple chevalier qui ne possède ni terres ni fiefs.[32]
‘& ȝif we schuld þat game biginne & ani wiȝt of al þi kinne Miȝt it vndergo, Al our ioie & worldes winne We schuld lese, & for þat sinne Wretþi God þerto. & y dede mi lord þis deshonour, Þan were ich an iuel traitour; Ywis, it may nouȝt be so. Leue madame, do bi mi red & þenk what wil com of þis dede: Certes, noþing bot wo.’ Þat mirie maiden of gret renoun Answerd ‘sir kniȝt, þou nast no croun; For God þat bouȝt þe dere, Wheþer artow prest oþer persoun Oþer þou art monk oþer canoun Þat prechest me þus here? Þou no schust haue ben no kniȝt To gon among maidens briȝt;	 550 555 560 565	Si nous devions tous deux commencer ce jeu et qu’un membre de ta famille vienne à l’apprendre, nous perdrions toutes joies et tous plaisirs terrestres et par ce péché nous mettrions Dieu en colère. De plus je ne peux pas ainsi déshonorer mon seigneur car cela ferait de moi un vile traître. Assurément, c’est impossible. Et pense à tout ce qui découlerait de tout cela : rien que de la douleur. »[33] Alors l’ardente demoiselle répondit en ces termes : « Sir chevalier, tu n’as pas de tonsure ! Par Dieu qui t’a sauvé, es-tu prêtre ou vicaire ? A moins que tu ne sois moine ou chanoine pour me sermonner ainsi ? Tu n’es pas fait pour être chevalier et te trouver parmi de belles jeunes filles, tu aurais du être franciscain! Je voudrais que le démon emporte celui qui t’a enseigné ces sermons,

[31] Bélisandre est donc fille unique.

[32] Une mésalliance était visiblement la crainte de plus d’une famille. Sir Orfeo est déguisé en musicien lorsqu’il retrouve son épouse. Il s’entend dire qu’il serait indécent de le voir en compagnie de la reine (*Sir* Orfeo, vers 444-9). Dans *Havelok the Dane*, la princesse Goldbrow est atterrée lorsque le Comte Godrich décide de la marier à Havelok que chacun prend pour un simple aide-cuisinier (*Havelok the Dane*, vers 1103-1131).

[33] La loyauté d’Amis est multiple: il a prêté serment à Amiloun et est également lié à son seigneur et à Dieu.

Þou schust haue ben a frere. He þat lerd þe þus to preche, Þe deuel of helle ichim biteche, Mi broþer þei he were.’	570	quand bien même il s’agirait de mon propre frère ! »[34]
‘Ac’ sche seyd ‘bi him þat ous wrouȝt, [f.52ra] Al þi precheing helpeþ nouȝt No stond þou neuer so long. Bot ȝif þou wilt graunt me mi þouȝt Mi loue schal be ful dere abouȝt Wiþ pines hard & strong. Mi kerchef & mi cloþes anon Y schal torende doun ichon & say wiþ michel wrong, Wiþ strengþe þou hast me todrawe; Ytake þou schalt be þurth londes lawe & dempt heiȝe to hong.’	575 580	« Mais par notre Créateur », ajouta-t-elle, « toutes tes belles paroles sont inutiles et peu m’importe le temps que tu résisteras. Car si tu n’agis pas comme je l’entends, mon amour rejeté sera vengé par des douleurs vives et aiguës. Je vais de ce pas déchirer un à un et mes vêtements et ma coiffe, et je dirai que tu as utilisé ta force pour m’abuser. Tu seras arrêté selon les lois du pays, et condamné à être pendu haut et court ! »
Þan stode þat hendy kniȝt ful stille & in his hert him liked ille, No word no spac he þo; He þouȝt ‘bot y graunt hir wille, Wiþ hir speche sche wil me spille, Er þan y passe hir fro; & ȝif y do mi lord þis wrong Wiþ wilde hors & wiþ strong Y schal be drawe also.’ Loþ him was þat dede to don & wele loþer his liif forgon; Was him neuer so wo.	585 590 595	Le noble chevalier en restait tout pantois, il était très troublé. Il ne prononça pas un mot mais se dit : « Si je n’obéis pas, avec ses cris elle me perdra avant même que je ne puisse m’enfuir. Et si j’obéis et cause ce tort à mon seigneur, avec la force de chevaux sauvages il me fera écarteler. » Il répugnait à consentir aux vœux de Bélisandre, mais encore davantage à perdre la vie : jamais il ne fut plus en détresse.
& þan he þouȝt, wiþouten lesing, Better were to graunt hir asking Þan his liif for to spille.		Puis, en vérité, il se dit qu’il valait mieux faire ce qu’elle exigeait plutôt que de mourir. Il lui répondit cependant en ces termes :

[34] Le quatrième concile du Latran (1215) rendit obligatoire la pratique de la confession au moins une fois par an et, pour les hommes d’église, la prédication préparant à cette confession. Les recueils de sermons se multiplièrent expliquant et commentant l’Ecriture sainte, dénonçant les vices et les maux du temps, s’attardant longuement sur les sept péchés capitaux et la connaissance du Bien et du Mal. Les sermons apportaient des principes moraux soulignant les bonnes et les mauvaises conduites. Ils étaient prêchés par les prêtres séculiers et par les moines, puis par les dominicains et franciscains. Sermons et traités de morale insistent sur la valeur inestimable de la virginité et de la chasteté.

Þan seyd he to þat maiden ȝing ‘For Godes loue, heuen-king, Vnderstond to mi skille. Astow art maiden gode & trewe Biþenk hou oft rape wil rewe & turn to grame wel grille & abide we al þis seuenniȝt; As icham trewe gentil kniȝt Y schal graunt þe þi wille.’	600 605	« Pour l’amour de Dieu, le Roi des Cieux, écoute-moi. Parce que tu es une jeune fille bonne et sincère, pense aux nombreuses occasions où nous pourrions regretter cet acte. Laissons donc passer sept nuits et, parce que je suis un chevalier sincère et noble, j’accéderai à ta demande. »
Þan answerd þat bird briȝt & swore ‘bi Ihesu ful of miȝt, Þou scapest nouȝt so oway. Þi treuþe anon þou schalt me pliȝt, Astow art trewe gentil kniȝt Þou schalt hold þat day.’ He graunted hir hir wil þo, & pliȝt hem trewþes boþe to, & seþþen kist þo tvai. [f.52rb] Into hir chaumber sche went ogain, Þan was sche so glad & fain Hir ioie sche couþe no man sai. Sir Amis þan wiþouten duelling For to kepe his lordes coming Into halle he went anon. When þai were comen fram dere-hunting, & wiþ him mani an heiȝe lording, Into þat worþly won, After his douhter he asked swiþe; Men seyd þat sche was glad & bliþe, Hir care was al agon.	 610 615 620 625	Cette belle enfant répondit et jura par Dieu tout puissant : « Tu ne t’échapperas pas ainsi car, puisque tu es un chevalier noble et sincère, c’est à cette heure aujourd’hui que tu dois me jurer fidélité ! » Il fit donc selon son désir : ils se promirent l’un à l’autre et scellèrent cette promesse d’un baiser. [35] Bélisandre retourna dans sa chambre[36] si contente et si heureuse qu’elle ne put dire sa joie à personne. Quant à Sir Amis, il retourna sans délai dans la grand’ salle[37] pour attendre le retour du duc. Lorsque ce dernier, accompagné de nombreux grands seigneurs, revint de la chasse aux cerfs en cette imposante demeure, il s’enquit immédiatement de l’état de sa fille. On lui dit alors qu’elle était heureuse et joyeuse, et que son mal s’était envolé. Chacun remercia Dieu de cette nouvelle, la demoiselle fut conviée à leur table et tous

[35] Voici Amis lié par un serment supplémentaire. Dans le droit canon, le mariage réclamait le libre consentement de l’homme et de la femme. Si l’accord était formulé au présent, les deux partenaires étaient considérés comme mariés même s’il n’y avait pas eu de témoin. S’il était formulé au futur, le mariage devenait effectif après consommation.

[36] Dans de nombreux textes, la chambre est une vaste pièce où dormaient le seigneur et sa dame ainsi que de proches compagnons. Il arrive plus rarement que l’on voie la dame se retirer dans une chambre qui lui est propre. Il n’y a pas d’ambiguïté ici, le vers 670 comportant l’adjectif possessif *hir* : il s’agit donc bien de l’appartement privé de la jeune fille.

[37] A Bélisandre l’espace privé de la « chambre des dames », à Amis celui de la vie publique du château – la grand’salle, à savoir la pièce principale du château. C’est dans la grand’salle qu’ont lieu toutes les réunions publiques: festins, assemblée de justice ou marriage comme aux vers 1513-1524.

To eten in halle þai brouȝt þat may, Ful bliþe & glad þai were þat day & þonked God ichon.	630	furent d'humeur radieuse.
When þe lordinges, wiþouten les, Hendelich were brouȝt on des Wiþ leuedis briȝt & swete, As princes þat were proude in pres Ful richeliche serued he wes Wiþ menske & mirþe to mete. When þat maiden þat y of told Among þe birdes þat were bold, Þer sche sat in her sete, On sir Amis, þat gentil kniȝt, An hundred time sche cast hir siȝt, For noþing wald sche lete.	635 640	Lorsque les seigneurs, en vérité, furent installés sur le dais au coté de leurs gracieuses dames tels de fiers princes parmi une assemblée, on leur servit splendide repas digne de leur rang et entrain. Cette jeune fille dont je vous parlais parmi les autres femmes rieuses alla donc prendre place. Et de là où elle se trouvait, son regard se posa cent fois sur Sir Amis, ce noble chevalier : elle ne pouvait détourner les yeux.
On sir Amis, þat kniȝt hendy, Euer more sche cast hir eyȝe, For noþing wold sche spare. Þe steward ful of felonie Wel fast he gan hem aspie Til he wist of her fare, & bi her siȝt he parceiued þo Þat gret loue was bitvix hem to, & was agreued ful sare & þouȝt he schuld in a while Boþe wiþ tresoun & wiþ gile Bring hem into care.	645 650 655	Sur Sir Amis, ce courtois chevalier, elle ne cessait de poser les yeux : c'était plus fort qu'elle. L'intendant, empli de jalousie, les observa avec attention et il comprit ce qu'elle faisait : par la mine qu'elle avait, il en déduit alors qu'un grand amour était né entre ces deux-là. Cette découverte le blessa si profondément qu'il se promit de rapidement trouver un moyen de leur causer du tort, en ayant recours à la ruse et à la tromperie.
Þus, ywis, þat miri may Ete in halle wiþ gamen & play Wele four days oþer fiue, Þat euer when sche sir Amis say Al hir care was went oway, [f.52va] Wele was hir o liue. Wher þat he sat or stode Sche biheld opon þat frely fode, No stint sche for no striue;	 660 665	Ainsi pendant quatre ou cinq jours cette joyeuse demoiselle mangea avec plaisir dans le grand hall car chaque fois qu'elle apercevait Sir Amis, toute sa peine s'envolait et elle retrouvait sa joie de vivre. Qu'il soit assis ou debout, elle ne manquait de contempler ce noble jeune homme : elle ne s'en privait pas car personne ne l'en empêchait.

& þe steward for wretþe sake Brou t hem boþe in ten & wrake – Wel iuel mot he þriue! Þat riche douke opon a day On dere-hunting went him to play & wiþ him wel mani a man; & Belisaunt, þat miri may, To chaumber þer sir Amis lay Sche went as sche wele kan; & þe steward, wiþouten les, In a chaumber bisiden he wes & sei e þe maiden þan, Into chaumber hou sche gan glide; For to aspie hem boþe þat tide, After swiþe he ran.	670 675 680	C'est alors que le régisseur, poussé par la colère, leur apporta ennuis et détresse : souhaitons-lui mauvaise fortune ! Un jour ce puissant duc partit chasser le cerf, suivi d'une imposante suite. Bélisandre, cette joyeuse enfant, se rendit alors dans la chambre où dormait Sir Amis et dont elle connaissait bien le chemin. Mais, en vérité, le régisseur se trouvait dans une pièce attenante et il la vit se faufiler dans la chambre du chevalier. A ce moment là, afin de mieux encore les épier tous les deux, il courut après elle.
When þat may com into þat won Sche fond sir Amis þer alon, 'Hail' sche seyd, þat leuedi briȝt. 'Sir Amis' sche sayd anon 'Þis day a seuenniȝt it is gon Þat trewþe we ous pliȝt. Þerfore icham comen to þe To wite, astow art hende & fre & holden a gentil kniȝt, Wheþer wiltow me forsake Or þou wilt trewely to me take & hold as þou bihiȝt.'	 685 690	Une fois dans la chambre, la jeune fille trouva Sir Amis seul. « Bonjour », fit cette belle demoiselle, qui ajouta aussitôt : « Sir Amis, une semaine s'est écoulée depuis notre serment. Puisque tu es gracieux et généreux, et considéré comme un noble chevalier, je suis venue pour savoir si tu vas me trahir ou bien me prendre loyalement et tenir ta promesse.»
Madame' seyd þe kniȝt ogain 'Y wold þe spouse now ful fain & hold þe to mi wiue; Ac ȝif þi fader herd it sain Þat ich hadde his douhter forlain Of lond he wald me driue. Ac ȝif ich were king of þis lond & hadde more gode in min hond Þan oþer kinges fiue	 695 700	« Madame, » répondit le chevalier, « j'aimerais t'épouser dès maintenant et faire de toi ma femme. Mais si ton père apprenait que j'ai partagé ton lit, il me ferait bannir. Si j'étais roi dans ce pays, et si j'avais autant de biens que cinq seigneurs réunis, ce serait avec plaisir que je te ferais mienne. Mais certainement je suis un homme de modeste naissance : pauvre de moi ! »

Wel fain y wald spouse þe þan; Ac certes icham a pouer man, Wel wo is me o liue.' 'Sir kniȝt,' seyd þat maiden kinde, [f.52vb] 'For loue of seyn Tomas of Ynde, Whi seystow euer nay? No be þou neuer so pouer of kinde, Riches anouȝ y may þe finde Boþe bi niȝt & day.' Þat hende kniȝt biþouȝt him þan & in his armes he hir nam & kist þat miri may; & so þai plaid in word & dede Þat he wan hir maidenhede Er þat he went oway.	705 710 715	« Sir chevalier », répondit doucement la jeune fille, « Pour l'amour de saint Thomas des Indes[38], pourquoi dis-tu toujours non ? Tu as beau être pauvre, je peux te trouver toutes sortes de biens et t'en couvrir jour et nuit. » Ce courtois chevalier considéra la chose puis il prit la joyeuse demoiselle dans les bras et l'embrassa. Ils chahutèrent ensuite si bien, autant en mots qu'en faits, que Bélisandre ne partit point avant d'être déflorée.
& euer þat steward gan abide Alon vnder þat chaumber side Hem for to here. In at an hole was nouȝt to wide He seiȝe hem boþe in þat tide Hou þai seten yfere. & when he seyȝe hem boþe wiþ siȝt, Sir Amis & þat bird briȝt, Þe doukes douhter dere, Ful wroþ he was & egre of mode & went oway, as he were wode Her conseil to vnskere.	 720 725	Et pendant tout ce temps l'intendant était là, l'oreille collée au mur afin de mieux les entendre, et l'œil à un petit trou afin de mieux les observer. Et lorsqu'il les vit de ses yeux, assis tous les deux ensemble - Sir Amis et cette jolie fille, la chère fille du duc - il enragea tant, il devint d'une humeur si féroce, qu'il s'éloigna, fou de colère, dévoiler leur secret.
When þe douke com into þat won Þe steward oȝain him gan gon Her conseyl forto vnwrain.	 730	A peine le duc eut-il regagné sa demeure que le régisseur alla à sa rencontre, voulant divulguer son secret[39].

[38] Selon le récit apocryphe des *Actes de saint Thomas* (IIe siècle de notre ère), les Apôtres à Jérusalem divisèrent le monde connu en douze parties. Il revenait à chacun d'entre eux de se rendre dans l'une de ces douze régions afin de l'évangéliser. Il incomba à Thomas de partir pour les Indes mais il refusa. Les Onze essayèrent de le convaincre, lui rappelant l'histoire de Jonas qui avait, dans un premier temps, refusé d'aller trouver les habitants de Ninive en dépit de l'ordre de Dieu. Thomas ne se résout à prendre la route qu'après l'intervention du Sauveur, qui lui apparaît en songe, et qui lui accorde d'être accompagné par le marchand Abbanès, ambassadeur du roi Gundaphar. Le marchand de Chaucer jure aussi par saint Thomas des Indes dans son prologue (vers 1230).

39 Le régisseur est d'autant plus malveillant (même si on peut soutenir qu'en se taisant, il trahirait son seigneur) que l'idée qu'il est préférable que l'amour reste secret est une conception largement répandue au Moyen Age. Voir à ce sujet les vers 934-48 de *La Châtelaine de Vergy* qui mettent en garde les amoureux bavards afin de ne pas craindre

‘Mi lord þe douke’ he seyd anon ‘Of þine harm, bi seyn Jon, Ichil þe warn ful fain; In þi court þou hast a þef Þat haþ don min hert gref, Schame it is to sain, For certes he is a traitour strong When he wiþ tresoun & wiþ wrong Þi douhter haþ forlain.’	735 740	Il lui dit alors sans tarder : « Mon seigneur le duc, je me dois, par saint Jean, de t’avertir du tort que l’on te cause. Dans cette cour il y a un gredin qui donne à mon cœur des raisons de se plaindre. C’est disgracieux à dire, car certainement c’est un grand traître que celui qui, avec déshonneur, a mal agi et couché avec ta fille! »
Þe riche donke gan sore agrame ‘Who haþ’ he seyd ‘don me þat schame? Tel me, y þe pray.’ ‘Sir’ seyd þe steward ‘bi seyn Jame, Ful wele y can þe tel his name, Þou do him hong þis day; It is þi boteler, sir Amis, Euer he haþ ben traitour, ywis, He haþ forlain þat may. [f.53ra] Y seiȝe it me self for soþe & wil aproue biforn hem boþe Þat þai can nouȝt say nay.’	 745 750	Le puissant duc entra dans une très grande colère. « Qui ? » demanda-t-il, « Qui m’a fait cet outrage ? Parle, je te l’ordonne ! » « Sir », répondit l’intendant, « par saint Jacques[40] je peux très bien te dire son nom et tu pourras le pendre dès aujourd’hui. C’est ton bouteiller, Sir Amis, qui depuis le début te trahit ; il a couché avec ta fille. Pour sûr, je l’ai vu de mes yeux, et je le prouverai devant eux, ils ne pourront nier ! »
Þan was þe douke egre of mode, He ran to halle as he were wode, For no þing he nold abide. Wiþ a fauchoun scharp & gode He smot to sir Amis þer he stode & failed of him biside. Into a chaumber sir Amis ran þo & schet þe dore bitven hem to For drede his heued to hide. Þe douke strok after swiche a dent Þat þurth þe dore þat fauchon went	 755 760	Le duc fut alors animé d’une grande fureur. Il se précipita dans la grand’ salle comme un forcené : rien ne pouvait l’arrêter. Armé d’une bonne épée tranchante il tenta de frapper Sir Amis qui se trouvait là et le manqua. De peur d’y laisser la tête, le chevalier courut s’enfermer dans une chambre et ferma la porte entre lui et le duc. Mais le duc était à cette heure bien fâché : il donna un coup si fort que l’épée transperça la porte.

l’assaut des curieux et des fourbes mal intentionnés. On peut aussi mentionner les vers 127-32 du conte moyen-anglais *Dame Sirith*, Wilekin expliquant qu’il ne demande qu’un amour secret, « ce que recherchent tous ceux qui veulent réussir en amour. » On se souviendra du lai de *Lanval* de Marie de France et des amours passionnées entre Guenièvre et Lancelot qu’Arthur et la cour ne peuvent plus accepter lorsqu’elles sont dénoncées publiquement (Malory, *Morte D’Arthur*).

[40] Après Thomas (vers 758) et Jean (vers 832), voici saint Jacques de Compostelle.

So egre he was þat tide.		
Al þat euer about him stode Bisouȝt þe douke to slake his mode, Boþe erl, baroun & swain; & he swore bi him þat dyed on rode He nold for al þis worldes gode Bot þat traitour were slain. 'Ich haue him don gret honour & he haþ as a vile traitour Mi douhter forlain. Y nold for al þis worldes won Bot y miȝt þe traitour slon Wiþ min hondes tvain.'	765 770 775	Tous ceux qui entouraient le duc - comtes, barons et écuyers - essayèrent de le calmer. Il ne cessait de jurer par Celui qui périt sur la Croix que pour tout l'or du monde il ne se calmerait pas tant que ce traître serait en vie. « Je lui ai fait tant d'honneur ! Et lui, comme un vile traître, il a déshonoré ma fille ! Même pour tout l'or du monde je ne renoncerai pas au plaisir de le tuer de mes propres mains ! »
'Sir' seyd sir Amis anon, 'Lete þi wretþe first ouergon, Y pray þe par charite. & ȝif þou may proue, bi Sein Jon, Þat ichaue swiche a dede don Do me to hong on tre. Ac ȝif ani wiþ gret wrong Haþ lowe on ous þat lesing strong, What bern þat he be, He leiȝþ on ous wiþouten fail, Ichil aproue it in bataile To make ous quite & fre.'	 780 785	« Sir, je t'en prie ! Par charité ! », s'écria Sir Amis. « Laisse tomber ta colère ! Et si, par saint Jean, tu peux prouver que j'ai commis cet acte, alors fais-moi pendre à un arbre ![41] Mais s'il se trouve que quelqu'un, par méchanceté, t'a menti à notre sujet - et qui qu'il soit, il ment, c'est certain - je le prouverai dans un combat qui par son issue nous lavera tous deux de tout soupçon. »
'ȝa' seyd þe douke 'wiltow so? Darstow into bataile go, Al quite & skere ȝou make?' 'ȝa, certes, sir' he seyd þo '& here mi gloue y ȝiue þerto. [f.53rb] He leiȝe on ous wiþ wrake.'	 790	« Vraiment ? », s'enquit le duc. « Tu irais jusqu'au duel[42] pour défendre ta cause et pour te disculper ? » « Certes, Sir. Car c'est par malveillance que cette personne a menti à notre sujet. Voici mon gant que je vous tends[43]. »

[41] La mort par pendaison est habituellement réservée aux voleurs et serait donc humiliante pour un chevalier.

[42] On mène rarement une enquête pour obtenir la preuve de la culpabilité d'un accusé. On préfère s'en remettre à la sanction divine par le biais d'un serment prononcé sur la Bible, ou des reliques, ou au moyen de l'ordalie : épreuves du fer rouge, de l'eau glacée ou bouillante jusqu'au XIe siècle et duel judiciaire. Ce dernier fut condamné par la 4e concile de Latran en 1215 et interdit en France en 1258 par saint Louis mais continua à être utilisé en Angleterre (il n'y fut officiellement interdit qu'en 1819 !). Dans *Sir Tristrem*, Ysoude est soumise à l'épreuve du fer rouge (vers 2229-33 et 2277-88).

Þe steward stirt to him þan & seyd 'traitour, fals man, Ataint þou schalt be take; Y seiȝe it me self þis ich day Where þat sche in þi chaumber lay; ȝour noiþer it may forsake.'	795 800	A cette réponse l'intendant bondit vers lui et s'écria : « Traître ! félon! Tu seras démasqué! J'ai vu de mes propres yeux qu'elle était couchée dans ta chambre ! Aucun de vous ne peut le nier ! »
Þus þe steward euer gan say & euer sir Amis seyd 'nay, Ywis, it nas nouȝt so.' Þan dede þe douke com forþ þat may, & þe steward wiþstode alway & vouwed þe dede þo. Þe maiden wepe, hir hondes wrong & euer swore hir moder among 'Certain, it was nouȝt so.' Þan seyd þe douke 'wiþouten fail, It schal be proued in batail & sen bitven hem to.	 805 810	Ainsi le régisseur ne cessait-il de répéter et toujours Sir Amis disait : « Non ! Cela ne s'est point fait ! » Alors le duc fit venir sa fille. L'intendant poursuivit ses accusations, jurant qu'il disait bien la vérité, et Bélisandre pleura et se tordait les mains. Cependant devant tous, y compris la duchesse, elle jura: « Certainement pas! Cela ne s'est point fait ! » C'est alors que le duc prit la parole et dit : « Sans doute c'est une affaire qui réclame un combat car lui seul départagera ces deux-là. »
Þan was atvix hem take þe fiȝt & sett þe day a fourtenniȝt Þat mani man schuld it sen. Þe steward was michel of miȝt, In al þe court was þer no wiȝt Sir Amis borwe durst ben. Bot for þe steward was so strong Borwes anowe he fond among, Tventi al bidene. Þan seyd þai alle wiþ resoun	 815 820	Alors un combat entre eux fut arrangé et fixé à deux semaines de là, afin que de nombreuses personnes puissent y assister. L'intendant était un homme influent et pour cette raison, il compta rapidement vingt garants[44] au total. Quant à Sir Amis, personne à la cour n'était assez brave pour soutenir sa cause, et il n'en trouva pas un seul. C'est pourquoi ils dirent tous que selon la loi, il devait être mis en prison : afin de prévenir

43 Le gant avait, au Moyen Age, une forte valeur symbolique. Le suzerain investissait son vassal d'un fief en lui remettant un objet symbolique : un bâton, un anneau, un couteau, une motte de terre ou un gant. Le jet du gant était un signe de défi, relever le gant signifiait que l'on acceptait le défi.

44 Le régisseur a facilement trouvé des hommes prêts à jurer qu'il dit la vérité.
Dans le *Tristan et Yseut* de Béroul, Yseut ne trouve pas de garant, en particulier parce que ceux de sa famille sont en Irlande et qu'elle est donc isolée à la cour de Marc (3426-47). Elle est donc obligée de réclamer la présence du roi Arthur et de sa cour au moment de prêter serment. Arthur s'engage : « Dame, dit-il, je me porte garant. Vous ne trouverez plus personne, tant que j'aurai santé et vie, qui ne dise du bien de vous. Les traîtres regretteront leur idée. Je prie le roi votre époux, sincèrement et très amicalement, de ne plus jamais croire aucun d'eux en ce qui vous concerne ». (4252-4259) (C. Marchello-Nizia, éd., *Tristan et Yseut*, « Béroul : Tristan et Yseut », D. Poirion, trad., Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1995, pp. 115-6). La reine Guenevere rencontre aussi des difficultés pour rassembler des garants dans *Le Morte Arthur* en strophes (vers 1328 et suivants).

Sir Amis schuld ben in prisoun For he no schuld nowhar flen.		toute évasion.
Þan answerd þat maiden briȝt & swore bi Ihesu ful of miȝt Þat were michel wrong, ‘Takeþ mi bodi for þat kniȝt Til þat his day com of fiȝt & put me in prisoun strong. ȝif þat þe kniȝt wil flen oway & dar nouȝt holden vp his day Bataile of him to fong, Do me þan londes lawe For his loue to be todrawe & heiȝe on galwes hong.’	825 830 835	A cela Bélisandre, cette belle jeune fille, jura par Jésus tout puissant que ce serait très mal. Elle dit : « Prenez-moi à sa place et mettez-moi en prison jusqu’au jour de son combat. Si ce chevalier s’échappe et n’ose pas tenir son engagement - se battre contre son ennemi - punissez-moi selon les lois du pays. Pour son amour je subirai l’écartèlement et la pendaison au gibet. ! »
Hir moder seyd wiþ wordes bold [f.53va] Þat wiþ gode wil als sche wold Ben his borwe also, His day of bataile vp to hold Þat he as gode kniȝt schold Fiȝt oȝain his fo. Þus þo leuedis fair & briȝt Boden for þat gentil kniȝt To lain her bodis to. Þan seyd þe lordinges euerichon Þat oþer borwes wold þai non Bot graunt it schuld be so. When þai had don as y ȝou say & borwes founde wiþouten delay & graunted al þat þer ware, Sir Amis sorwed niȝt & day, Al his ioie was went oway & comen was al his care, For þat þe steward was so strong & hadde þe riȝt & he þe wrong Of þat he opon him bare. Of his liif ȝaf he nouȝt	 840 845 850 855	Sa mère dit à son tour courageusement qu’elle se porterait volontiers garante elle aussi. Elle dit qu’il serait là le jour du combat et que, tel un noble chevalier, il n’hésiterait pas à affronter son adversaire. Ces deux nobles et belles dames offrirent donc de gager leur vie. Les seigneurs dirent alors que c’était assez, plus besoin de garants, et qu’il en soit ainsi. Tout se passa donc de la façon dont je vous le raconte : Sir Amis trouva sans délai les garanties, qui furent acceptées. Pourtant il se lamentait de jour comme de nuit. Toute sa joie avait disparu et il était accablé de soucis à la pensée de combattre contre un homme si fort et qui de plus, dans l’affaire qui le concernait, disait vrai alors que lui mentait. Il lui importait peu de mourir mais il pensait à Bélisandre, et personne ne pouvait se désoler

Bot of þe maiden so michel he þouȝt Miȝt noman morn mare.	 860	davantage.
For he þouȝt þat he most nede Ar þat he to bataile ȝede Swere an oþ biforn Þat also God schuld him spede, As he was giltles of þat dede, Þat þer was on him born; & þan þouȝt he wiþouten wrong He hadde leuer to ben anhong Þan to be forsworn. Ac oft he bisouȝt Ihesu þo He schuld saue hem boþe to Þat þai ner nouȝt forlorn.	 865 870	Il se rappela qu'avant de mener bataille, il devait prêter serment et demander à Dieu de le mener à la victoire, alors qu'il était coupable de ce dont il était accusé. Puis il se dit à juste titre qu'il valait mieux être pendu que de se parjurer[45]. C'est pourquoi il demanda souvent à Jésus de les sauver tous les deux de la damnation.
So it bifel opon a day He mett þe leuedi & þat may Vnder an orchard side. 'Sir Amis' þe leuedy gan say 'Whi mornestow so wiþouten play? Tel me þat soþe þis tide. No drede þe nouȝt' sche seyd þan 'For to fiȝt wiþ þi foman, Wheþer þou wilt go or ride; [f.53vb] So richeliche y schal þe schrede Þarf þe neuer haue of him drede Þi bataile to abide.'	 875 880	Ainsi un jour il arriva que, dans un coin du verger, Sir Amis rencontre la duchesse et sa fille. « Sir Amis », dit la dame. « Pourquoi fais-tu grise mine au lieu de chercher à t'amuser ? Dis-moi à cette heure la vérité. Si c'est de te mesurer à ton adversaire, alors ne crains-rien. Car que tu sois à pied ou à cheval, je vais t'armer si bien que tu n'auras pas une seconde à te soucier de l'issue de ce duel. »
'Madame' seyd þat gentil kniȝt, 'For Ihesus loue ful of miȝt	885	« Madame », répliqua le noble chevalier. « Pour l'amour du Christ tout puissant, ne

[45] Le serment engage le salut de l'âme du jureur. Un faux serment est un acte considéré comme particulièrement odieux, ses conséquences sont très lourdes car elles impliquent la damnation.
La littérature ne met pas en scène de véritable parjure. Elle préfère nous dévoiler l'astuce de jureurs qui, bien que menteurs dans l'esprit, ne le sont pas à la lettre. *Le Chevalier à la charrette* de Chrétien de Troyes nous montre comment Lancelot peut jurer, sans mentir devant Dieu, que la reine n'a pas partagé le lit d'un des chevaliers blessés puisqu'elle a partagé le sien (épisode repris par Malory, *Morte d'Arthur*, livre XIX, chapitres 6-9. Malory ne condamne jamais Lancelot et Guenever allant jusqu'à donner leur *true love* en exemple. C'est parce que Guenever fut une amante sincère et entière qu'elle eut une belle fin « while she lived she was a true love, and therefore she had a good end, livre XVIII, chapitre 25). Le serment d'Ysoude dans *Sir Tristrem* est tout aussi ambigu (vers 2277-8) sans être, là aussi, véritablement mensonger.

Be nouȝt wrorþ for þis dede. Ich haue þat wrong & he þe riȝt, Þerfore icham aferd to fiȝt, Also God me spede; For y mot swere, wiþouten faile, Also God me spede in bataile, His speche is falshede; & ȝif y swere icham forsworn, Þan liif & soule icham forlorn; Certes, y can no rede.'	890 895	sois pas fâchée. Mais il se trouve que j'ai tort et qu'il est dans le vrai : c'est la raison pour laquelle je redoute ce combat. Que Dieu me vienne en aide ! Car si je veux qu'Il intervienne en ma faveur, il me faut jurer de sang froid que ce dont on m'accuse est faux. Mais si je le fais, je suis parjure et me perds corps et âme ! Certainement, je ne sais plus quoi faire ! »
Þan seyd þat leuedi in a while 'No mai þer go non oþer gile To bring þat traitour doun?' 'is dame' he seyd 'bi seyn Gile. Her woneþ hennes mani a mile Mi broþer, sir Amiloun, & ȝif y dorst to him gon Y dorst wele swere bi seyn Jon, So trewe is þat baroun, His owhen liif to lese to mede He wold help me at þis nede To fiȝt wiþ þat feloun.'	 900 905	Après un instant de réflexion la duchesse demanda: « N'y aurait-il donc aucune ruse par laquelle nous pourrions vaincre ce judas ? » « Par saint Gilles[46], Madame, il y en a une ! » dit le chevalier. « A plusieurs milles de là habite mon frère, Sir Amiloun. Et si j'osais m'y rendre - ce seigneur étant si loyal - je jure par saint Jean qu'il m'aiderait dans cette affaire et, au péril même de sa propre vie, combattrait ce félon à ma place. »
'Sir Amis' þe leuedi gan to say 'Take leue tomorwe at day & wende in þi iurne. Y schal say þou schalt in þi way Hom into þine owhen cuntray, Þi fader, þi moder to se; & when þou comes to þi broþer riȝt, Pray him, as he is hendi kniȝt	 910 915	« Sir Amis », répondit la duchesse. « Pars dès demain matin à l'aube et fais ce voyage : je dirai que tu as pris la route vers ton pays afin d'y voir et ton père et ta mère. Et lorsque tu seras chez ton frère, puisque c'est un noble et un bon chevalier, prie-le de combattre à ta place contre le régisseur qui sinon nous éliminera tous trois. »

[46] Au VIe siècle de notre ère, saint Gilles vécut en ermite près de Nîmes où il fonda une abbaye (Saint-Gilles-du-Gard) qui attira beaucoup de pèlerins, en particulier parce qu'elle se trouvait sur la route entre Rome et St-Jacques-de-Compostelle. Au Moyen Âge, le tombeau de saint Gilles devint le troisième lieu de pèlerinage de la chrétienté, après Jérusalem et St-Jacques. De très nombreuses églises lui furent dédiées, en particulier en Écosse - probablement à cause des liens particuliers entre cette dernière et la France. Gilles est le saint patron d'Édimbourg et la cathédrale de cette ville porte son nom. Jacques de Voragine nous raconte l'histoire du saint dans sa *Légende dorée*. Il existe aussi une version vieil-anglaise de la vie du saint (Ms Cambridge, Corpus Christi College 303 du XIIe siècle), une autre en anglo-normand écrite par Guillaume de Berneville en 1170. Au XIVe siècle, l'hôte de Sir Gawain jure par saint Gilles (*Sir Gawain and the Greeen Knight,* vers 1644). Il était tenu pour être le saint patron des pèlerins, mendiants et infirmes.

& of gret bounte, Þat he þe batail for ous fong Oȝain þe steward þat wiþ wrong Wil stroie ous alle þre.'	920	
Amorwe sir Amis made him ȝare & toke his leue for to fare & went in his iurnay. For noþing nold he spare, He priked þe stede þat him bare [f.54ra] Boþe niȝt & day. So long he priked wiþouten abod Þe stede þat he on rode In a fer cuntray Was ouercomen & fel doun ded; Þo couþe he no better red, His song was 'Waileway!'	925 930	Le matin même, Sir Amis se prépara et commença le voyage. Il ne ménagea pas l'éperon et talonna sa monture jour et nuit. Mais le cheval ainsi privé de repos, dans un pays lointain tomba mort d'épuisement. Empli de désespoir et ne sachant plus quoi faire d'autre, il se prit à chanter « Hélas ».
& when it was bifallen so Nedes afot he most go, Ful careful was þat kniȝt. He stiked vp his lappes þo, In his way he gan to go To hold þat he bihiȝt; & al þat day so long he ran, Into a wilde forest he cam Bitven þe day & þe ni t. So strong slepe ȝede him on To win al þis warldes won No ferþer he no miȝt.	 935 940	Une fois ceci arrivé, il fallut donc voyager à pied : il était bien malheureux ce chevalier ![47] Il noua alors ensemble les jupes de son habit et poursuivit la route qu'il s'était fixé. Tout le jour il courut si longtemps qu'au crépuscule il entra dans une épaisse forêt[48]. Le sommeil se fit alors si lourd que ses forces l'abandonnèrent et qu'il n'aurait pas pu aller plus loin même pour gagner toutes les richesses du monde.

[47] Amis est privé de cheval. Symboliquement, il est difficile pour un chevalier de tomber plus bas.

[48] La forêt revêt trois fonctions symboliques différentes dans les romans de chevalerie. Chez les Celtes, c'est un passage vers un ailleurs, l'Autre Monde qui n'est pas nettement séparé de celui des hommes, un espace magique peuplé de créatures féeriques et imprévisibles mais rarement malveillantes. La forêt est un lieu de refuge pour les êtres menacés, généralement des guerriers en fuite ou blessés ; c'est un lieu de retraite qui permet d'accéder à un état de connaissance et de sagesse plus profondes. Les ermites qui y vivent sont des maîtres, des guides spirituels. La forêt est cependant, avant tout, un espace dangereux, peuplée de bêtes sauvages et de hors-la-loi et dans lequel on s'aventure à ses risques et périls. Le roi Arthur du *Morte Arthure* allitéré fait un rêve prémonitoire dans lequel il se voit seul dans un bois inculte parmi des loups, des sangliers et des lions (vers 3232-4). Lorsque le roi Orfeo décide d'abandonner le trône, il revêt un habit de pèlerin et explique : « je vais partir pour le désert. Et je vivrai désormais parmi les bêtes sauvages dans des austères et sombres bois » (vers 212-4).

Þe kni3t, þat was so hende & fre Wel fair he layd him vnder a tre & fel in slepe þat tide. Al þat ni3t stille lay he Til amorwe men mi3t yse Þe day bi ich a side. Þan was his broþer, sir Amiloun, Holden a lord of gret renoun Ouer al þat cuntre wide, & woned fro þennes þat he lay Bot half a iorne of a day, Noiþer to go no ride. As sir Amiloun, þat hendi kni3t, In his slepe he lay þat ni3t, In sweuen he mett anon Þat he sei3e sir Amis bi si3t, His broþer þat was treweþe-pli3t, Bilapped among his fon; Þurth a bere wilde & wode & oþer bestes þat bi him stode, Bisett he was to slon; & he alon among hem stode As a man þat couþe no gode; Wel wo was him bigon.	945 950 955 960 965	A cette heure le chevalier courtois et généreux s'assit sous un arbre et s'endormit[49]. Il passa la nuit sans bouger jusqu'à ce que le matin l'entoure. Son frère Sir Amiloun - qui dans tout le pays était considéré comme un seigneur de grand renom - ne se trouvait plus qu'à une demi-journée de route de là où il se reposait, à pied ou à cheval. Et lorsque Sir Amiloun - ce noble chevalier - trouva le sommeil cette nuit là, il rêva[50] qu'il voyait Sir Amis, son frère à qui il avait juré fidélité. Il le vit donc en rêve cerné par ses ennemis - par un ours[51] sauvage et furieux et par d'autres bêtes aussi qui l'entouraient - et assailli par la mort. Il se trouvait tout seul parmi ces animaux féroces, comme un homme qui ne trouve pas de remède, et il était accablé de malheur.
When sir Amiloun was awake [f.54rb] Gret sorwe he gan for him make	 970	Lorsque Sir Amiloun s'éveilla, il se mit à se désoler pour lui et de suite il raconta à sa

[49] Dans les lais bretons, et les textes qui s'en inspirent, s'asseoir sous un arbre a toujours pour conséquence l'introduction du merveilleux. Voir C. Bullock-Davies, '"Ympe tre" and "nemeton"', *Notes & Queries*, n.s. 9,1962, p. 6-9 ou J. Block Friedman, "Eurydice, Heurodis, and the noon-day demon", *Speculum*, n° 41, 1966, p. 22-29. Amis, présenté comme un chevalier exceptionnel est à terre : il s'agit d'une mort symbolique.

[50] Macrobe (début du Ve siècle) était considéré comme une autorité sur la question des rêves. Il est l'auteur d'un commentaire en deux livres du *Songe de Scipion* proposé par Cicéron à la fin sa *République*. Macrobe classe les rêves en grandes catégories : 1) les rêves sans importance 2) les rêves prophétiques qui comportent le *somnium* dont il faut interpréter le sens caché derrière des symboles, la *visio* qui annonce les événements futurs et l'*oraculum* dans lequel une personne apparaît pour mettre en garde. Dans le *Nun's Priest's Tale* de Chaucer, les poules et le coq ont une discussion sérieuse sur les rêves. L'existence des rêves prophétiques venait à l'encontre du libre arbitre, problème souvent abordé par Chaucer. Les rêves prophétiques sont nombreux dans la légende arthurienne : chez Malory, Arthur voit sa chute prochaine sous la forme du renversement d'une roue de fortune (livre XXI, chapitre 3), Gawain annonce à sa oncle sa mort prochaine lors de son combat contre Mordred (livre XXI, chapitre 3). Lancelot est prévenu en songe de la mort de Guenever (livre XXI, chapitre 10). Le rêve d'Amiloun est un *somnium* qu'il lui faut comprendre.

[51] L'ours est toujours associé au diable dans les bestiaires médiévaux. La source livresque de cette association est l'Apocalypse de saint Jean et sa description de la Bête (Ap. 13:1-2) qui a « l'allure d'une panthère, les pattes d'un ours et la gueule d'un lion ».

& told his wiif ful ȝare Hou him þouȝt he seiȝe bestes blake About his broþer wiþ wrake To sle wiþ sorwe & care. 'Certes' he seyd 'wiþ sum wrong He is in peril gret & strong, Of blis he is ful bare.' & þan seyd he 'for soþe, ywis, Y no schal neuer haue ioie no blis Til y wite hou he fare.'	975 980	femme comment il lui avait semblé voir de noires créatures cerner méchamment son frère dans le but de le tuer avec cruauté. « Certes », dit-il, « à cause de je ne sais quelle injustice, il est en grand péril et toute joie l'a quittée. » Puis il ajouta : « Pour sûr, je ne connaîtrai jamais plus la paix ni la félicité tant que je ne saurai pas comment il se porte! »
As swiþe he stirt vp in þat tide, Þer nold he no leng abide, Bot diȝt him forþ anon, & al his meine bi ich a side Busked hem redi to ride Wiþ her lord for to gon; & he bad al þat þer wes, For Godes loue held hem stille in pes, He bad hem so ich-chon, & swore bi him þat schop mankende Þer schuld no man wiþ him wende Bot himself alon.	 985 990	Sur ces mots il se leva et se prépara à partir, car il ne pouvait plus attendre. De tous côtés, tous ses gens se mirent alors à se préparer, afin de suivre leur maître. Mais pour l'amour de Dieu il les pria, tous autant qu'ils étaient, de bien vouloir rester en paix ; voilà ce qu'il leur dit. Et il jura aussi par le Créateur, que personne ne devait venir avec lui : il irait seul.
Ful richeliche he gan him schrede & lepe astite opon his stede, For noþing he nold abide. Al his folk he gan forbede Þat non so hardi were of dede After him noiþer go no ride. So al þat niȝt he rode til day, Til he com þer sir Amis lay Vp in þat forest wide. Þan seiȝe he a weri kniȝt forgon Vnder a tre slepeand alon; To him he went þat tide.	 995 1000	Il s'arma puissamment et immédiatement monta à cheval, car pour rien au monde il n'aurait attendu plus longtemps. Il défendit à tous ses hommes d'être téméraires au point de le suivre, et que ce soit à pied ou à cheval. Ainsi, il chevaucha toute la nuit jusqu'au matin et ne tarda pas à rejoindre l'endroit où Sir Amis dormait, au cœur de la forêt profonde. Endormi sous un arbre il aperçut un chevalier fatigué, éreinté. Il alla donc jusqu'à lui.
He cleped to him anonriȝt 'Arise vp, felawe, it is liȝt	1005	Il lui dit sans tarder : « Réveille-toi, compagnon ! Il fait jour ! Il est

& time for to go.' Sir Amis biheld vp wiþ his siȝt & knewe anon þat gentil kniȝt & he knewe him also. Þat hendi kniȝt, sir Amiloun, Of his stede liȝt adoun, & kist hem boþe to. [f.54va] 'Broþer' he seyd 'whi listow here Wiþ þus mornand chere? Who haþ wrouȝt þe þis wo?'	1010 1015	l'heure de reprendre ta route ! » Sir Amis ouvrit alors les yeux: il reconnut de suite l'aimable chevalier, et lui le reconnut aussi. Ce noble chevalier, Sir Amiloun, descendit de cheval et tous deux s'embrassèrent. « Mon frère ! » s'exclama-t-il, « Pourquoi es-tu ici couché et d'humeur si triste ? Dis-moi qui t'a causé du tort. »
'Broþer,' seyd sir Amis þo, 'Ywis me nas neuer so wo Seþþen þat y was born; For seþþen þat þou was went me fro Wiþ ioie & michel blis also Y serued mi lord biforn. Ac þe steward ful of envie Wiþ gile & wiþ trecherie He haþ me wrouȝt swiche sorn. Bot þou help me at þis nede Certes y can no noþer rede, Mi liif it is forlorn.'	 1020 1025	« Mon frère ! », répondit Sir Amis, « Vraiment, depuis le jour de ma naissance, jamais je n'ai été aussi affligé. Car un temps après ton départ, avec joie et félicité j'ai servi mon seigneur. Mais l'intendant envieux, avec malice et tromperie, m'a causé un tel tort qu'à moins que tu ne m'aides dans cette affaire, je suis perdu ! Je suis mort ! »
'Broþer,' seyd sir Amiloun, 'Whi haþ þe steward, þat feloun, Ydon þe al þis schame?' 'Certes' he seyd 'wiþ gret tresoun He wald me driuen al adoun & haþ me brouȝt in blame.' Þan told sir Amis al þat cas Hou he & þat maiden was Boþe togider ysame & hou þe steward gan hem wrain & hou þe douke wald him haue slain Wiþ wretþe & michel grame.	 1030 1035 1040	« Mon frère », reprit Sir Amiloun, « pourquoi ce félon t'a-t-il tant déshonoré ? » « Certes », répliqua Sir Amis, « il rêvait de m'anéantir, et c'est à force de tromperie qu'il m'a mis en position d'accusé.» Sir Amis raconta donc à son frère toute l'histoire, comment Bélisandre et lui étaient tous deux ensemble, comment le régisseur les avait tous deux trahis et comment le duc, fou de colère et de rage, avait voulu le tuer.
& also he seyd, y pliȝt, Hou he had boden on him fiȝt,		Il raconta aussi, en vérité, comment il avait offert de le combattre et comment il l'avait

Batail of him to fong, & hou in court was þer no wiȝt To saue þo tvay leuedis briȝt Durst ben his borwe among, & hou he most, wiþouten faile, Swere ar he went to bataile It war a lesing ful strong; ‘& forsworn man schal neuer spede; Certes þerfore y can no rede, Allas may be mi song.’ When þat sir Amis had al told Hou þat þe fals steward wold Bring him doun wiþ mode, Sir Amiloun wiþ wordes bold Swore ‘bi him þat Judas sold [f.54vb] & died opon þe rode, Of his hope he schal now faile & y schal for þe take bataile Þei þat he wer wode; ȝif y may mete him ariȝt Wiþ mi brond þat is so briȝt, Y schal sen his hert-blode.’	1045 1050 1055 1060	provoqué en duel, et comment de toute la cour il n’y avait personne pour sauver ces deux belles dames qui osaient être ses garantes. Il finit en disant qu’il devait, sans ciller, jurer avant le combat ce qui allait être un beau mensonge : « Et un homme parjure ne peut jamais gagner, c’est certain ! C’est pourquoi depuis je ne sais plus quoi faire! « Hélas » pourrait bien être mon refrain ! » Lorsque Sir Amis eut tout rapporté, comment ce traître d’intendant voulait l’anéantir, Sir Amiloun jura vaillamment : « Par Lui que Judas trahit et qui périt sur la Croix, il perdra vite ses illusions car pour toi je mènerai bataille, et ce, même si c’est un terrible adversaire ! Et si je le touche, je regarderai couler le sang de son cœur sur mon épée rutilante! »
‘Ac broþer’ he seyd ‘haue al mi wede & in þi robe y schal me schrede, Riȝt as þe self it ware; & y schal swere so God me spede As icham giltles of þat dede Þat he opon þe bare.’ Anon þo hendi kniȝtes to Alle her wede chaunged þo, & when þai were al ȝare, Þan seyd sir Amiloun ‘bi seyn Gile, Þus man schal þe schrewe bigile Þat wald þe forfare.’	1065 1070 1075	« Mais, mon frère ! », poursuivit-il. « Prends donc tous mes habits et laisse-moi passer les tiens, que je te ressemble en tout point. Et je prêterai serment et demanderai à Dieu de m’accorder la victoire puisque je suis innocent de ce dont on t’accuse ! » Aussitôt les deux nobles chevaliers échangèrent tous leurs vêtements. Lorsqu’ils furent prêts, alors Sir Amiloun dit: « Par saint Gilles, il sera bien attrapé le vilain qui te voulait du mal ! »
‘Broþer’ he seyd ‘wende hom now riȝt To mi leuedi þat is so briȝt		Puis il ajouta : « Mon frère, retourne à présent chez moi auprès de ma jolie dame, et fais

& do as y schal þe sain; & as þou art a gentil kniȝt, Þou ly bi hir in bed ich niȝt Til þat y com ogain, & sai þou hast sent þi stede ywis To þi broþer, sir Amis, Þan wil þai be ful fain, Þai wil wene þat ich it be; Þer is non þat schal knowe þe, So liche we be boþe tvain.'	1080 1085	selon mes ordres. Et parce que tu es un honnête chevalier, tu dormiras à ses côtés chaque nuit jusqu'à mon retour. Dis-lui que tu as envoyé ton cheval à ton frère Sir Amis, alors ils seront satisfaits, croyant que tu es moi. Mais personne ne te reconnaîtra, nous sommes pareils à des jumeaux ! »
And when he hadde þus sayd, y pliȝt, Sir Amiloun þat gentil kniȝt Went in his iurnay, & sir Amis went hom anonriȝt To his broþer leuedi so briȝt Wiþouten more delay, & seyd hou he hadde sent his stede To his broþer to riche mede Bi a kniȝt of þat cuntray; & al þai wende of sir Amis It had ben her lord, ywis, So liche were þo tvay.	 1090 1095 1100	Lorsque assurément il eut parlé en ces termes, Sir Amiloun, ce noble chevalier, se mit en route. Sir Amis, lui, rejoignit sans plus attendre la demeure de la charmante femme de son frère. Il raconta comment, par l'intermédiaire d'un autre chevalier du pays, il avait fait parvenir - cadeau bien précieux - son cheval à son frère. Et les gens pensèrent qu'Amis était leur propre seigneur tant ils se ressemblaient.
When þat sir Amis hadde ful ȝare [f.55ra] Told hem al of his care Ful wele he wend þo, Litel & michel, lasse & mare, Al þat euer in court ware, Þai þouȝt it hadde ben so. & when it was comen to þe niȝt Sir Amis & þat leuedi briȝt To bed þai gun go; & when þai were togider ylayd Sir Amis his swerd out braid & layd bitvix hem tvo.	 1105 1110	Une fois qu'il eut raconté cela, tous à la cour - grand ou humble, riche ou pauvre - pensèrent que tout s'était ainsi passé. Et lorsque la nuit tomba, Sir Amis et cette belle femme allèrent se mettre au lit et lorsqu'ils furent couchés ensemble, le chevalier sortit l'épée de son fourreau et la plaça entre eux.[52]

[52] C'est ce même signe de chasteté qui émeut le roi Marc lorsqu'il retrouve Tristan et Iseult endormis dans la forêt séparés par une épée (*Sir Tristrem* vers 2518-52). Contrairement à l'histoire de Tristan et Iseut, l'indice ici n'est pas trompeur.

Þe leuedi loked opon him þo Wroþlich wiþ her eiȝen tvo, Sche wend hir lord were wode. ‘Sir’ sche seyd ‘whi farstow so? Þus were þou nouȝt won to do. Who haþ changed þi mode?’ ‘Dame’ he seyd ‘sikerly Ich haue swiche a malady Þat mengeþ al mi blod & al min bones be so sare Y nold nouȝt touche þi bodi bare For al þis warldes gode.’	1115 1120	A ce geste la dame écarquilla des yeux pleins de colère : elle pensa que son mari était devenu fou. « Sir », demanda-t-elle, « quelle est donc cette façon d’agir ? C’est bien la première fois ! Que t’arrive-t-il ? » « Ma dame », répondit Sir Amis, « j’ai attrapé une maladie qui attaque tout mon sang, et mes os me font si mal que pour tout l’or du monde je ne voudrais toucher ton corps nu ! »
Þus, ywis, þat hendy kniȝt Was holden in þat fourtenniȝt As lord & prince in pride; Ac he forȝat him neuer a niȝt Bitvix him & þat leuedi briȝt His swerd he layd biside. Þe leuedi þouȝt in hir resoun It hadde ben hir lord, sir Amiloun, Þat hadde ben sike þat tide; Þerfore sche held hir stille þo & wold speke wordes no mo, Bot þouȝt his wille to abide. Now hende herkneþ & y schal say Hou þat sir Amiloun went his way; For noþing wold he spare, He priked his stede niȝt & day, As a gentil kniȝt stout & gay, To court he com ful ȝare Þat selue day, wiþouten fail, Þat was ysett of batail, & sir Amis was nouȝt þare. [f.55rb] Þan were þo leuedis taken bi hond	1125 1130 1135 1140 1145	Ainsi en vérité ce noble chevalier fut-il pris pour un seigneur de haut rang une quinzaine de jours durant. Mais pas une nuit il n’oublia de placer son épée entre lui et la jolie dame. Celle-ci n’avait aucun doute qu’il s’agissait là de son seigneur, Sir Amiloun, et qu’il était malade. C’est pourquoi elle se tint tranquille et n’en parla plus, pensant qu’il valait mieux le laisser faire à sa guise. Maintenant, nobles gens, tendez l’oreille et je vous raconterai le voyage de Sir Amiloun, qui pour rien au monde n’aurait traîné le pas. Il talonna sa monture jour et nuit tel un noble chevalier, brave et richement paré. Il arriva à la cour le jour même où était fixé le combat[53]. Sir Amis n’était toujours pas de retour. La duchesse et sa fille avaient été prises par la main avec tristesse et soupirant de douleur, afin d’être jugées.

[53] Les romans n’ont cure de la vraisemblance temporelle. Pourquoi a-t-il fallu tant de temps à Amiloun pour chevaucher jusqu’au château du Duc alors qu’Amis avait atteint le pays de son ami pour ainsi dire du jour au lendemain ? Il s’agit, bien évidemment, de maintenir le suspense et de ne faire arriver le champion qu’au dernier moment.

Her iuggement to vnderstond Wiþ sorwe & sikeing sare.		
Þe steward houed opon a stede Wiþ scheld & spere bataile to bede, Gret bost he gan to blawe; Bifor þe douke anon he ȝede & seyd 'sir, so God þe spede, Herken to mi sawe. Þis traitour is out of lond ywent; ȝif he were herein present He schuld ben hong & drawe; Þerefore ich aske iugement Þat his borwes be tobrent As it is londes lawe.'	1150 1155 1160	L'intendant sur son destrier s'impatientait. Armé d'un bouclier et d'une lance il paradait et offrait de mener bataille. Bientôt il se présenta au duc et dit : « Sir, que Dieu te protège ! Ecoute ce que j'ai à te dire! Ce traître s'est enfui du pays et s'il était là, il faudrait qu'on le pende et qu'on l'écartèle! C'est pourquoi je demande justice : que ses garantes soient brûlées vives[54], selon les lois du pays ! »
Þat riche douke wiþ wretþe & wrake He bad men schuld þo leuedis take & lede hem forþ biside; A strong fer þer was don make & a tonne for her sake, To bren hem in þat tide. Þan þai loked into þe feld & seiȝe a kniȝt wiþ spere & scheld Com prikeand þer wiþ pride. Þan seyd þai euerichon, ywis,[1170] 'ȝonder comeþ prikeand sir Amis.' & bad þai schuld abide.	 1165 1170	Ce puissant duc, avec ire et colère, demanda à des hommes de se saisir des dames et de les faire avancer. Un grand feu fut préparé et par égard pour elles un tonneau[55] fut construit afin qu'elles y brûlent. Puis les hommes regardèrent par delà les champs et aperçurent un chevalier, armé d'un bouclier et d'une lance, qui se dirigeait fièrement vers eux en talonnant sa monture. Alors tous s'écrièrent : « Voilà Sir Amis qui arrive au galop ! » Et ils prièrent le duc d'attendre.
Sir Amiloun gan stint at no ston, He priked among hem euerichon, To þat douke he gan wende. 'Mi lord þe douke' he seyd anon 'For schame lete þo leuedis gon Þat er boþe gode & hende,	 1175	Sir Amiloun ne s'arrêta à aucune borne. Il galopa parmi la foule et ne fit halte qu'une fois devant le duc. « Mon seigneur Duc! » s'exclama-t-il aussitôt. « C'est inconvenant! Relâche ces dames qui sont à la fois bonnes et courtoises.

[54] Bélisandre avait parlé d'être « écartelée et pendue » au vers 888. L'intendant mentionne le bûcher qui est la pénitence réservée aux femmes dans les romans de chevalerie. Ainsi chez Malory, Guenever est menacée d'être brûlée vive mais sauvée par Lancelot (*Morte* d'Arthur, livre XVIII, chapitres 6-7 et livre XX, chapitres 6-8). On pense aussi à Lunet dans *Ywain and Gawain*, la version anglaise (XIVe siècle) du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes, qui est accusée de trahison envers sa dame par un autre intendant jaloux et sauvée du bûcher par Ywain.

[55] Le tonneau avait pour but de cacher leur nudité.

For ich am comen hider today For to sauen hem ȝiue y may & bring hem out of bende, For certes it were michel vnriȝt To make roste of leuedis briȝt; Ywis ȝe eren vnkende.'	1180	Je suis venu ce jour pour les délivrer, si je le peux, et les libérer de leurs liens ! Allons, c'était certainement très mal de vouloir faire de ces belles dames un rôti ! Tu n'as pas de cœur ! »
Þan ware þo leuedis glad & bliþe, Her ioie couþe þai noman kiþe, Her care was al oway; & seþþen as ȝe may list & liþe Into þe chaunber þai went aswiþe [f.55va] Wiþouten more delay, & richeliche þai schred þat kniȝt Wiþ helme & plate & brini briȝt, His tire it was ful gay. & when he was opon his stede, Þat God him schuld saue & spede Mani man bad þat day. As he com prikand out of toun, Com a voice fram heuen adoun, Þat noman herd bot he, Say 'þou kniȝt, sir Amiloun, God þat suffred passioun, Sent þe bode bi me; ȝif þou þis bataile vnderfong Þou schalt haue an euentour strong	1185 1190 1195 1200	Les dames furent alors heureuses et gaies : personne n'aurait pu dire leur joie ! Leur douleur s'en était toute allée ! Prêtez l'oreille et vous entendrez comment, sans le moindre délai, elles pressèrent le chevalier dans leurs appartements et comment elles le parèrent richement d'un heaume, d'une armure, et d'une brillante cote de maille[56]. Il fut habillé avec élégance ! Et une fois monté sur son destrier[57], beaucoup d'hommes ce jour-là prièrent Dieu de lui apporter son aide et de lui accorder la victoire. Alors qu'il quittait la ville en éperonnant sa monture, une voix venue du Ciel descendit sur la terre, une voix que lui seul entendit. Elle lui dit : « Toi, chevalier ! Sir Amiloun ! Dieu qui souffrit la passion t'envoie à travers moi[58] cet avertissement. Si tu mènes bataille, dans les trois ans à venir il t'arrivera une terrible aventure. Car avant que ces trois

[56] L'édit de 1181 d'Henry II, concernant ses possessions continentales, précise les armes que devait avoir un chevalier. Le chroniqueur Benoît de Peterborough détaille : « tous ceux ayant en biens meubles cent livres angevines devaient avoir un cheval et des armes de chevalier, à savoir un haubert, un écu, une épée, une lance et les choses nécessaires aux chevaliers » (cité par C.M. de La Roncières, P. Contamine, R. Delort, *L'Europe au Moyen Age*, Paris : Armand Colin, 1969-1971, pp. 52-3).

[57] Amiloun, comme l'intendant (vers 1201), monte un destrier c'est-à-dire un cheval de grand prix, rapide et fougueux.

[58] Dans les textes du Moyen Age, Dieu intervient dans les songes ou au moyen d'anges-messagers (dans *La Chanson de Roland* aux vers 2525-31, Charlemagne est alerté d'une bataille à venir alors qu'il dort. En effet, « Seint Gabriel li ad Deus enveiet » [Dieu lui a envoyé saint Gabriel]. Brandan part confiant, sûr que Dieu approuve son départ lorsque celui-ci lui envoie un ange du ciel pour le guider sur le déroulement de son voyage, *Le Voyage de saint Brandan* [texte anglo-normand du XIIe siècle], vers 137-144). Dans le *Brut* de La3amon, le dernier roi breton abandonne la [Grande-]Bretagne pour Rome sur ordre du Christ en personne qui lui apparaît en rêve (vers 15996-16029). Les exemples de telles interventions divines sont innombrables.

Wiþin þis ȝeres þre; & or þis þre ȝere ben al gon Fouler mesel nas neuer non In þe world þan þou schal be.	1205	années ne s'écoulent, tu seras devenu le plus affreux des lépreux[59] que la terre ait connu !
Ac for þou art so hende & fre Ihesu sent þe bode bi me To warn þe anon; So foule a wreche þou schalt be, Wiþ sorwe & care & pouerte Nas neuer non wers bigon. Ouer al þis world, fer & hende, Þo þat be þine best frende Schal be þi most fon & þi wiif & alle þi kinne Schul fle þe stede þatow art inne & forsake þe ichon.'	1210 1215 1220	Mais parce que tu es si noble et si bon, Jésus t'envoie à travers moi ce message afin que tu sois tout de suite mis en garde. Tu deviendras une misérable créature, si triste, si souffrante, si pauvre que jamais on ne connut pire. De part le monde entier, proche ou loin, ceux qui étaient tes meilleurs amis deviendront alors tes pires ennemis. Ta femme ainsi que toute ta famille fuiront l'endroit où tu te trouveras et tous t'abandonneront ! »
Þat kniȝt gan houe stille so ston & herd þo wordes euerichon Þat were so gret & grille. He nist what him was best to don, To flen oþer to fi ting gon, In hert him liked ille. He þouȝt 'ȝif y beknowe mi name Þan schal mi broþer go to schame, Wiþ sorwe þai schul him spille.' 'Certes' he seyd 'for drede of care To hold mi treuþe schal y nouȝt spare, Lete God don alle his wille.'	 1225 1230	Ce chevalier se tint aussi immobile qu'une pierre en entendant chacun des mots terribles et effrayants. Il ne savait pas quelle était la meilleure chose à faire, si c'était fuir ou aller de l'avant ; son cœur connaissait le tourment. Il se dit : « Si je dévoile mon nom alors mon frère sera couvert de honte et il en mourra de détresse. » « Et certainement », ajouta-t-il, « je ne dois pas manquer à ma promesse par peur de soucis! Que la volonté de Dieu soit faite ! »
Al þe folk þer was, ywis, [f.55vb] Þai wend it had ben sir Amis Þat bataile schuld bede; He and þe steward of pris Were brouȝt bifor þe iustise To swere for þat dede.	 1235	En réalité, tous les gens présents à la cour crurent que c'était Sir Amis qui offrait de combattre. Lui et l'intendant de renom furent amenés devant l'assemblée de justice afin de prêter serment pour cette affaire. Le régisseur déclara devant tous - aussi vrai qu'il n'avait

[59] La lèpre au Moyen Age est vue comme un châtiment divin et la reconnaissance d'une impureté physique et morale. Elle implique une exclusion totale de la société. Plus qu'une punition, la lèpre sera ici le test - et la preuve ultime - de l'amitié d'Amiloun pour Amis.

Þe steward swore þe pople among, As wis as he seyd no wrong, God help him at his nede; & sir Amiloun swore & gan to say, As wis as he neuer kist þat may, Our leuedi schuld him spede. When þai hadde sworn as y ȝou told To biker þo bernes were ful bold & busked hem for to ride. Al þat þer was, ȝong & old, Bisouȝt God ȝif þat he wold Help sir Amis þat tide. On stedes þat were stiþe & strong Þai riden togider wiþ schaftes long Til þai toschiuerd bi ich a side; & þan drouȝ þai swerdes gode & hewe togider as þai were wode, For noþing þai nold abide.	1240 1245 1250 1255	pas menti - que Dieu pouvait l'aider dans ce combat. Sir Amiloun jura et déclara - aussi vrai qu'il n'avait pas embrassé la jeune fille - que Notre Seigneur pouvait lui accorder la victoire. Lorsque, comme je vous le dis, ils eurent prêté serment, les deux hommes furent donc prêts à combattre et se préparèrent à monter leur cheval. Tous ceux qui étaient présents, jeunes et vieux, prièrent Dieu de bien vouloir aider Sir Amis dans cette affaire. Montés sur des destriers robustes et hardis, ils s'affrontèrent jusqu'à ce que leurs longues lances[60] se heurtent et tombent en morceaux à leurs pieds. Alors ils brandirent leurs lourdes épées et se battirent ensemble comme des forcenés : rien au monde ne les aurait fait cesser.
Þo gomes þat were egre of siȝt Wiþ fauchouns felle þai gun to fiȝt & ferd as þai were wode. So hard þai hewe on helmes briȝt Wiþ strong strokes of michel miȝt Þat fer biforn out stode; So hard þai hewe on helme & side Þurth dent of grimly woundes wide Þat þai sprad al of blod. Fram morwe to none, wiþouten faile, Bitvixen hem last þe bataile, So egre þai were of mode.	 1260 1265	Ces hommes, qui étaient de féroces combattants, commencèrent à se battre avec leurs glaives cruels : ils agissaient comme s'ils étaient devenus fous. Ils frappaient si fort sur leur heaume brillant, des coups d'une telle puissance, que des étincelles jaillissaient. Ils frappaient si fort sur leur heaume et leurs flancs que le sang s'échappait des terribles et profondes blessures. Du matin à midi - sans mentir - la bataille entre eux dura, tant ils étaient d'humeur furieuse.
Sir Amiloun as fer of flint Wiþ wretþe anon to him he wint & smot a stroke wiþ main; Ac he failed of his dint, Þe stede in þe heued he hint	 1270	Sir Amiloun, tel la flamme d'une pierre à feu, avec colère se précipita sur l'intendant, voulant avec force lui administrer un coup. Mais il manqua sa cible et toucha la monture à la tête, lui dispersant ainsi toute la cervelle.

[60] C'est au cours du XIIe siècle que la lance devint plus lourde et lus longue, environ trois mètres de long.

& smot out al his brain. Þe stede fel ded doun to grounde; Þo was þe steward þat stounde Ful ferd he schuld be slain. [f.56ra] Sir Amiloun liȝt adoun of his stede, To þe steward afot he ȝede & halp him vp ogain.	1275 1280	Le cheval tomba mort sur le sol [61] et l'intendant terrorisé crut être décapité. Sir Amiloun descendit de cheval et à pied alla jusqu'à lui pour l'aider à se relever.
'Arise vp steward' he seyd anon, 'To fiȝt þou schalt afot gon For þou hast lorn þi stede; For it were gret vilani, bi seyn Jon, A liggeand man for to slon Þat were yfallen in nede.' Þat kniȝt was ful fre to fond & tok þe steward bi þe hond & seyd 'so God me spede, Now þou schalt afot go Y schal fiȝt afot also & elles were gret falshed.'	 1285 1290	« Lève-toi, intendant ! » dit-il aussitôt. « Tu devras combattre sur tes jambes puisque tu viens de perdre ton cheval. Car par saint Jean cela aurait été déloyal de frapper un homme à terre et en grande difficulté. » Ce chevalier était en effet bien noble. Il prit l'intendant par la main et dit : « Que Dieu me vienne en aide : bien que tu aies à combattre à pied, je ferai de même. Car autrement ce serait une grande injustice ! »
Þe steward & þat douhti man Anon togider þai fiȝt gan Wiþ brondes briȝt & bare; So hard togider þai fiȝt þan Til al her armour o blod ran, For noþing nold þai spare. Þe steward smot to him þat stounde On his schulder a gret wounde Wiþ his grimly gare Þat þurth þat wounde, as ȝe may here, He was knowen wiþ reweli chere When he was fallen in care.	 1295 1300	Le régisseur et ce vaillant homme recommencèrent aussitôt à se battre avec leurs épées nues et brillantes. Ils combattaient avec une telle force que leur armure en était toute couverte de sang : car rien au monde ne les aurait fait cesser. A cet instant l'intendant le frappa à l'épaule et le blessa profondément de son formidable glaive, et à cause de cette blessure - comme vous allez l'entendre - il fut trouvé dans un état critique après la bataille.
Þan was sir Amiloun wroþ & wode Whan al his armour ran o blode Þat ere was white so swan;	1305	Quand il vit son armure toute couverte de sang - elle qui était aussi blanche qu'un cygne avant, Sir Amiloun fut fou furieux.

[61] Il arrive souvent que dans les romans moyen-anglais, le cheval soit tué alors que le coup était destiné au cavalier. Voir *Syr Tryamour*, vers 1220-3 ou *Bevis of Hampton* dans le recueil d'Auchinleck (vers 1887) lorsque le géant abat Trenchefis - le cheval du héros.

Wiþ a fauchoun scharp & gode He smot to him wiþ egre mode Also a douhti man Þat euen fro þe schulder-blade Into þe brest þe brond gan wade, Þurthout his hert it ran. Þe steward fel adoun ded, Sir Amiloun strok of his hed & God he þonked it þan.	1310 1315	Il frappa son adversaire avec colère de son glaive tranchant, tel un vaillant homme. L'arme se logea dans l'épaule et traversa la poitrine, allant droit au cœur. L'intendant tomba mort sur le sol, et Sir Amiloun lui trancha la tête[62]. Puis il remercia Dieu.
Alle þe lordinges þat þer ware, Litel & michel, lasse & mare, Ful glad þai were þat tide. Þe heued opon a spere þai bare; To toun þai diȝt hem ful ȝare, [f.56rb] For noþing þai nold abide; Þai com oȝaines him out of toun Wiþ a fair processioun Semliche bi ich a side. Anon þai ladde him to þe tour Wiþ ioie & ful michel honour As prince proude in pride.	 1320 1325	Tous les seigneurs présents, petits et grands, furent bien heureux de cette victoire.[63] Ils accrochèrent la tête au bout d'une lance et la portèrent en ville : rien au monde ne les aurait fait cesser. Ils rejoignirent le vainqueur en dehors de la ville en une superbe procession, splendide en tout point. Sans tarder ils le menèrent à la tour avec joie et beaucoup d'honneur, comme le méritait un prince de la sorte.
Into þe palais when þai were gon Al þat was in þat worþli won Wende sir Amis it ware. 'Sir Amis,' seyd þe douke anon, 'Bifor þis lordinges euerichon Y graunt þe ful ȝare, For Belisent þat miri may	 1330 1335	Dans le palais où ils entrèrent, tous dans cette demeure de valeur croyaient que le vainqueur était bien Sir Amis. « Sir Amis », dit aussitôt le duc, « devant tous ces seigneurs je t'accorde sans attendre la rieuse demoiselle Bélisandre. Tu l'as acquise chèrement aujourd'hui au prix de méchantes

[62] Les scènes de combat aux détails réalistes et effroyables sont longues et nombreuses dans les chansons de geste et autres épopées. Ces épisodes grand-guignolesques étaient visiblement très prisés du public médiéval. L'ensemble est ici très atténué. Avoir la tête tranchée est habituellement un sort réservé aux géants dont la monstruosité est le signe évident de l'hostilité. Un géant est un félon au service des païens et des forces diaboliques ; le chevalier qui le terrasse brandit sa tête comme un trophée: le champion rétablit la mesure, l'ordre et le Bien. Dans la littérature médiévale anglaise, on pense immédiatement à Beowulf qui décapite Grendel. La tête de ce dernier est si monstrueuse que quatre hommes sont nécessaires pour la porter. On pense aussi au roi Arthur qui doit affronter un terrible géant sur le Mont Saint-Michel. C'est finalement le bouteiller du roi, Beduer, qui décapite le formidable adversaire. La tête du géant est ensuite portée au camp pour la montrer aux hommes comme curiosité (La3amon, *Brut*, vers 13028-40, Malory, *Le Morte d'Arthur*, livre V, chapitre 5. Chez Malory, c'est Sir Kay qui tranche la tête du géant). On mettra de côté le géant vert de *Sir Gawain and the Green Knight* car la décapitation a là une fonction très particulière.

[63] L'intendant avait pourtant facilement trouvé vingt garants à la cour. La donne a changé : Dieu a tranché en sa défaveur.

Þou hast bouȝt hir ful dere to day Wiþ grimli woundes sare; Þerfore y graunt þe now here Mi lond & mi douhter dere To hald for euer mare.’	1340	blessures. C’est pourquoi je te donne à l’instant mes terres et ma chère fille à détenir pour toujours. »
Ful bliþe was þat hendi kniȝt & þonked him wiþ al his miȝt, Glad he was & fain; In alle þe court was þer no wiȝt Þat wist wat his name it hiȝt, To saue þo leuedis tvain; Leches swiþe þai han yfounde, Þat gun to tasty his wounde & made him hole ogain. Þan were þai al glad & bliþe & þonked God a þousand siþe Þat þe steward was slain.	1345 1350	Ce courtois chevalier était tout en joie et il remercia le duc de toutes ses forces. Il était heureux et d’humeur joviale et à la cour pas un ne savait quel était son vrai nom, à part les deux dames. Des médecins furent aussitôt envoyés pour panser ses plaies et il redevint bientôt tout à fait lui-même. Ils étaient heureux et emplis de félicité, et tous remerciaient Dieu un millier de fois d’avoir fait trancher la tête du régisseur.
On a day sir Amiloun diȝt him ȝare & seyd þat he wold fare Hom into his cuntray To telle his frendes, lasse & mare, & oþer lordinges þat þere ware, Hou he had sped þat day. Þe douke graunted him þat tide & bede him kniȝtes & miche pride & he answerd ‘nay.’ Þer schuld noman wiþ him gon, Bot as swiþe him diȝt anon & went forþ in his way.	1355 1360	Un jour Sir Amiloun se prépara bien vite et déclara qu’il allait prendre la route vers chez lui pour rentrer dans son pays. Il voulait raconter ce qu’il avait accompli ce jour à ses amis, petits et grands, et à d’autres seigneurs qui vivaient là. Le duc lui accorda cette requête et lui offrit la compagnie de ses plus preux chevaliers. ais il répondit : « Non. », personne ne devait aller avec lui. Alors il se prépara vite et se mit en route.
In his way he went alone, [f.56va] Most þer noman wiþ him gon, Noiþer kniȝt no swain. Þat douhti kniȝt of blod & bon No stint he neuer at no ston Til he com hom ogain; & sir Amis as y ȝou say	1365 1370	Il suivit sa route seul : aucun homme ne devait venir avec lui, ni chevalier, ni écuyer. Ce valeureux chevalier de sang et d’os ne fit halte à aucune borne jusqu'à ce qu’il soit enfin de retour chez lui. Sir Amis, comme je vous le dis, attendait chaque jour son retour là-haut dans l’épaisse

Waited his coming eueri day Vp in þe forest plain; & so þai mett togider same & he teld him wiþ ioie & game Hou he hadde þe steward slain	1375	forêt. Ce fut donc là qu'ils se retrouvèrent et que Sir Amiloun lui raconta avec joie et grandeur comment il avait tranché la tête de l'intendant
& hou he schuld spousy to mede Þat ich maide worþli in wede Þat was so comly corn. Sir Amiloun liȝt of his stede & gan to chaungy her wede As þai hadde don biforn. 'Broþer,' he seyd 'wende hom ogain.' & tauȝt him hou he schuld sain When he com þer þai worn. Þan was sir Amis glad & bliþe & þanked him a þousand siþe Þe time þat he was born.	1380 1385	et comment il devait épouser en récompense cette même jeune fille noble en action et en effet bien belle. Sir Amiloun descendit de cheval et ils commencèrent à échanger leurs vêtements, comme ils l'avaient déjà fait auparavant. « Mon frère » dit Sir Amiloun, « retourne à la cour. » Et il lui apprit quoi dire une fois qu'il y serait. Sir Amis fut alors heureux et empli de félicité et il bénit un millier de fois le jour de sa naissance.
& when þai schuld wende ato Sir Amis oft þonked him þo His cost & his gode dede. 'Broþer,' he seyd ' ȝif it bitide so Þat þe bitide care oþer wo & of min help hast nede, Sauelich com oþer sende þi sond & y schal neuer lenger wiþstond, Also God me spede; Be it in periil neuer so strong Y schal þe help in riȝt & wrong, Mi liif to lese to mede.' Asonder þan þai gun wende. Sir Amiloun þat kniȝt so hende Went hom in þat tide To his leuedi þat was vnkende, & was ful welcome to his frende As prince proude in pride;	1390 1395 1400 1405	Lorsque l'heure vint de se séparer, Sir Amis le remercia longtemps de son aide et de sa noble action. « Mon frère, » dit-il, « si le malheur croise un jour ton chemin et que tu as besoin de mon aide, viens sans crainte ou envoie ton message et rien ne me retardera : que Dieu m'accorde cette grâce! Dans le plus grand des dangers je t'aiderai, que tu sois ou non dans ton droit, quitte à y perdre la vie ! » Ils se séparèrent donc. Sir Amiloun, ce chevalier si noble, rentra de suite chez lui rejoindre son artificieuse[64] épouse et il fut accueilli à bras ouverts par ses amis comme le méritait un prince de la sorte. Et lorsque la nuit tomba et que Sir Amiloun et cette belle dame allèrent se mettre au lit et furent

[64] Le jugement moral défavorable est énoncé avant même que la femme ait mal agi.

& when it was comen to þe niȝt Sir Amiloun & þat leuedi briȝt In bedde were layd biside; [f.56vb] In his armes he gan hir kis & made hir ioie & michel blis, For noþing he nold abide.	1410	couchés ensemble, le chevalier la prit dans ses bras et commença à l'embrasser ; il la rendit heureuse et bien contente : pour rien au monde il n'aurait arrêté.
Þe leuedi astite asked him þo Whi þat he hadde farn so Al þat fourtenniȝt, Laid his swerd bitven hem to Þat sche no durst nouȝt for wele no wo Touche his bodi ariȝt. Sir Amiloun biþouȝt him þan His broþer was a trewe man Þat hadde so done, apliȝt. 'Dame,' he seyd 'ichil þe sain & telle þe þat soþe ful fain, Ac wray me to no wiȝt.'	1415 1420	Cette dame lui demanda aussitôt les raisons de son comportement pendant ces quinze derniers jours : pourquoi il avait placé entre eux l'épée, et pourquoi, sous peine de malédiction, elle ne devait pas toucher son corps. Sir Amiloun se dit alors que vraiment, son frère avait agi en homme d'honneur. « Ma dame », répondit-il, « je vais te dire la vérité avec joie, mais il faudra ne jamais me trahir auprès de qui que ce soit. »
Þe leuedi astite him frain gan, For his loue þat þis warld wan, Telle hir whi it ware. Þan astite þat hendy man Al þe soþe he teld hir þan, To court hou he gan fare, & hou he slouȝ þe steward strong Þat wiþ tresoun & wiþ wrong Wold haue his broþer forfare, & hou his broþer þat hendy kniȝt Lay wiþ hir in bed ich niȝt While þat he was þare.	1425 1430 1435	Cette dame lui demanda aussitôt, pour l'amour de Dieu qui sauva ce monde, de lui dire de quoi il s'agissait. Alors ce noble chevalier lui raconta immédiatement toute la vérité : comment il alla à la cour et comment il avait tué le puissant intendant qui avec trahison et malice aurait réduit son frère à néant, et comment Sir Amis, ce courtois chevalier, avait passé chaque nuit avec elle dans son lit pendant son absence.
Þe leuedi was ful wroþ, y pliȝt, & oft missayd hir lord þat niȝt Wiþ speche bitvix hem to, & seyd 'wiþ wrong & michel vnriȝt Þou slouȝ þer a gentil kniȝt; Ywis, it was iuel ydo.'	1440	La dame, en vérité, entra dans une grande colère ! Et cette nuit-là, alors qu'ils conversaient, elle critiqua souvent son seigneur. Elle lui dit : « Tu as eu tort et c'était très injuste : tu as tranché la tête d'un noble chevalier. Vraiment, c'était mal agir ! » « Ma

‘Dame,’ he seyd ‘bi heuen-king, Y no dede it for non oþer þing Bot to saue mi broþer fro wo, & ich hope ȝif ich hadde nede His owhen liif to lesse to mede He wald help me also.’ Al þus in gest as we sain Sir Amis was ful glad & fain, To court he gan to wende; & when he com to court oȝain Wiþ erl, baroun, kniȝt & swain, [f.57ra] Honourd he was þat hende. Þat riche douke tok him bi hond & sesed him in alle his lond To held wiþouten ende; & seþþen wiþ ioie opon a day He spoused Belisent, þat may Þat was so trewe & kende.	1445 1450 1455 1460	dame », répliqua-t-il, « par le roi des Cieux, je ne l’ai fait que pour une seule raison : celle de sauver mon frère de la ruine. Et, si j’étais en difficultés, j’espère qu’il serait prêt à donner sa vie pour m’aider en retour. » Ainsi, dans l’histoire que nous racontons, Sir Amis était heureux et d’humeur joviale : il rentrait à la cour. Et lorsqu’il y fut de retour, ce courtois chevalier fut honoré par tous : comtes, barons, chevaliers et écuyers. Le puissant duc le prit par la main et lui remit définitivement toutes ses terres[65]. Et un jour par la suite il épousa, plein de joie, Bélisandre cette demoiselle qui était si sincère et charmante.
Miche was þat semly folk in sale Þat was samned at þat bridale When he hadde spoused þat flour, Of erls, barouns, mani & fale, & oþer lordinges gret & smale & leuedis briȝt in bour. A real fest þai gan to hold Of erls & of barouns bold Wiþ ioie & michel honour; Ouer al þat lond est & west Þan was sir Amis helden þe best & chosen for priis in tour. So wiþin þo ȝeres to A wel fair grace fel hem þo, As God almiȝti wold; Þe riche douke dyed hem fro	 1465 1470 1475	Grande était la foule rassemblée dans la grand’ salle pour le mariage[66] de Sir Amis et de cette fleur : comtes et barons nombreux, d’autres seigneurs, petits et grands, et aussi de belles dames. Il y eut une fête royale qui rassembla comtes et barons dans la joie et l’honneur. De tout le pays, d’est en ouest, Sir Amis était considéré comme le plus vaillant, son excellence le distinguait. Ainsi pendant les deux années qui suivirent, Dieu tout puissant voulut bien toucher de sa grâce ces deux êtres-là. Le riche duc mourut et la duchesse aussi, et ils furent enterrés dans

[65] Une fois mariée, une héritière perdait la gestion de ses biens fonciers. L’ensemble passait sous la houlette du mari.
[66] Stricto sensu, le mariage a déjà eu lieu. Mais il a été secret, il s’agit maintenant de le rendre public.

& his leuedi dede also & grauen in grete so cold. Þan was sir Amis hende & fre Douke & lord of gret pouste Ouer al þat lond yhold. Tvai childer he biȝat bi his wiue, Þe fairest þat miȝt bere liue, In gest as it is told.	1480	le sol froid. Alors Sir Amis, courtois et bon, devint duc et seigneur de toutes ces terres. Dans l'histoire que nous lisons, sa femme lui donna deux enfants : les plus beaux qui puissent jamais voir le jour.
Þan was þat kniȝt of gret renoun & lord of mani a tour & toun & douke of gret pouste; & his broþer, Sir Amiloun, Wiþ sorwe & care was driuen adoun, Þat ere was hende & fre; Also þat angel hadde him told Fouler messel þar nas non hold In world þan was he. In gest to rede it is gret rewþe What sorwe he hadde for his treuþe Wiþin þo ȝeres þre.	1485 1490 1495	Ainsi, pendant que ce chevalier de grand renom était seigneur de nombreuses forteresses et villes, et duc de grande puissance, son frère Sir Amiloun était tourmenté par la peine et la douleur, lui qui avait été courtois et bon. Tout comme l'ange le lui avait prédit, il était devenu le plus affreux des lépreux que la terre ait connu ! Il est triste de lire dans cette histoire comment Sir Amiloun fut condamné à souffrir en retour de sa bonté, dans les trois ans qui suivirent.
& er þo þre ȝere com to þende [f.57rb] He no wist whider he miȝt wende, So wo was him bigon; For al þat were his best frende, & nameliche al his riche kende, Bicom his most fon; & his wiif for soþe to say Wrouȝt him wers boþe niȝt & day Þan þai dede euerichon. When him was fallen þat hard cas, A frendeleser man þan he was Men nist nowhar non.	 1500 1505	Lorsque ces trois années prirent fin, Sir Amiloun ne savait plus vers où se tourner tant il était accablé de malheurs. Ceux qui étaient ses meilleurs amis - à savoir : ses opulents parents - devinrent alors ses pires ennemis. Quant à sa femme - pour dire la vérité - elle lui causait pour ainsi dire plus de peine qu'aucun autre, de nuit comme de jour. Une fois dans cette situation difficile, il était impossible de trouver un homme plus seul que lui[67].

[67] La société médiévale ne se conçoit qu'en termes de liens de protection et de dépendance, de communautés, de groupes. « Les canonistes des XIIe et XIIIe siècles discutent gravement pour savoir s'il y a groupe à partir de deux ou seulement trois personnes. L'essentiel est de ne pas laisser l'individu seul. L'isolé ne peut que mal faire. Le grand péché est de se singulariser. (…) Il est significatif que pendant longtemps l'individu médiéval n'existe pas dans sa singularité physique. Ni dans la littérature ni dans l'art les personnages ne sont décrits ou dépeints avec leurs particularités. Chacun se réduit au type physique correspondant à son rang, sa catégorie sociale. (…) L'homme médiéval n'a aucun sens de la

So wicked & schrewed was his wiif Sche brac his hert wiþouten kniif Wiþ wordes hard & kene, & seyd to him 'þou wreche chaitif, Wiþ wrong þe steward les his liif & þat is on þe sene; Þerfore, bi seyn Denis of Fraunce, Þe is bitid þis hard chaunce, Daþet who þe bimene.' Wel oft times his honden he wrong As man þat þenkeþ his liif to long Þat liueþ in treye & tene. Allas, allas! þat gentil kniȝt Þat whilom was so wise & wiȝt, Þat þan was wrouȝt so wo, Þat fram his leuedi fair & briȝt Out of his owhen chaumber aniȝt He was yhote to go, & in his owhen halle oday Fram þe heiȝe bord oway He was ycharged also To eten at þe tables ende; Wald þer no man sit him hende, Wel careful was he þo.	1510 1515 1520 1525 1530	Sa femme était une mégère si perverse qu'elle lui fendait le cœur, sans couteau mais par des mots durs et tranchants. Elle lui dit : « Toi, vile canaille ! Il n'était pas juste que l'intendant trouve la mort : il n'y a qu'à te regarder pour en être certain ! C'est pourquoi par saint Denis de France[68] tu dois traverser cette terrible épreuve : que celui qui te plaigne soit maudit ! » Bien des fois il se tordait les mains tel un homme qui trouve la vie trop longue et qui souhaite abréger les peines et les vexations. Hélas ! Hélas ! Ce noble chevalier qui naguère avait été si sage et courageux souffrait tant à présent ! Désormais il devait coucher loin de sa belle et gracieuse femme, hors de sa propre chambre. Et un jour dans sa propre grand' salle il reçut l'ordre aussi de quitter le dais et de manger à l'autre bout de la table, car personne ne voulait s'asseoir près de lui. Il était bien abattu en ce temps !
Bi þan þat half ȝere was ago Þat he hadde eten in halle so Wiþ gode mete & wiþ drink, His leuedi wax ful wroþ & wo & þouȝt he liued to long þo, Wiþouten ani lesing.	 1535	Une demi-année s'écoula pendant laquelle, en vérité, il fut nourri de bonne nourriture et buvait bien. Sa femme s'énerva et se mit en colère : elle trouvait qu'il vivait trop longtemps et je ne mens pas !

liberté selon la conception moderne. Pas de liberté sans communauté » (Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'occident médiéval*, Paris : Arthaud, 1964, pp. 347-9).
Amiloun est donc ici littéralement hors de la société, il n'y a plus de place.

[68] Saint Denis (Dionysius) est considéré comme le premier évêque de Paris. D'après *L'Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, il serait arrivé d'Orient avec plusieurs compagnons vers l'an 250. Ils auraient été décapités sous la persécution de Valérien en 272. La légende veut que Denis se soit relevé, ait traversé Monmartre la tête sous le bras, jusqu'à l'endroit où l'on édifia par la suite une basilique en son honneur. Denis a ensuite été confondu avec Denys l'Aéropagite (évêque d'Athènes) – c'est le cas dans *La Légende dorée* de Jacques de voragine – et avec Denis le Mystique.

‘In þis lond springeþ þis word: Y fede a mesel at mi bord, He is so foule a þing; [f.57va] It is gret spite to al mi kende, He schal no more sitt me so hende, Bi Ihesus, heuen-king.’	1540	« Dans ce pays la rumeur court que je nourris un lépreux à ma table. C’est un déshonneur pour toute ma famille : par Jésus le roi des Cieux, il ne doit plus s’asseoir près de moi! »[69]
On a day sche gan him calle & seyd ‘sir, it is so bifalle, For soþe y telle it te, Þat þou etest so long in halle It is gret spite to ous alle, Mi kende is wroþ wiþ me.’ Þe kniȝt gan wepe & seyd ful stille ‘Do me where it is þi wille, Þer noman may me se; Of no more ichil þe praye Bot of a meles mete ich day For seynt charite.’	1545 1550 1555	Un jour elle le fit appeler et lui dit : « Sir, il se trouve - c’est vrai et je vous l’affirme - que tu manges à ma table depuis trop longtemps maintenant. C’est un grand déshonneur pour nous tous et ma famille est fâchée contre moi. » Le chevalier commença à pleurer et répondit dans un souffle : « Dispose de moi comme tu l’entends : qu’on me cache à la vue de tous. Je ne te demande rien d’autre qu’un repas nourrissant par jour, au nom de la sainte charité. »
Þat leuedi for hir lordes sake Anon sche dede men timber take, For noþing wold sche wond, & half a mile fram þe gate A litel loge sche lete make Biside þe way to stond. & when þe loge was al wrouȝt Of his gode no wold he noȝt Bot his gold coupe an hond. When he was in his loge alon	 1560 1565	Cette dame fit aussitôt amener du bois de charpente - rien au monde ne l’en aurait dissuadé - et à une demi lieue de la porte elle fit construire un petit pavillon à l’intention de son seigneur, qui s’éleva au bord de la route.[70] Lorsqu’il fut achevé, le chevalier n’eut rien de son or et ne partit qu’avec sa coupe. Une fois seul dans son logement, à Dieu dans le Ciel il envoya sa plainte et Le remercia de ce qu’il voudrait bien lui adresser.

[69] Jean-Louis Goglin explique dans *Les Misérables dans l’occident médiéval* (Paris : Seuil, 1976) qu’à partir du pape Alexandre III, la lèpre n’était plus une cause de divorce, mais éventuellement de séparation de biens. Il ajoute (pp. 186-7) que « toute personne qui a connaissance d’un cas de lèpre doit le signaler, mais il s’agit d’être prudent, car si l’on encourt l’excommunication en cas de dénonciation abusive, on risque également d’être puni en cas de non-dénonciation ; le prévenu de lèpre ne peut rester dans la communauté humaine. (…) Les malades sans revenus ne sont pas admis dans la maladrerie et doivent errer de ville en ville ; en effet, une certaine sélection se fait par l’argent se fait, puisque quelques riches sont même autorisés à se claustrer volontairement chez eux. Ces cas-là entraînent évidemment des protestations ».
La femme d’Amiloun (dont on ne nous donne jamais le nom) manque de compassion. A sa décharge, elle sait qu’Amiloun a trompé toute la cour du Duc et que l’intendant disait la vérité. Il est également visible qu’elle subit des pressions de son entourage pour isoler son mari dont l’état est maintenant connu de tous.

[70] Les léproseries étaient toujours situées à l’écart, en dehors des villes et des villages. Ce qui est choquant, c’est de voir que le pauvre Amiloun se retrouve dans le plus grand dénuement - d’où la cruauté de son épouse.

To God of heuen he made his mon & þonked him of al his sond.		
Into þat loge when he was di3t In al þe court was þer no wi3t Þat wold serue him þare To saue a gentil child, y pli3t, Child Owaines his name it hi3t, For him he wepe ful sare. Þat child was trewe & of his kende, His soster sone he was ful hende; He sayd to hem ful 3are, Ywis, he no schuld neuer wond To seruen him fro fot to hond While he oliues ware. Þat child þat was so fair & bold Owaines was his name ytold, Wel fair he was of blode. When he was of tvelue 3ere old Amoraunt þan was he cald, [f.57vb] Wel curteys, hende & gode. Bi his lord ich ni3t he lay & feched her liuere euer[i] day To her liues fode. When ich man made gle & song, Euer for his lord among He made dreri mode.	1570 1575 1580 1585 1590	Une fois dans son logement il ne se trouva personne de toute la cour pour le servir, exception faite d'un noble enfant - c'est vrai - qui s'appelait Petit Owain et qui pour lui versa de chaudes larmes. Cet enfant était dévoué et faisait partie de sa famille : c'était le fils de sa sœur[71] et il était fort gracieux[72]. Il lui dit aussitôt qu'il ne l'abandonnerait jamais, qu'il s'occuperait de tout pour lui et ce, aussi longtemps qu'il vivrait. Cet enfant si bon et si brave - il s'appelait Owain - était de sang noble. Lorsqu'il eut douze ans il était si noble, dévoué et bon qu'on l'appela Amoraunt[73]. Près de son seigneur chaque nuit il couchait et chaque jour il allait à la cour chercher leurs repas afin qu'ils survivent. Et tandis que les autres chantaient et s'amusaient, toujours par amour pour son maître il gardait grise mine
Þus Amoraunt as y 3ou say Com to court ich day, No stint he for no striue. Al þat þer was gan him pray To com fro þat lazer oway,	 1595	Ainsi, comme je vous le dis, Amoraunt se rendait chaque jour à la cour et refusait toute opposition. Tous là-bas lui disaient de quitter ce lépreux et de prospérer, mais il répondait calmement,

[71] Le lien très étroit entre oncle et neveu est une constante dans les textes du Moyen Age. On pense ainsi à Charlemagne et Roland ou à Arthur et Gawain. Le fils d'une sœur était obligatoirement de son sang tandis que l'on ne pouvait jamais être sûr à cent pour cent des enfants portés par sa propre épouse.

[72] Le narrateur insiste beaucoup sur la beauté de l'enfant qui ne fait que refléter sa bonté, certes, mais surtout sa naissance noble.

[73] Il est facile de penser que l'on a fait dériver Amoraunt d'*amor*. Le reste du texte souligne la bonté, la générosité et la fidélité absolue du garçon envers son oncle.

Þan schuld he the & þriue. & he answerd wiþ milde mode & swore bi him þat dyed on rode & þoled woundes fiue, For al þis worldes gode to take His lord nold he neuer forsake Whiles he ware oliue.	1600	et jurait par Celui qui périt sur la Croix et souffrit cinq plaies[74], que pour tout l'or du monde jamais il n'abandonnerait son seigneur et ce, aussi longtemps qu'il vivrait.
Bi þan þe tvelmoneþ was al gon Amorant went into þat won For his lordes liueray; Þe leuedi was ful wroþ anon & comaunde hir men euerichon To driue þat child oway, & swore bi him þat Judas sold Þei his lord for hunger & cold Dyed þer he lay He schuld haue noiþer mete no drink No socour of non oþer þing For hir after þat day.	1605 1610 1615	Douze mois s'étaient écoulés et Amoraunt se rendit à la cour chercher le repas de son seigneur. La dame se mit fortement en colère et ordonna à tous ses hommes de faire sortir cet enfant. Elle jura par Celui que vendit Judas que même si son seigneur devait, de faim ou de froid, mourir à sa porte, il ne recevrait plus ni à manger ni à boire ni aucune autre faveur de sa part après ce jour.
Þat child wrong his honden tvain & weping went hom ogain Wiþ sorwe & sikeing sare. Þat gode man gan him frain & bad him þat he schuld him sain & telle him whi it ware. & he answerd & seyd þo 'Ywis, no wonder þei me be wo, Mine hert, it brekeþ for care; Þi wiif haþ sworn wiþ gret mode Þat sche no schal neuer don ous gode; Allas, hou schal we fare?'	 1620 1625	Cet enfant se tordit les deux mains et rentra chez son maître en pleurant ; il était triste et soupirait. Ce brave homme commença à l'interroger : il lui demanda de lui dire ce qui n'allait pas. L'enfant répondit en ces termes : « En vérité, il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois si triste puisque mon cœur se brise de douleur. Ta femme a juré avec véhémence que jamais plus elle ne nous aiderait ! Hélas ! Qu'allons-nous devenir ? »
'A, God help!' seyd þat gentil kniȝt, [f.58ra] Whilom y was man of miȝt To dele mete & cloþ	 1630	« Ah ! Que Dieu nous assiste ! » répondit ce noble chevalier. « Avant, j'étais un homme puissant qui dispensait nourriture et vêtements ! Et maintenant je suis une

[74] Les cinq plaies furent dues aux clous dans ses deux mains et ses deux pieds et à la lance dans son côté.

& now icham so foule a wiȝt Þat al þat seþ on me bi siȝt, Mi liif is hem ful loþ. 'Sone,' he seyd 'lete þi wepeing, For þis is now a strong tiding, Þat may we se for soþ; For certes y can non oþer red, Ous bihoueþ to bid our brede, Now y wot hou it goþ.'	1635 1640	personne si répugnante que tous ceux qui posent le regard sur moi trouvent ma présence détestable ! » « Fils » poursuivit-il, « sèche tes larmes car en vérité, c'est une bien pénible nouvelle que tu nous apprends là. Et maintenant que je comprends la situation, certainement je ne vois pas ce qu'il peut nous rester d'autre à faire si ce n'est mendier notre nourriture. »[75]
Amorwe astite as it was liȝt Þe child & þat gentil kniȝt Diȝt hem for to gon, & in her way þai went ful riȝt To begge her brede as þai hadde tiȝt, For mete no hadde þai none. So long þai went vp & doun Til þai com to a chepeing-toun Fiue mile out of þat won, & sore wepeand fro dore to dore, & bad her mete for Godes loue, Ful iuel couþe þai þeron.	 1645 1650	Le lendemain matin dès qu'il fit jour, l'enfant et ce noble chevalier se préparèrent à partir. Ils se mirent sans délai en route, et mendièrent leur pain comme ils l'avaient décidé, car ils n'avaient plus une miette à manger. Ils marchèrent longtemps du nord au sud, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une ville où se trouvait un marché, située à cinq lieues de leur ancienne demeure. Là, pleurant de chagrin, allant de porte à porte, ils mendièrent leur nourriture pour l'amour de Dieu. C'était une épreuve très difficile pour eux.
So in þat time ich vnderstond Gret plente was in þat lond Boþe of mete & drink Þat folk was ful fre to fond & brouȝt hem anouȝ to hond Of al kines þing; For þe gode man was so messais þo, & for þe child was so fair also, Hem loued old & ȝing, & brouȝt hem anouȝ of al gode;	 1655 1660	En ce temps voyez-vous, l'abondance régnait dans cette contrée et il y avait beaucoup à boire et à manger. Les gens qui vivaient là se montrèrent généreux et ils mettaient dans leurs mains suffisamment de tout. Le brave homme était alors si misérable, et l'enfant si beau aussi, que vieux et jeunes les aimaient et leur donnaient tant de provisions que l'enfant fut d'humeur joyeuse et cessa de pleurer.

[75] Cette fois-ci le manque de charité de l'épouse d'Amiloun est manifeste.
La mendicité est le signe de la misère noire à laquelle est réduit le malheureux chevalier. Mais elle aussi épreuve spirituelle voulue par Dieu. Le Christ fut le pauvre par excellence, celui qui, selon saint Paul, vint nous enrichir par sa pauvreté (II Cor., 7 :9). A la suite du Christ, certains, à l'instar de saint Françoise d'Assise, saint Dominique ou d'Elisabeth de Thuringe, choisirent de partager la vie des plus humbles : ils vécurent ainsi une pauvreté rédemptrice qui les conduisit à mener une vie errante et mendiante. L'épreuve d'Amiloun est aussi un moyen de suivre le vrai chemin de Dieu.

Þan was þe child bliþe of mode & lete be his wepeing.		
Þan wex þe gode man fete so sare Þat he no miȝt no forþer fare For al þis worldes gode; To þe tounes ende þat child him bare & a loge he bilt him þare As folk to chepeing ȝode; & as þat folk of þat cuntray Com to chepeing eueri day, Þai gat hem liues fode; [f.58rb] & Amoraunt oft to toun gan go & begged hem mete & drink also When hem most nede atstode.	1665 1670 1675	Mais par la suite les pieds du brave homme le firent tellement souffrir qu'il ne put plus aller nulle part et ce, même pour tout l'or de ce monde. L'enfant le porta à l'autre bout de la ville et lui construisit un abri là où les gens de ce pays passaient pour aller au marché. Et les habitants qui se rendaient au marché chaque jour leur donnaient de quoi manger. De plus Amoraunt s'en allait souvent en ville et mendiait pour eux à manger et à boire, lorsqu'ils en avaient le plus besoin.[76]
Þus in gest rede we Þai duelled þere ȝeres þre, Þat child & he also, & liued in care & pouerte Bi þe folk of þat cuntre As þai com to & fro; So þat in þe ferþ ȝere Corn bigan to wex dere Þat hunger bigan to go, Þat þer was noiþer eld no ȝing Þat wald ȝif hem mete no drink, Wel careful were þai þo.	 1680 1685	Ainsi dans l'histoire que nous lisons, le chevalier et cet enfant habitèrent là trois ans. Ils vécurent dans la douleur et dans la pauvreté parmi les habitants de cette contrée qui allaient et venaient. Cependant la quatrième année le blé se fit si cher et la faim se répandit tant et si bien qu'il ne se trouva plus ni jeunes ni vieux pour leur donner à boire ou à manger : ils étaient alors dans le plus grand désarroi.
Amorant oft to toun gan gon Ac mete no drink no gat he non, Noiþer at man no wiue. When þai were togider alon Reweliche þai gan maken her mon, Wo was hem o liue; & his leuedi for soþe to say Woned þer in þat cuntray	 1690 1695	Amoraunt se rendait souvent en ville mais n'obtenait rien ni des hommes ni des femmes. Lorsqu'ils étaient tous les deux seuls, ils se lamentaient d'être toujours en vie. Quant à la femme du chevalier, en vérité, elle résidait dans cette même contrée à moins de cinq lieues de là. Elle vivait dans la joie de

[76] Le contraste est saisissant entre les proches parents d'Amiloun et ces inconnus qui font preuve de bienveillance et de charité.

Nouȝt þennes miles fiue, & liued in ioie boþe niȝt & day Whiles he in sorwe & care lay – Wel iuel mot sche þriue.	1700	nuit comme de jour alors que lui se trouvait dans la peine et la douleur : qu'elle soit maudite !
On a day as þai sete alon Þat hendi kniȝt gan meken his mon & seyd to þe child þat tide 'Sone,' he seyd 'þou most gon To mi leuedi swiþe anon Þat woneþ here biside, Bid hir for him þat died on rode Sende me so michel of al mi gode, An asse on to ride, & out of lond we wil fare To begge our mete wiþ sorwe & care, No lenger we nil abide.'	1705 1710	Un jour qu'ils étaient assis seuls, ce noble chevalier commença à gémir et il dit à l'enfant : « Fils, va immédiatement trouver ma femme qui habite près d'ici et supplie-la, au nom de Celui qui périt sur la Croix, de m'envoyer ceci de mes biens : un âne [77] sur lequel monter. Nous allons quitter ce pays et mendierons notre nourriture avec tristesse et douleur : nous ne resterons pas ici plus longtemps. »
Amoraunt to court is went Bifor þat leuedi fair & gent, Wel hendeliche seyd hir anon, 'Madame,' he seyd 'verrament, As mensanger mi lord me sent [f.58va] For himself may nouȝt gon, & praieste wiþ milde mode Sende him so michel of al his gode As an asse to riden opon, & out of lond we schulen yfere, No schal we neuer com eft here Þei hunger ous schuld slon.'	1715 1720	Amoraunt se présenta à la cour devant cette belle dame bien née et sans tarder il lui dit avec courtoisie : « Madame, vraiment, c'est mon seigneur qui m'envoie comme messager car lui-même ne peut se déplacer. Il te prie humblement de lui faire parvenir de ses biens un âne sur lequel monter. Hors du pays nous nous en irons alors et jamais nous ne reviendrons, même s'il nous faut mourir de faim. »
Þe leuedi seyd sche wald ful fain Sende him gode asses tvain Wiþ þi he wald oway go So fer þat he neuer eft com ogain. 'Nay certes, dame,' þe child gan sain 'Þou sest ous neuer eft mo.'	1725 1730	La dame répondit qu'elle lui donnerait avec joie deux beaux ânes à la condition qu'il s'en aille si loin qu'il ne puisse jamais revenir. « Certes non, madame. » répondit l'enfant. « Tu ne nous reverras jamais plus. » La dame fut alors heureuse et joyeuse et elle lui fit

[77] Amiloun se rapproche du Christ qui entra dans Jérusalem, non pas sur un majestueux cheval, mais sur un simple ânon (Marc, 11 : 1-7). Dans le bestiaire médiéval, l'âne représente soit le sot, le païen privé de raison, soit les hommes portés à la luxure soit la douceur des êtres débonnaires.

Þan was þe leuedi glad & bliþe & comaund him an asse as swiþe & seyd wiþ wretþe þo ‘Now ȝe schul out of lond fare God leue ȝou neuer to com here mare, & graunt þat it be so.’	1735	amener immédiatement un âne. Puis elle ajouta avec colère : « A présent quittez le pays et que Dieu fasse en sorte que vous ne reveniez jamais ! Ainsi soit-il ! »
Þat child no lenger nold abide, His asse astite he gan bistride & went him hom ogain & told his lord in þat tide Hou his leuedi proude in pride Schameliche gan to sain. Opon þe asse he sett þat kniȝt so hende & out of þe cite þai gun wende; Þerof þai were ful fain. Þurth mani a cuntre vp an doun Þai begged her mete fram toun to toun Boþe in winde & rain.	1740 1745	Cet enfant n’attendit pas plus longtemps : il monta à califourchon sur son âne et rejoignit son seigneur à qui il rapporta les paroles honteuses de sa présomptueuse femme. Sur l’âne il fit asseoir ce chevalier si noble et ils se dirigèrent vers les portes de la cité[78] : sur ce chemin ils s’engagèrent volontiers. Ils traversèrent du nord au sud de nombreux pays et sous le vent et la pluie, de ville en ville, ils mendièrent leur nourriture.[79]
Ouer al þat lond þurth Godes wille Þat hunger wex so gret & g[r]ille As wide as þai gun go; Almest for hunger þai gan to spille, Of brede þai no hadde nouȝt half her fille, Ful careful were þai þo. Þan seyd þe kniȝt opon a day ‘Ous bihoueþ selle our asse oway For we no haue gode no mo, Saue mi riche coupe of gold, Ac certes þat schal neuer be sold, Þei hunger schuld me slo.’	1750 1755 1760	Par la volonté de Dieu une famine si terrible s’était abattue sur tout le pays qu’ils faillirent mourir de faim. Ils n’avaient même pas la moitié de leur besoin en pain : ils étaient alors bien malheureux. Puis un jour le chevalier dit : « Il ne nous reste plus qu’à vendre notre âne aujourd’hui, car nous n’avons plus rien si ce n’est ma précieuse coupe en or. Mais, c’est certain, je ne la vendrai jamais : devrais-je en mourir de faim ! »
Þan Amoraunt & sir Amiloun [f.58vb] Wiþ sorwe & care & reweful roun		Alors tôt un matin, accablé de tristesse et en se désolant, Amoraunt et Sir Amiloun se

[78] Un cité implique la présence d’une cathédrale.

[79] Dans la pensée médiévale, l’être humain est un voyageur, un pèlerin en transit sur cette terre. Il est en marche vers sa véritable patrie, la Jérusalem céleste. L’idée de la vie en tant que voyage spirituel est partagée et exploitée par tout le Moye Age européen des élégies vieil-anglaises, à Dante, Guillaume de Digulleville (*Pèlerinage de Vie humaine*, 1330) ou Chaucer et ses *Canterbury Tales* (1400). Le voyage est parsemé d’obstacles, la route est tortueuse et le pèlerin peut devenir errant qui connaîtra, avant tout, le froid et la peur.

Erliche in a mor[n]ing Þai went hem til a chepeing-toun, & when þe kni3t was li3t adoun, Wiþouten ani duelling Amoraunt went to toun þo, His asse he ladde wiþ him also & sold it for fiue schilling.	1765	rendirent à une ville qui avait un marché. Une fois que le chevalier eut mis pied à terre, Amoraunt se rendit en ville sans plus aucun délai, poussant son âne devant lui. Il le vendit cinq shillings.
& while þat derþ was so strong, Þerwiþ þai bou3t hem mete among, When þai mi3t gete no þing.	1770	La famine était en ce temps si grande qu'avec ils s'achetèrent à manger car ils n'obtenaient rien de la mendicité.
& when her asse was ysold For fiue schilling as y 3ou told Þai duelled þer dayes þre; Amoraunt wex strong & bold, Of fiftene winter was he old, Curtays, hende & fre. For his lord he hadde grete care	1775	Lorsque l'âne fut vendu pour cinq shillings, comme je vous l'ai dit, ils passèrent ici trois nuits. Amoraunt était fort et courageux, et il avait quinze ans. C'était un garçon courtois, noble et bon et qui pour son seigneur était plein d'attention.
& at his rigge he di3t him 3are & bare him out of þat cite; & half a 3ere & sum del mare About his mete he him bare – Yblisced mot he be.	1780	Sur son dos il l'installa promptement et le porta à l'autre bout de la cité. Pendant six mois, voire un peu plus, il le porta donc sur le dos : bénit soit-il.
Þus Amoraunt, wiþouten wrong, Bar his lord about so long, As y 3ou tel may, Þat winter com so hard & strong, Oft 'Allas!' it was his song, So depe was þat cuntray;	1785 1790	Ainsi et sans mentir Amoraunt porta-t-il son seigneur bien longtemps, comme je vous le dis. L'hiver arriva, si froid et rigoureux, que souvent « Hélas ! » fut son refrain. Ce pays était si marécageux, les routes étaient si boueuses et glissantes, que maintes fois ils tombèrent tous deux dans la fange. Mais Amoraunt était si loyal et de sang si noble, et il servait son seigneur si humblement, qu'il ne voulait pas l'abandonner.
Þe way was so depe & slider, Oft times boþe togider Þai fel doun in þe clay. Ful trewe he was & kinde of blod & serued his lord wiþ mild mode, Wald he nou3t wende oway.	1795	
Þus Amoraunt, as y 3ou say, Serued his lord boþe ni3t & day		Ainsi Amoraunt, comme je vous le dis, servait son seigneur jour et nuit. Il le portait

& at his rigge him bare. Oft his song was 'Waileway!' So depe was þat cuntray His bones wex ful sare. Al her catel þan was spent, Saue tvelf pans, verrament, Þerwiþ þai went ful ȝare [f.59ra] & bouȝt hem a gode croude-wain, His lord he gan þerin to lain, He no mi t him bere namare.	1800 1805	sur le dos et souvent se prenait à chanter « Malheur ! » Le pays était si bourbeux que ses os étaient brisés par l'effort. Tout leur argent avait été dépensé exception faite, c'est vrai, de douze pence qu'il leur restait et avec lesquels ils allèrent sans délai acheter une solide charrette. Il y fit coucher son seigneur afin de ne plus avoir à le porter.
Þan Amoraunt crud sir Amiloun Þurth mani a cuntre vp & doun, As ȝe may vnderstond; So he com to a cite-toun, Þer sir Amis þe bold baroun Was douke & lord in lond. Þan seyd þe kniȝt in þat tide 'To þe doukes court here biside To bring me þider þou fond; He is a man of milde mode, We schul gete ous þer sum gode Þurth grace of Godes sond.	1810 1815 1820	Par la suite, vous comprenez, Amoraunt poussa Sir Amiloun à travers de nombreuses contrées, du nord au sud. Chemin faisant il arriva dans une cité dont Sir Amis, le valeureux baron, était le duc et seigneur. Alors Sir Amiloun dit : « A la cour du duc, non loin de là, tu dois essayer de me conduire. C'est un homme bon et auprès de lui nous devrions trouver du réconfort, si Dieu nous vient en aide. »
'Ac leue sone,' he seyd þan 'For his loue þat þis world wan, Astow art hende & fre, Þou be aknowe to no man Whider y schal no whenes y cam No what mi name it be.' He answerd & seyd 'nay.' To court he went in his way, As ȝe may listen at me, & bifor al oþer pouer men He crud his wain into þe fen; Gret diol it was to se.	 1825 1830	« Mais, cher fils, » ajouta-t-il, « pour l'amour de Celui qui sauva ce monde, et parce que tu es noble et bon, ne révèle à personne où je vais, ni d'où je viens, ni quel est mon nom. » Amoraunt répondit : « Non. » et il se rendit à la cour où, croyez-moi, devant tous les autres pauvres gens il continua à pousser la charrette dans la boue : c'était un spectacle bien triste.
So it bifel þat selue day, Wiþ tong as y ȝou tel may,		Ainsi il arriva qu'au cœur de l'hiver ce même jour - comme vous l'entendez de ma bouche

It was midwinter tide, Þat riche douke wiþ gamen & play Fram chirche com þe riȝt way As lord & prince wiþ pride. When he com to þe castel gate Þe pouer men þat stode þerate Wiþdrouȝ hem þer beside. Wiþ kniȝtes & wiþ seriaunce fale He went into þat semly sale Wiþ ioie & blis to abide.	1835 1840	- ce puissant duc paré de tous ses atours rentrait tout droit de l'église en fier seigneur et prince. Arrivé aux portes du château, les malheureux qui s'y trouvaient[80] s'écartèrent du passage et il entra dans cette belle demeure accompagné d'autres chevaliers et de nombreux gardes pour y demeurer dans la joie et empli de bonheur.
In kinges court, as it is lawe, Trumpes in halle to mete gan blawe, To benche went þo bold. When þai were semly set on rowe Serued þai were opon a þrowe, [f.59rb] As men miriest on mold. Þat riche douke, wiþouten les, As a prince serued he wes Wiþ riche coupes of gold, & he þat brouȝt him to þat state Stode bischet wiþouten þe gate Wel sore ofhungred & cold.	1845 1850 1855	A la cour des rois comme va l'usage, les trompettes annoncèrent l'heure du repas et les hommes se dirigèrent vers les bancs. Lorsqu'ils furent tous en place, ils furent immédiatement servis : ils étaient les plus heureux sur terre. Ce puissant duc, sans mensonge, dans de riches coupes en or fut servi comme un prince alors que celui à qui il devait cette position était retenu à l'extérieur des grilles du château, empli de douleur, affamé et frigorifié.
Out at þe gate com a kniȝt & a seriaunt wise & wiȝt, To plain hem boþe yfere, & þurth þe grace of God almiȝt On sir Amiloun he cast a siȝt, Hou laiþ he was of chere. & seþþen biheld on Amoraunt Hou gentil he was & of fair semblaunt, In gest as ȝe may here. Þan seyd þai boþe, bi seyn Jon, In al þe court was þer non Of fairehed half his pere.	 1860 1865	Par la grille du château un chevalier, ainsi qu'un garde avisé et costaud, sortirent, venus là pour tous deux se divertir un peu. Et par la grâce de Dieu tout puissant, ils posèrent les yeux sur Sir Amiloun, qui était d'apparence repoussante. Puis ils posèrent les yeux sur Amoraunt qui, comme l'histoire vous le dit, était noble et avait belle allure. Tous deux se dirent alors que de toute la cour il n'y en avait pas un qui en beauté soit de moitié son égal.
Þe gode man gan to him go		Le brave homme alla vers l'enfant et lui

[80] On distribuait les restes des repas aux portes des châteaux, abbayes ou monastères.

& hendeliche he asked him þo, As ȝe may vnderstond, Fram wat lond þat he com fro & whi þat he stode þer þo & whom he serued in lond. 'Sir,' he seyd 'so God me saue, Icham here mi lordes knaue Þat liþ in Godes bond; & þou art gentil kniȝt of blode, Bere our erand of sum gode Þurth grace of Godes sond.'	1870 1875 1880	demanda courtoisement, comme vous pouvez l'imaginer, de quel pays il venait, ce qu'il faisait ici et qui il servait. « Sir », répondit-il, « que Dieu me vienne en aide : je suis le jeune serviteur de mon maître qui lui a été entravé par Dieu. Et si tu es un chevalier de noble sang, par la grâce de Dieu mets à notre errance un point final. »
Þe gode man asked him anon, ȝif he wald fro þat lazer gon & trewelich to him take; & he seyd he schuld, bi seyn Jon, Serue þat riche douke in þat won & richeman he wald him make. & he answerd wiþ mild mode & swore bi him þat dyed on rode Whiles he miȝt walk & wake, For to winne al þis warldes gode His hende lord þat bi him stode Schuld he neuer forsake.	 1885 1890	Le brave homme lui demanda immédiatement s'il voulait quitter ce lépreux et à la place, lui obéir. Il lui dit, par saint Jean, qu'il devrait plutôt servir le puissant duc de ce château, qui ferait de lui un homme riche. Ce à quoi Amoraunt répliqua humblement, jurant par Celui qui périt sur la Croix, que tant qu'il marcherait et respirerait, et même pour tout l'or du monde, jamais il n'abandonnerait le courtois seigneur qui se tenait près de lui.
Þe gode man wende he hadde ben rage [f.59va] Or he hadde ben a fole-sage Þat hadde his witt forlorn, Oþer he þouȝt þat his lord wiþ þe foule	 1895	Le brave homme pensa qu'il avait perdu la tête, ou que c'était un bouffon[81] qui avait perdu son esprit. Ou bien encore il se dit que son maître au

[81] C'est-à-dire le fou urbain, le fou des cours qui, bien souvent, ne fait que simuler la folie pour le plus grand amusement de son entourage – d'où la contradiction uniquement dans les termes entre *fole* et *sage*. Le fou de cour apparaît à partir du XIIe siècle dans les textes romanesques ou les documents d'archives. La3amon, dans son *Brut* (fin XIIe siècle), décrit un de ces amuseurs aux vers 10131-9. Le rôle de ces fous est d'abord et avant tout d'amuser. Le fou du roi Arthur, Dagonet, est mentionné plusieurs fois dans *Le Morte d'Arthur* de Malory, sa seule fonction est d'apporter une note de comédie, voire de farce. Le *fool* médiéval lorsqu'il n'est pas un *fol sage* peut tout simplement être un imbécile : les textes tirent alors vers le burlesque. Dans *The Wars of Alexander*, le roi Porus se moque d'Alexandre et lui envoie une lettre dans lequel il le traite de menteur, de singe, d'âne et d'imbécile (vers 1705-6). Darius obtient une caricature du même Alexandre qui est représenté comme un nain ridicule (vers 3542-3). C'est surtout au théâtre que le fou devait connaître ses heures de gloire – mais une fois le Moyen Age terminé, le fou du roi étant une figure essentielle du théâtre élizabéthain.

visage Hadde ben a man of heiȝe parage & of heiȝe kinde ycorn. Þerfore he nold no more sain Bot went him into þe halle ogain Þe riche douke biforn. ‘Mi lord,’ he seyd ‘listen to me, Þe best bourd, bi mi leute, Þou herdest seþþen þou were born.’ Þe riche douke badde him anon To telle biforn hem euerichon Wiþouten more duelling. ‘Now sir’ he seyd ‘bi seyn Jon, Ich was out atte gate ygon Riȝt now on mi playing; Pouer men y seiȝe mani þare, Litel & michel, lasse & mare, Boþe old & ȝing, & a lazer þer y fond; Herdestow neuer in no lond Telle of so foule a þing.’	1900 1905 1910 1915	visage repoussant était un homme de riche parenté venant d’un haut lignage[82]. C’est pourquoi il ne dit plus rien mais s’en retourna dans la grand’ salle, se présentant devant le puissant duc. « Mon seigneur » dit-il, « écoute donc, sur mon honneur, la meilleure histoire que tu aies jamais entendue depuis le jour de ta naissance. » Le puissant duc le pria immédiatement de raconter cette histoire devant tous et sans plus tarder. « Par saint Jean, Sir » commença-t-il, « il y a un instant je me trouvais aux portes du château. J’y étais juste à l’instant, pour me divertir. Là-bas j’ai vu de nombreux pauvres gens, petits et grands, jeunes et vieux, et parmi eux un lépreux : jamais dans aucun autre pays n’as-tu entendu parler d’une créature aussi laide.
‘Þe lazer liþ vp in a wain, & is so pouer of miȝt & main O fot no may he gon; & ouer him stode a naked swain, A gentiler child for soþe to sain, In world no wot y non. He is þe fairest gome Þat euer Crist ȝaf Cristendome Or layd liif opon, & on of þe most fole he is Þat euer þou herdest speke, ywis, In þis worldes won.’	1920 1925	Le lépreux est couché dans une charrette car il est si faible qu’il ne peut faire un pas. Et à ses côtés se trouve un jeune homme mal vêtu, le plus noble, à dire vrai, que je connaisse dans ce monde. C’est là la plus charmante créature que Dieu ait jamais donnée à la terre et à laquelle Il ait jamais prêté vie. C’est aussi la plus stupide qu’il soit et dont tu aies jamais entendu parler dans tout le royaume.
Þan seyd þe riche douke ogain ‘What foly’ he seyd ‘can he sain?	1930	Alors le puissant duc demanda : « Quelles bêtises ? dit-il. Est-il fou ? »

[82] Comme on l’a déjà noté, la beauté d’Amoraunt est telle qu’il ne peut qu’être de haute lignée.

Is he madde of mode?' 'Sir,' he seyd 'y bad him fain Forsake þe lazer in þe wain Þat he so ouer stode, & in þi seruise he schuld be, Y bihete him boþe lond & fe, Anouȝ of warldes gode; [f.59vb] & he answerd & seyd þo He nold neuer gon him fro; Þerfore ich hold him wode.'	1935 1940	« Sir, expliqua le chevalier, « je lui ai joyeusement proposé de laisser le lépreux dont il s'occupe dans sa charrette et d'entrer à ton service. Je lui ai promis des terres et de l'argent, des biens terrestres en quantité suffisante. Ce à quoi il répondit que jamais il ne quitterait son seigneur. J'en déduis donc qu'il est fou. »
Þan seyd þe douke 'þei his lord be lorn, Par auentour þe gode man haþ biforn Holpen him at his nede, Oþer þe child is of his blod yborn, Oþer he haþ him oþes sworn His liif wiþ him to lede. Wheþer he be fremd or of his blod Þe child' he seyd 'is trewe & gode, Also God me spede. ȝif ichim speke er he wende, For þat he is so trewe & kende Y schal quite him his mede.'	 1945 1950	Alors le duc répondit : « Bien que son maître soit tombé si bas, peut-être le brave homme l'avait-il aidé auparavant lorsqu'il en avait eu besoin ; à moins que l'enfant ne soit du même sang que lui ? Ou encore qu'il n'ait prêté serment de passer le reste de sa vie avec lui ? Mais qu'il soit un étranger ou un parent, l'enfant, ajouta-t-il, est loyal et bon. Ainsi que Dieu me vienne en aide et si j'arrive à lui parler avant qu'il ne s'en aille, parce qu'il est loyal et serviable je le récompenserai. »[83]
Þat douke astite, as y ȝou told, Cleped to him a squier bold & hendelich gan him sain 'Take' he sayd 'mi coupe of gold As ful of wine astow miȝt hold In þine hondes tvain & bere it to þe castel ȝate, A lazer þou schalt finde þerate Liggeand in a wain. Bid him for þe loue of seyn Martin He and his page drink þis win & bring me þe coupe ogain.'	 1955 1960	Ainsi que je vous le dis, le duc fit de suite venir à lui un vaillant écuyer et courtoisement lui parla en ces termes : « Prends dans tes deux mains ma coupe en or et remplis-la de vin à ras bords. Porte-la aux grilles du château où tu trouveras un lépreux couché dans une charrette. Pour l'amour de saint Martin[84] prie-les alors, lui et son page, de boire ce vin et rapporte-moi ensuite la coupe. »

[83] Amis, bien que devenu riche et puissant, est toujours bon et noble (vers 16) comme au début.
[84] Le choix du saint est particulièrement bien approprié. La vie qu'a rédigée Sulpice Sévère (IV-Ve siècles) est la source de référence dont sont inspirées toutes les biographies de saint Martin – y compris Grégoire de Tours pour son *Histoire*

Þe squier þo þe coupe hent & to þe castel gat he went & ful of win he it bare. To þe lazer he seyd verrament ‘Þis coupe ful of win mi lord þe sent; Drink it ȝiue þou dare.’ Þe lazer tok forþ his coupe of gold, Boþe were ȝoten in o mold, Riȝt as þat selue it ware, Þerin he pourd þat win so riche; Þan were þai boþe ful yliche & noiþer lesse no mare.	1965 1970 1975	L’écuyer prit donc la coupe et la porta, pleine de vin, aux portes du château. Au lépreux, sans mentir, il s’adressa ainsi : « Mon seigneur te fait parvenir cette coupe pleine de vin : bois-la si tu l’oses. » Le lépreux sortit sa propre coupe en or : les deux sortaient du même moule, elle était donc identique à l’autre. Il y versa la moitié du précieux liquide : toutes les deux devinrent alors parfaitement semblables : il n’y avait plus de différence.
Þe squier biheld þe coupes þo, First his & his lordes also, Whiles he stode hem biforn, Ac he no couþe neuer mo Chese þe better of hem to, [f.60ra] So liche boþe þai worn. Into halle he ran ogain ‘Certes sir,’ he gan to sain ‘Mani gode dede þou hast lorn, & so þou hast lorn þis dede now; He is a richer man þan þou, Bi þe time þat God was born.’	 1980 1985	L’écuyer prit les deux coupes l’une après l’autre, d’abord celle de Sir Amiloun puis celle de son seigneur. Et alors qu’il les tenait ainsi devant lui, il fut incapable de dire laquelle était supérieure à l’autre tant elles se ressemblaient. Dans la grand’ salle il s’en retourna donc et dit au duc : « Certes, Sir, tu as souvent mal placé ta générosité et encore aujourd’hui tu viens d’être abusé. Le lépreux est plus riche que toi, je le jure sur la naissance de Dieu ! »
Þe riche douke answerd ‘nay. Þat worþ neuer bi niȝt no day; It were oȝaines þe lawe.’ ‘ȝis sir,’ he gan to say ‘He is a traitour, bi mi fay, & were wele worþ to drawe. For when y brouȝt him þe win He drouȝ forþ a gold coupe fin, Riȝt as it ware þi nawe;	 1990 1995	Le puissant duc s’écria : « Non ! Cela ne se peut pas, ni la nuit ni le jour ! C’est contre la loi ! » L’écuyer rétorqua : « Si, Sir. Sur mon honneur c’est un traître qui mériterait d’être écartelé ! Car lorsque je lui ai apporté le vin, il a sorti une seconde coupe d’or fin toute pareille à la tienne. Et par saint Jean, celui qui peut les distinguer l’une de l’autre n’est pas

des Francs et Jacques de Voragine dans *La Légende dorée*. L’épisode le plus célèbre de la vie de saint Martin eut lieu à Amiens lorsqu’il rencontra un pauvre dénudé. A l’aide de son épée, Martin coupa en deux le manteau qu’il portait et recouvrit le pauvre homme de l’une des deux moitiés. La nuit suivante, au cours d’un rêve, Martin vit le Christ revêtu de cette moitié du manteau.

In þis world, bi seyn Jon, So wise a man is þer non Asundri schuld hem knawe.’ ‘Now certes’ seyd sir Amis þo ‘In al þis world were coupes nomo So liche in al þing Saue min & mi broþers also Þat was sett bitvix ous to, Token of our parting; & ȝif it be so wiþ tresoun Mine hende broþer, sir Amiloun, Is slain, wiþouten lesing. & ȝif he haue stollen his coupe oway, Y schal him sle me self þis day, Bi Ihesu heuen-king.’	2000 2005 2010	de ce monde ! » « Pourtant, jamais deux coupes n’ont été plus identiques en tout point que la mienne et celle de mon frère que nous échangeâmes entre nous autrefois en signe de notre séparation. Et si c’est bien la même, alors mon cher frère Sir Amiloun est mort par trahison, c’est certain. Et s’il s’avère que le lépreux lui a dérobé cette coupe, par Jésus roi des Cieux je le tuerai moi-même aujourd’hui ! »
Fram þe bord he resed þan & hent his swerd as a wode man & drouȝ it out wiþ wrake & to þe castel gat he ran; In al þe court was þer no man Þat him miȝt atake. To þe lazer he stirt in þe wain & hent him in his honden tvain & sleynt him in þe lake, & layd on as he were wode, & al þat euer about him stode Gret diol gan make.	 2015 2020	En hâte il se leva de table, empoigna son épée comme un enragé, la sortit de son fourreau avec colère, et courut jusqu’aux grilles du château - de toute la cour personne n’osa l’en empêcher. Il se rua sur le lépreux de la charrette, le saisit de ses deux mains et le jeta dans le lac. Il le rua de coups - il était comme fou ! - et tous les gens autour commencèrent à avoir grande pitié.
‘Traitour,’ seyd þe douke so bold [f.60rb] ‘Where haddestow þis coupe of gold & hou com þou þerto? For bi him þat Judas sold, Amiloun mi broþer it hadde in wold When þat he went me fro.’ ‘ȝa, certes, sir,’ he gan to say ‘It was his in his cuntray & now it is fallen so;	2025 2030	« Traître ! », s’exclama le duc hardi. « Où as-tu trouvé cette coupe en or et comment te l’es-tu appropriée? Car par Celui que Judas vendit, Amiloun mon frère l’avait en sa possession lorsqu’il me quitta ! » « Oui certes, Sir. », répondit le lépreux. « C’était à lui dans son pays et depuis les

Bot certes now þat icham here Þe coupe is mine, y bouȝt it dere, Wiþ riȝt y com þer to.’	2035	choses ont changé. Maintenant que je suis ici, la coupe est à moi : je l’ai payée assez cher et l’ai acquise légalement. »
Þan was þe douke ful egre of mod; Was noman þat about him stode Þat durst legge on him hond; He spurned him wiþ his fot & laid on as he wer wode Wiþ his naked brond, & bi þe fet þe lazer he drouȝ & drad on him in þe slouȝ, For no þing wald he wond; & seyd ‘þef, þou schalt be slawe, Bot þou wilt be þe soþe aknawe Where þou þe coupe fond.’	2040 2045	Le duc fut pris d’une telle rage que pas un seul des hommes qui se trouvaient près de lui ne se serait risquer à le toucher. Il le fit se retourner d’un coup de pied et, parce qu’il était comme fou, le menaça de son épée nue. Il le traîna par les pieds et le piétina dans la boue : rien au monde ne l’aurait fait cesser. Il lui dit : « Voleur ! Si tu n’avoues pas la vérité je te ferai décapiter ! Où as-tu pris la coupe ? »
Child Amoraunt stode þe pople among & seye his lord wiþ wouȝ & wrong Hou reweliche he was diȝt. He was boþe hardi & strong, Þe douke in his armes he fong & held him stille vpriȝt. ‘Sir,’ he seyd ‘þou art vnhende & of þi werkes vnkende To sle þat gentil kniȝt. Wel sore may him rewe þat stounde Þat euer for þe toke he wounde To saue þi liif in fiȝt.’	2050 2055 2060	L’enfant Amoraunt se trouvait parmi la foule et fut témoin de l’horrible, de l’injuste, de la terrible façon dont on traitait son seigneur. Il était à la fois vaillant et fort : il empoigna le duc de ses deux bras et le remit tout droit sur ses pieds. Il lui dit : « Sir, tu es incivil et c’est bien mal agir que de vouloir tuer un si noble chevalier. Tu vas lui faire regretter d’avoir un jour été blessé par amour de toi, lorsqu’il mena bataille pour te sauver la vie.
"And ys thi brother, sir Amylioun, Þat whilom was a noble baroun Bothe to ryde and go, And now with sorwe ys dreue adoun; Nowe God þat suffred passioun Breng him oute of his wo! For the of blysse he ys bare, And thou yeldyst him all with care And brekest his bones a two;	Ms Bodleian Douce 326	Car c’est ton frère, Sir Amiloun, qui autrefois était un noble baron - qu’il aille à pied ou encore à cheval - et qui maintenant est banni de chez lui avec tristesse. Au nom de Dieu qui souffrit la Passion abrège ses souffrances ! Car par ta faute il est sans joie et tu fais redoubler sa peine et lui casser les os en deux.

Þat he halp the at thi nede, Well euell aquitest thou his mede, Alas, whi farest thou so?"		Parce qu'il répondit présent lorsque tu en as eu besoin, aide-le aujourd'hui en retour. Hélas ! Pourquoi agir ainsi ? »
When sir Amis herd him so sain, He stirt to þe kniȝt ogain Wiþouten more delay & biclept him in his armes tvain & oft 'allas!' he gan sain His song was 'waileway!' He loked opon his scholder bare & seiȝe his grimly wounde þare, As Amoraunt gan him say. [f.60va] He fel aswon to þe grounde & oft he seyd 'allas þat stounde Þat euer he bode þat þat day.'	2065 2070	Lorsque Sir Amis l'entendit dire cela, sans plus attendre il se jeta à nouveau sur le lépreux et le serra dans ses bras. Il répétait et murmurait souvent : « Hélas ! » Il regarda sur son épaule nue et y vit là l'affreuse blessure, tout comme Amoraunt venait de le lui dire. Il tomba en pâmoison sur le sol et à cette heure ne cessait de répéter : « Je maudis ce moment, d'avoir vécu pour assister à ce triste jour ! »
'Allas' he seyd 'mi ioie is lorn, Vnkender blod nas neuer born, Y not wat y may do; For he saued mi liif biforn Ichaue him ȝolden wiþ wo & sorn & wrouȝt him michel wo. 'O broþer,' he seyd 'par charite Þis rewely dede for ȝif þou me Þat ichaue smiten þe so.' & he for ȝaue it him also swiþe & kist him wel mani a siþe, Wepeand wiþ eiȝen tvo.	2075 2080	« Hélas ! », se lamentait-t-il. « J'ai perdu toute joie et jamais homme plus cruel n'a vu le jour ; je ne sais pas quoi faire. Car il m'a autrefois sauvé la vie et en retour je lui ai causé douleur et apporté tant de souffrance… » « Ô mon frère ! », supplia-t-il. « Par charité ! Pardonne-moi cette ignoble action : t'avoir ainsi frappé ! » Et de suite il lui pardonna et l'embrassa plusieurs fois, des larmes plein les yeux.
Þan was sir Amis glad & fain, For ioie he wepe wiþ his ain & hent his broþer þan, & tok him in his armes tvain Riȝt til he com into þe halle oȝain,	2085	Alors Sir Amis fut et heureux et joyeux : des larmes de bonheur coulèrent de ses yeux. Il tendit la main à son frère et le prit dans ses bras, et il ne laissa personne d'autre le porter jusqu'à la grand' salle.

No bar him non oþer man. Þe leuedi þo in þe halle stode & wend hir lord hadde ben wode, Oȝaines him hye ran. ‘Sir,’ sche seyd ‘wat is þi þouȝt? Whi hastow him into halle ybrouȝt, For him þat þis world wan?’	2090 2095	La dame[85] de cette demeure se trouvait là et, pensant que son seigneur avait perdu l’esprit, courut à sa rencontre. « Sir ! », s’écria-t-elle. « Tu n’y penses pas ! Pourquoi, par Celui qui sauva ce monde, l’avoir amené ici ? »
‘O dame,’ he seyd ‘bi seyn Jon, Me nas neuer so wo bigon, ȝif þou it wost vnderstond, For better kniȝt in world is non, Bot almost now ichaue him slon & schamely driuen to schond; For it is mi broþer, sir Amiloun, Wiþ sorwe & care is dreuen adoun Þat er was fre to fond.’ Þe leuedi fel aswon to grounde & wepe & seyd ‘allas þat stounde!’ Wel sore wrengand hir hond.	 2100 2105	« Ô, ma dame, » répondit-il, « par saint Jean je n’ai jamais été aussi affligé de ma vie et tu vas entendre pourquoi. Jamais le monde ne connut de meilleur chevalier et moi aujourd’hui je l’ai presque tué, et je l’ai honteusement maltraité! Car c’est mon frère, Sir Amiloun, qui avec douleur et tristesse est tombé si bas : lui qui était si noble ! » La duchesse tomba en pâmoison sur le sol et à cette heure pleura et dit tristement : « Hélas ! », en se tordant les mains.
As foule a lazer as he was, Þe leuedi kist him in þat plas, For noþing wold sche spare & oft time sche seyd ‘allas!’ Þat him was fallen so hard a cas, [f.60vb] To liue in sorwe & care. Into hir chaumber sche gan him lede & kest of al his pouer wede & baþed his bodi al bare, & to a bedde swiþe him brouȝt Wiþ cloþes riche & wele ywrouȝt; Ful bliþe of him þai ware.	 2110 2115 2120	Aussi répugnant lépreux qu’il pouvait être, elle l’embrassa là où il se trouvait - rien au monde ne l’aurait fait cesser - et souvent elle disait : « Hélas ! Quel malheur qu’il doive vivre aussi durement, dans la tristesse et la souffrance ! » Dans sa chambre elle le mena, jeta tous ses pauvres habits et baigna son corps entièrement nu[86]. Puis elle le mit rapidement dans un lit garni de riches couvertures: ils étaient heureux de l’avoir retrouvé.
& þus in gest as we say Tvelmoneþ in her chaumber he lay, Ful trewe þai ware & kinde.		Ainsi, dans l’histoire que nous lisons, Sir Amiloun passa douze mois dans sa chambre. Ils étaient loyaux et bons envers lui et quoi

[85] Son prénom n’est plus jamais utilisé. On peut penser que c’est par respect ; en effet, on ne parle plus ici d’une toute jeune fille mais d’une femme mariée et de la Duchesse, qui plus est.
[86] Dans les romans du Moyen Age, les bains sont réservés aux malades et aux blessés.

No wold þai nick him wiþ no nay: What so euer he asked niȝt or day It nas neuer bihinde; Of euerich mete & eueri drink Þai had hemselue, wiþouten lesing, Þai were him boþe ful minde. & bi þan þe tvelmo[n]þ was ago, A ful fair grace fel hem þo, In gest as we finde. So it bifel opon a niȝt, As sir Amis þat gentil kniȝt In slepe þouȝt as he lay, An angel com fram heuen briȝt & stode biforn his bed ful riȝt & to him þus gan say: ȝif he wald rise on Cristes morn, Swiche time as Ihesu Crist was born, & slen his children tvay & alien his broþer wiþ þe blode, Þurth Godes grace þat is so gode His wo schuld wende oway.	2125 2130 2135 2140	qu'il puisse réclamer - de jour comme de nuit - ils ne lui refusaient rien, il n'avait jamais bien longtemps à attendre. Ils lui donnaient de tous les plats et boissons qu'ils mangeaient eux-mêmes : en vérité, ils étaient à ses petits soins. Et au bout des douze mois, par la grâce ils furent touchés ; c'est ce que l'on trouve dans ce récit. Il arriva qu'une nuit - alors que Sir Amis, ce noble chevalier, dormait - qu'il vit en rêve un ange arriver du ciel éblouissant et se poser devant lui près du lit[87]. L'apparition lui dit que s'il se levait au matin de Noël - le jour même de la naissance de Jésus Christ - et s'il égorgeait ses deux enfants et oignait son frère de ce sang, alors par la grâce de Dieu qui est si bon son mal disparaîtrait.[88]
Þus him þouȝt al þo þre niȝt An angel out of heuen briȝt Warned him euer more ȝif he wald do as he him hiȝt, His broþer schuld ben as fair a kniȝt As euer he was biforn. Ful bliþe was sir Amis þo, Ac for his childer him was ful wo, For fairer ner non born. Wel loþ him was his childer to slo	2145 2150	Il fit ce même rêve trois nuits[89] : un ange venu du ciel éblouissant l'avertissait à chaque fois que, s'il faisait ainsi qu'on le lui disait, son frère redeviendrait ce même chevalier valeureux qu'il était antan. Sir Amis était à cette idée fou de joie mais celle de perdre ses enfants le tourmentait, car jamais plus beaux n'avaient vu le jour. Il était horrifié à la pensée de tuer ses enfants[90], mais il l'était davantage à celle d'abandonner son frère, qui

[87] Selon la classification de Macrobe, ce rêve est un *oraculum*.
[88] L'idée que la lèpre pouvait être guérie après application du sang d'enfants se trouve dans plusieurs œuvres du Moyen Age. Voir, par exemple, *Der arme Heinrich* de Hartmann von Aue (1170 ?-1210 ?).
[89] Trois est le chiffre symbolique du christianisme par excellence : Dieu est trois en un, le Christ est ressuscité au bout de trois jours, etc.
[90] Amiloun a sauvé Amis en se servant, consciemment, de Dieu. Il est demandé à Amis - en tuant ses enfants - de violer, à son tour, l'une des lois absolues de Dieu.

& wele loþer his broþer forgo Þat is so kinde ycorn.	2155	était si bienveillant.
Sir Amiloun met þat niȝt also [f.61ra] Þat an angel warned him þo & seyd to him ful ȝare ȝif his broþer wald his childer slo, Þe hert-blod of hem to Miȝt bring him out of care Amorwe sir Amis was ful hende & to his broþer he gan wende & asked him of his fare; & he him answerd oȝain ful stille 'Broþer, ich abide her Godes wille, For y may do na mare.'	2160 2165	Sir Amiloun rêva aussi cette nuit-là qu'un ange lui parlait. Il lui disait, en vérité, que si son frère égorgeait ses enfants, le sang de leurs deux cœurs le guérirait peut-être. Le lendemain matin Sir Amis, d'humeur courtoise, alla trouver son frère et lui demanda comment il se sentait. Et lui de répondre dans un souffle : « Mon frère, j'attends la volonté de Dieu car je ne puis plus lutter. »
Also þai sete togider þare & speke of auentours as it ware, Þo kniȝtes hende & fre, Þan seyd sir Amiloun ful ȝare 'Broþer, y nil nouȝt spare To tel þe in priuite Me þouȝt toniȝt in mi sweuen Þat an angel com fram heuen; For soþe he told me Þat þurth þe blod of þin children to Y miȝt aschape out of mi wo Al hayl & hole to be.'	2170 2175 2180	Ainsi étaient-ils assis là tous les deux, s'entretenant des aventures passées de deux chevaliers courtois et bons. Puis Sir Amiloun dit soudain : « Mon frère, je ne peux m'empêcher de te révéler un secret. Cette nuit dans mon sommeil j'ai rêvé d'un ange venu du ciel. Il me dit, en vérité, que par le sang de tes deux enfants je pourrais échapper à mon mal et pourrais être à nouveau en pleine forme. »
Þan þouȝt þe douk, wiþouten lesing, For to slen his childer so ȝing, It were a dedli sinne; & þan þouȝt he, bi heuen-king, His broþer out of sorwe bring For þat nold he nouȝt blinne. So it bifel on Cristes niȝt, Swiche time as Ihesu ful of miȝt Was born to saue mankunne, To chirche to wende al þat þer wes	 2185 2190	Alors le duc se dit, en vérité, qu'égorger ses si jeunes enfants serait un péché mortel. Puis il se dit, par le Roi des Cieux, que rien ne devrait l'arrêter s'il pouvait sortir son frère du tourment. Ainsi la nuit de Noël, ce soir même où Jésus tout puissant naquit pour sauver l'humanité - tout le monde, et c'est vrai, s'apprêtait avec joie et plaisir terrestre à se rendre à l'église.

Þai di ten hem, wiþouten les, Wiþ ioie & worldes winne.		
Þan þai were redi for to fare Þe douke bad al þat þer ware To chirche þai schuld wende, Litel & michel, lasse & mare, Þat non bileft in chaumber þare, As þai wald ben his frende, & seyd he wald himselue þat niȝt Kepe his broþer þat gentil kniȝt Þat was so god & hende. [f.61rb] Þan was þer non þat durst say nay; To chirche þai went in her way, At hom bileft þo hende.	2195 2200	Lorsqu'ils furent prêts à partir, le duc les pria tous, petits et grands, de se rendre à l'église et pour lui être aimable, de ne laisser personne à l'intérieur. Il ajouta que cette nuit, il s'occuperait lui-même de son frère ce noble chevalier, qui était si bon et courtois. Après ces paroles personne n'osa dire non et tous prirent le chemin de l'église : au château, il ne resta que ces deux aimables hommes.
Þe douke wel fast gan aspie Þe kays of þe noricerie Er þan þai schuld gon, & priueliche he cast his eiȝe & aparceiued ful witterlye Where þat þai hadde hem don. & when þai were to chirche went Þan sir Amis, verrament, Was bileft alon. He tok a candel fair & briȝt & to þe kays he went ful riȝt & tok hem oway ichon.	2205 2210 2215	Avant qu'ils ne soient tous partis, le duc observa afin de découvrir où étaient les clés de la chambre d'enfants. Il jeta des coups d'œil furtif et vit parfaitement bien l'endroit où elles étaient rangées. Et lorsqu'ils furent tous partis pour l'église, Sir Amis, en vérité, fut laissé seul. Il s'empara d'une bougie blanche et étincelante et se dirigea immédiatement vers les clés : il les décrocha toutes.
Alon him self, wiþouten mo, Into þe chaumber he gan to go Þer þat his childer were & biheld hem boþe to, Hou fair þai lay togider þo & slepe boþe yfere. Þan seyd himselue 'bi seyn Jon, It were gret reweþe ȝou to slon Þat God haþ bouȝt so dere.' His kniif he had drawen þat tide,	 2220 2225	Seul, sans personne, il pénétra dans la chambre d'enfants. Il les aperçut tous les deux couchés paisiblement ensemble, et endormis. A cet instant il se dit : « Par saint Jean, quel dommage de devoir vous tuer, vous que Dieu a si chèrement délivré du péché ! » Il avait déjà sorti son couteau mais de douleur il

For sorwe he sleyntt oway biside & wepe wiþ reweful chere.		recula et se mit à pleurer, le cœur déchiré.
Þan he hadde wopen þer he stode, Anon he turned oʒain his mode & sayd wiþouten delay ‘Mi broþer was so kinde & gode, Wiþ grimly wounde he schad his blod For mi loue opon a day; Whi schuld y þan mi childer spare, To bring mi broþer out of care? O, certes’ he seyd ‘nay. To help mi broþer now at þis nede God graunt me þerto wele to spede & Mari þat best may.’	2230 2235 2240	Lorsqu’il eut pleuré tout son soûl, il changea d’avis rapidement. Il se dit sans plus tarder : « Mon frère était si noble et bon qu’un jour d’une affreuse blessure il fit couler son sang, par amour pour moi. Pourquoi devrais-je alors épargner mes enfants si je peux sortir mon frère de la tourmente ? Ô certes, non ! Pour aider aujourd’hui mon frère dans le besoin, que Dieu et Marie, la meilleure des femmes, me viennent en aide et me montrent le chemin. »
No lenger stint he no stode Bot hent his kniif wiþ dreri mode & tok his children þo; For he nold nouʒt spille her blode, Ouer a bacine fair & gode [f.61va] Her þrotes he schar atvo. & when he hadde hem boþe slain He laid hem in her bed ogain – No wonder þei him wer wo – & hilde hem þat no wiʒt schuld se As noman hadde at hem be; Out of chaumber he gan go.	 2245 2250	Il ne perdit plus une seconde mais tristement empoigna son couteau puis saisit ses enfants : il ne voulait pas perdre une goutte de leur sang. Au-dessus d’une grande cuvette immaculée il ouvrit leurs gorges en deux et lorsqu’il eut fini, il les remit au lit. Il les couvrit comme si personne ne les avait touchés puis il quitta la chambre. Qu’il fût en cet instant si triste n’a rien d’étonnant !
& when he was out of chaumber gon Þe dore he steked stille anon As fast as it was biforn; Þe kays he hidde vnder a ston & þouʒt þai schuld wene ichon Þat þai hadde ben forlorn. To his broþer he went him þan & seyd to þat careful man ‘Swiche time as God was born, Ich haue þe brouʒt mi childer blod,	 2255 2260	Une fois hors de la pièce il referma immédiatement la porte à clé, de la même manière qu’avant. Puis il cacha les clés sous une pierre, se disant qu’on les croirait perdues. Il alla ensuite trouver son frère et dit à cet homme anéanti : « A cette heure où Dieu a vu le jour, je t’apporte le sang de mes enfants. J’espère que

Ich hope it schal do þe gode As þe angel seyd biforn.’		cela te guérira, comme l’a dit l’ange. »
‘Broþer,’ sir Amiloun gan to say ‘Hastow slayn þine children tvay? Allas, whi destow so?’ He wepe & seyd ‘waileway! Ich had leuer til domesday Haue liued in care & wo.’ Þan seyd sir Amis ‘be now stille; Ihesu, when it is his wille, May send me childer mo. For me of blis þou art al bare; Ywis, mi liif wil y nouȝt spare To help þe now þerfro.’	2265 2270 2275	« Mon frère ! » répondit Sir Amiloun. « As-tu vraiment égorgé tes deux enfants ? Hélas ! Pourquoi ? » Il pleura et murmura : « Hélas! J’aurais mieux aimé vivre dans la douleur et la peine jusqu’au Jugement Dernier ! » Ce à quoi Sir Amis répondit : « Calme-toi. Jésus, lorsque telle sera Sa volonté, m’enverra peut-être d’autres enfants. Par ma faute tu es sans joie et vraiment, je donnerais ma vie pour t’aider dans cette affaire. »
He tok þat blode þat was so briȝt & alied þat gentil kniȝt, Þat er was hende in hale, & seþþen in a bed him diȝt & wrei e him wel warm, apliȝt, Wiþ cloþes riche & fale. ‘Broþer,’ he seyd ‘ly now stille & falle on slepe þurth Godes wille As þe angel told in tale; & ich hope wele, wiþouten lesing, Ihesu þat is heuen-king Schal bote þe of þi bale.’	 2280 2285	Il prit donc ce sang si pur et, dans la grand’ salle, en oignit ce chevalier qui avant avait été si noble. Puis il le mit au lit et l’enveloppa bien chaudement, c’est vrai, dans de nombreuses et riches couvertures. « Mon frère » lui dit-il, « couche-toi et reste tranquille. Suis, comme l’a dit l’ange, la volonté de Dieu et dors. Et j’espère bien, en vérité, que Jésus le roi des Cieux te libèrera de ton mal. »
Sir Amis let him ly alon [f.61vb] & into his chapel he went anon, In gest as ȝe may here, & for his childer þat he hadde slon To God of heuen he made his mon & preyd wiþ rewely chere Schuld saue him fram schame þat day, & Mari his moder þat best may, Þat was him leue & dere; & Ihesu Crist in þat stede	 2290 2295	Sir Amis le laissa alors seul se reposer et se rendit immédiatement à la chapelle, comme nous le dit cette histoire. Pour ses enfants qu’il venait de tuer, au Dieu du ciel et à Marie sa mère, la meilleure des femmes, il envoya sa plainte. Il les supplia, le cœur déchiré, de le sauver aujourd’hui de la honte. Et en ce lieu, Jésus Christ n’entendit que trop bien les prières de ce chevalier et les lui exauça.

Ful wele he herd þat kniȝtes bede & graunt him his praiere. Amorwe astite as it was day Þe leuedi com home al wiþ play Wiþ kniȝtes ten & fiue; Þai souȝt þe kays þer þai lay; Þai founde hem nouȝt, þai were oway, Wel wo was hem oliue. Þe douk bad al þat þer wes Þai schuld hold hem still in pes & stint of her striue, & seyd he hadde þe keys nome, Schuld noman in þe chaumber come Bot him self & his wiue.	2300 2305 2310	Dès qu'il fit jour le lendemain, la duchesse d'humeur festive revint au château accompagnée de quinze chevaliers. Ils cherchèrent les clés là où elles devaient se trouver mais ils ne les virent pas : elles avaient disparu. Ils étaient bien attristés de cela ! Le duc leur demanda à tous de rester calme et tranquille, et de cesser leur agitation. Il leur dit qu'il avait pris les clés et que nul autre à part lui et sa femme ne devait entrer dans la chambre.
Anon he tok his leuedi þan & seyd to hir 'leue leman, Be bliþe & glad of mode; For bi him þat þis warld wan Boþe mi childer ich haue slan Þat were so hende & gode; For me þouȝt in mi sweuen Þat an angel com fram heuen & seyd me þurth her blode Mi broþer schuld passe out of his wo; Þerfore y slouȝ hem boþe to, To hele þat frely fode.'	 2315 2320	Aussitôt il entraîna sa femme et lui dit : « Cher amour, sois d'humeur heureuse et joyeuse car, par Celui qui sauva ce monde, j'ai hier tué mes deux enfants si délicats et si bons. Car en rêve j'ai vu un ange venu du ciel : il m'expliqua que par leur sang mon frère serait sauvé. C'est pour cela que je les ai égorgés tous les deux, pour guérir ce noble jeune homme. »
Þan was þe leuedi ferly wo & seiȝe hir lord was also; Sche comfort him ful ȝare 'O lef liif,' sche seyd þo 'God may sende ous childer mo, Of hem haue þou no care. ȝif it ware at min hert rote For to bring þi broþer bote,	2325 2330	A cet instant la duchesse fut envahie de tristesse, mais elle vit bien que son seigneur l'était aussi. Elle se mit à le réconforter par ces paroles : « Ô, cher cœur, Dieu nous donnera peut-être d'autres enfants ; ne t'en fais pas. Si le remède qui peut apaiser les douleurs de ton frère se trouvait au sein même de mon propre cœur, je n'hésiterais pas à me l'arracher. Personne ne doit voir nos enfants : demain nous les enterrerons comme s'ils

Ms Auchinleck défectueux Traduction du manuscrit Egerton 2862 de la British Library jusqu'à la fin.		étaient morts de façon naturelle. »
		Ainsi, vous comprenez, la belle et loyale duchesse réconforta son seigneur du mieux qu'elle le put. Puis ils allèrent tout droit voir Sir Amiloun, ce chevalier courtois et connu autrefois pour ses nobles actions. Et lorsque ce dernier s'éveilla, par la grâce du messager de Dieu toute sa laideur avait disparu : il était en ce jour aussi beau qu'il l'avait toujours été depuis sa naissance dans le pays.
		Alors ils furent tous en joie - personne n'aurait pu dire à quel point - et en ce jour ils remercièrent Dieu. Mais écoutez et vous entendrez la suite ! Ils se rendirent rapidement dans la chambre où se trouvaient les enfants : ils reposaient là, indemnes et sans une égratignure. Ils les découvrirent sains et saufs couchés ensemble : ils jouaient. Là où ils se trouvaient ils se mirent à pleurer de joie : leur douleur s'en était toute allée et humblement ils remercièrent Dieu.
		Lorsque Sir Amiloun fut entièrement guéri et eut retrouvé suffisamment de forces pour marcher ou monter à cheval, l'enfant Owain, lui, était devenu un vaillant écuyer heureux et joyeux de servir au coté de son maître. Puis un jour le chevalier annonça qu'il rentrerait dans son pays afin de parler à sa femme. Et parce qu'elle l'avait aidé dans les moments de détresse, il comptait bien lui rendre la pareille. Il ne voulait pas attendre plus longtemps pour se mettre en route.
		Sir Amis envoya chercher en hâte de nombreux chevaliers hardis - au moins cinq

		cents - vaillants en action et dont la bravoure avait été précédemment prouvée, ainsi qu'un véritable défilé de barons allant sur des palefrois et des destriers. Sir Amiloun galopa jour et nuit jusqu'à ce qu'il arrive dans le pays où il était le maître, alors que, dans le roman que nous lisons, un chevalier de ce pays venait d'épouser sa femme au joli visage ![91]
		Mais, ainsi que le roman nous le dit, Sir Amiloun et sa suite rentraient au pays le jour même où le mariage avait lieu. Jusqu'aux grilles du château ils galopèrent aussitôt et là, entre les barons courtois, commença un jeu de massacre. Un messager se présenta dans la grand' salle et annonça que leur seigneur était de retour, le plus heureux des hommes. Alors la dame devint bleue et pâle, et jeunes et vieux commencèrent à se lamenter.
		Sir Amis et Sir Amiloun, suivis de nombreux robustes barons, de nombreux chevaliers et d'autant d'écuyers tous munis de casques, de cotes de maille et d'épées brillantes et polies, entrèrent dans la grand' salle. Tous ceux qui se trouvaient à leur portée reçurent de puissants coups, les grands comme les petits : heureux et joyeux furent ceux qui ce jour-là réussirent à s'échapper et à quitter la fête de ce mariage !
		Lorsqu'ils eurent avec colère chassés de cette riche demeure et les bruns et les blonds, Sir Amiloun, par égard pour sa femme, lui fit construire une large maison de ciment et de pierres. A l'intérieur elle fut menée, et de pain

[91] La polygamie était considérée comme une faute intolérable. Pour les femmes sans nouvelle de leur mari depuis des années (parce que l'homme était retenu en captivité, parti en pèlerinage ou aux croisade), la règle de droit canon était sans équivoque : pour pouvoir se remarier, la mort du conjoint devait être indubitable.

		et d'eau elle fut nourrie jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi mourut la femme de Sir Amiloun - comme peuvent en témoigner ceux qui ont écouté (celui qui en fut désolé n'était qu'un scélérat !)
		Puis, Sir Amiloun envoya un messager aux comtes et aux barons, aux hommes libres et aux serfs[92], tous loyaux et nobles. Lorsqu'ils furent tous réunis, à l'enfant Owain il céda toutes ses terres, car il était sincère et bon. Après avoir fait cela, je vous l'assure, Sir Amiloun et Sir Amis regagnèrent le château de ce dernier. Dans la joie et sans querelle ensemble ils menèrent leur vie jusqu'à ce que Dieu les rappelle à lui.
		Mais auparavant, ces deux barons courtois firent ériger une sainte abbaye à laquelle ils firent d'énormes donations de leurs terres de Lombardie, afin que l'on chante pour eux et aussi pour leurs ancêtres jusqu'au jour du Jugement Dernier. Ils moururent tous les deux le même jour, et dans une seule et même tombe ils furent enterrés, les deux chevaliers[93]. Et pour les récompenser de leur loyauté et de leur foi, ils gagnèrent, en récompense, la félicité du paradis qui est éternelle. Amen.

[92] La très grande majorité des paysans anglais jusqu'à la fin du Moyen Age étaient liés à des terres serviles sur lesquelles ils possédaient toutefois de nombreux droits.

[93] On pense au lai de Marie de France « le Chèvrefeuille » : si l'on veut séparer le coudrier du chèvrefeuille, les deux meurent aussitôt et Tristan d'ajouter : « Belle amie, ainsi en est-il de nous : ni vous sans moi, si moi sans vous ! ». Tristan et Yseut meurent le même jour, symbole de la réciprocité parfaite de leur amour.